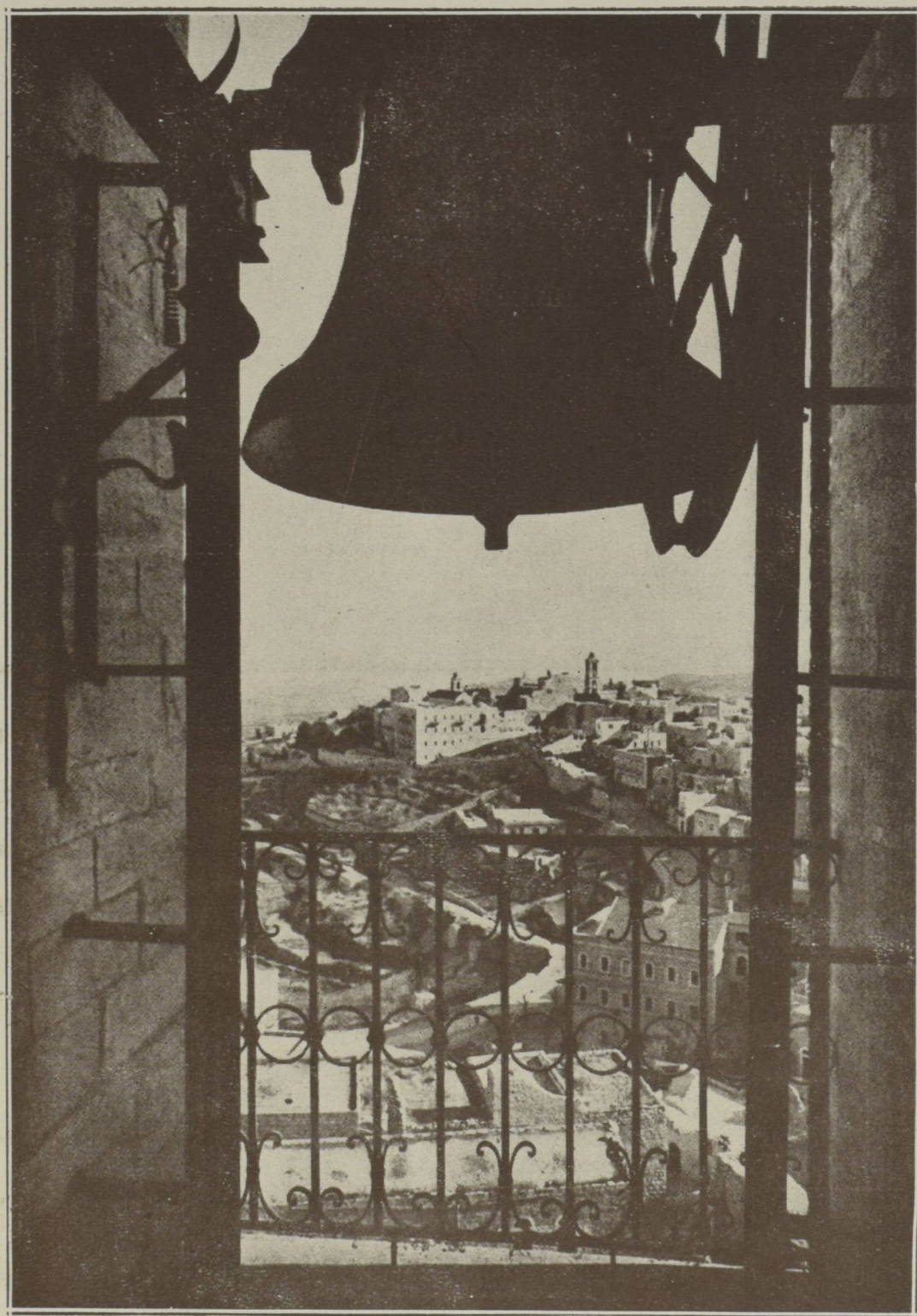


L'APOTRÉE



Vue de Bethléem. — Au fond, l'église de la Nativité.

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1929

TEXTE

PAGES

145 — Le papier	THOMAS POULIN
147 — La mélodie	MARIE BARRÈRE-AFFRE
150 — Un journal des Antilles	G. DE CHAMPIGNY
153 — La revanche des arbres	(<i>La Forêt et la ferme</i>)
155 — Le Noël de grand'mère	HENRI DORIS (<i>Le Noël</i>)
158 — A deux doigts du martyre	HUMBERT DALMASSO
	(<i>Le Bull. Salésien</i>)
164 — Le Colysée	MGR BAUNARD
167 — Éphémérides canadiennes	
170 — La machine humaine : Le cancer	LE VIEUX DOCTEUR
171 — Les Noël's de notre passé	JEANNE LE-FRANC
172 — Boîte aux lettres	JEANNE LE-FRANC
172 — Noël ancien (<i>poésie</i>)	
172 — La fête des jou-joux	MARYEL
173 — Au coin du feu	
174 — Les livres	
174 — La pantoufle bleue	MYRIAM CATALANY
	(<i>L'Etoile Noëliste</i>)
177 — La première charrue que fit Jésus (<i>poésie</i>)	P. V. DELAPORTE
177 — Une dictée	
178 — Les Croisés (<i>feuilleton</i>)	A. DEVOILLE

ILLUSTRATIONS

146 — Vue du lac Miskoka, en Ontario
152 — Le premier "gratte-ciel" de Québec
157 — Vue de la grande pyramide d'Égypte
163 — Les développements hydrauliques au Manitoba
166 — Une belle famille canadienne-française : M. et Mme Arthur Ménard, de Chambord
167 — Feu l'hon. M. J.-A. Robb
168 — Vue générale du Séminaire des Trois-Rivières
168 — Feu l'abbé J.-F. Dumais
169 — Feu Mgr L.-N. Dugal
169 — Photographie de l'abbé Patrick Power

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1929

N° 4

Le papier

*
* *

NOUS souffrons actuellement en Amérique d'une crise du papier.

Cette crise est commencée depuis plus d'un an et on a cru vainement pouvoir la conjurer l'an dernier.

Voyant que les différentes usines qui composent l'industrie s'en allaient à une concurrence impossible, et avec le concours des premiers ministres de Québec et d'Ontario, les manufacturiers s'entendirent pour diminuer la production de 20 pour cent. On avait estimé que la production dépassait les besoins du marché de ce pourcentage.

Tout paraissait bien aller ; mais c'est une chose de dire et une autre de faire. Comme question de fait, on s'est très peu occupé de la décision prise et telle usine qui décidait de diminuer sa production ajoutait en ce temps-là une nouvelle machine ; telle autre faisait de même.

Il est arrivé ce qui devait se produire : la crise n'était pas arrêtée.

Voilà maintenant qu'on a découvert que les prix imposés par la concurrence ne sont pas suffisants. D'ailleurs, la production ayant continué comme avant, on a continué à souffrir de la surproduction. Seulement, on ne pouvait pas indéfiniment se battre ouvertement à coups de diminutions de prix. Il fallait mettre un holà à cette course vers la baisse, sans quoi, non seulement les moins fortunés, mais l'industrie entière risquait de tomber dans les mauvaises affaires. D'autant plus, que ceux qui avaient investi des capitaux dans cette industrie commençaient à trouver que les dividendes n'étaient pas assez élevés.

On a donc essayé d'un autre moyen : celui de la hausse des prix. On a décidé de demander \$5.00 de plus pour chaque tonne de papier.

Il reste à savoir si ce moyen sera efficace. Pour notre part, nous avons peu de confiance dans ce remède, car nous ne pouvons voir comment il pourrait remédier à la crise actuelle.

Si on veut guérir un mal, il faut en retracer la cause et la soigner. Il s'agit donc de trouver la cause de la crise actuelle du papier. Cette industrie souffre d'encombrement. Elle a une capacité de production plus forte que la capacité de consommation du marché disponible.

Le remède, alors, nous ne le trouverons pas ailleurs que dans une diminution de la production.

Le remède essayé ne produira pas ce qu'il faudrait avoir pour arrêter la crise. Ce n'est pas en élevant le prix de vente, donc en assurant de plus forts profits, que l'on va engager les manufacturiers à produire moins. Ceux qui ont des contrats à long terme de signés ne voudront pas renier leurs engagements. D'ailleurs, même si, apparemment, ils décidaient de demander cinq piastres de plus, on ne peut dire si en réalité ces cinq piastres seront données.

La chose se voit souvent que tel prix est apparemment payé, mais en réalité, il ne l'est pas. Il arrive souvent, par exemple, que sur des chantiers de construction où les employeurs sont obligés, de par la loi et leur contrat, de payer tel salaire, qu'il existe des ententes secrètes en vertu desquelles ce salaire est apparemment payé seulement. Une remise secrète est faite à un autre guichet.

Ce qu'un employeur et un ouvrier peuvent faire, un manufacturier et un client le peuvent facilement. Il n'est pas rare d'ailleurs de voir un client recevoir deux factures pour les marchandises qu'il achète ; une pour montrer au consommateur inquisiteur, et l'autre pour le client. Cette dernière n'est jamais montrée.

C'est ainsi que la hausse de \$5.00 peut facilement devenir illusoire, parce que des ententes secrètes rétabliront la concurrence que l'on voulait abattre.

*

* *

Ensuite, comme nous l'avons dit, rien n'existe dans une hausse des prix pour faire disparaître l'encombrement du marché. Plusieurs petites manufactures américaines, nous dit-on, seraient menacées de faillite avec les anciens prix. Avec les prix nouveaux, elles pourront sans s'exposer à perdre d'argent, continuer à produire du papier.

Alors, il arrivera nécessairement qu'au lieu de diminuer la production on l'augmentera.

Sans compter que l'accord présent n'a aucune influence sur ce qui peut se passer en dehors des provinces de Québec et d'Ontario. Si au Nouveau-Brunswick on veut construire de nouvelles usines, qui pourra l'éviter ? De fait, il est entendu que l'on en construira au moins deux. C'est la même chose pour Terre-Neuve,

les autres provinces canadiennes et les États-Unis. Il arrive en effet que l'on vient de commencer dans le Maine la construction d'une usine qui aura une capacité totale de production de 10,000 tonnes par jour. Cette manufacture, une fois construite et travaillant à sa capacité, pourra fournir les deux-tiers de la consommation actuelle aux États-Unis. Actuellement, le Canada fournit la moitié de la consommation américaine.

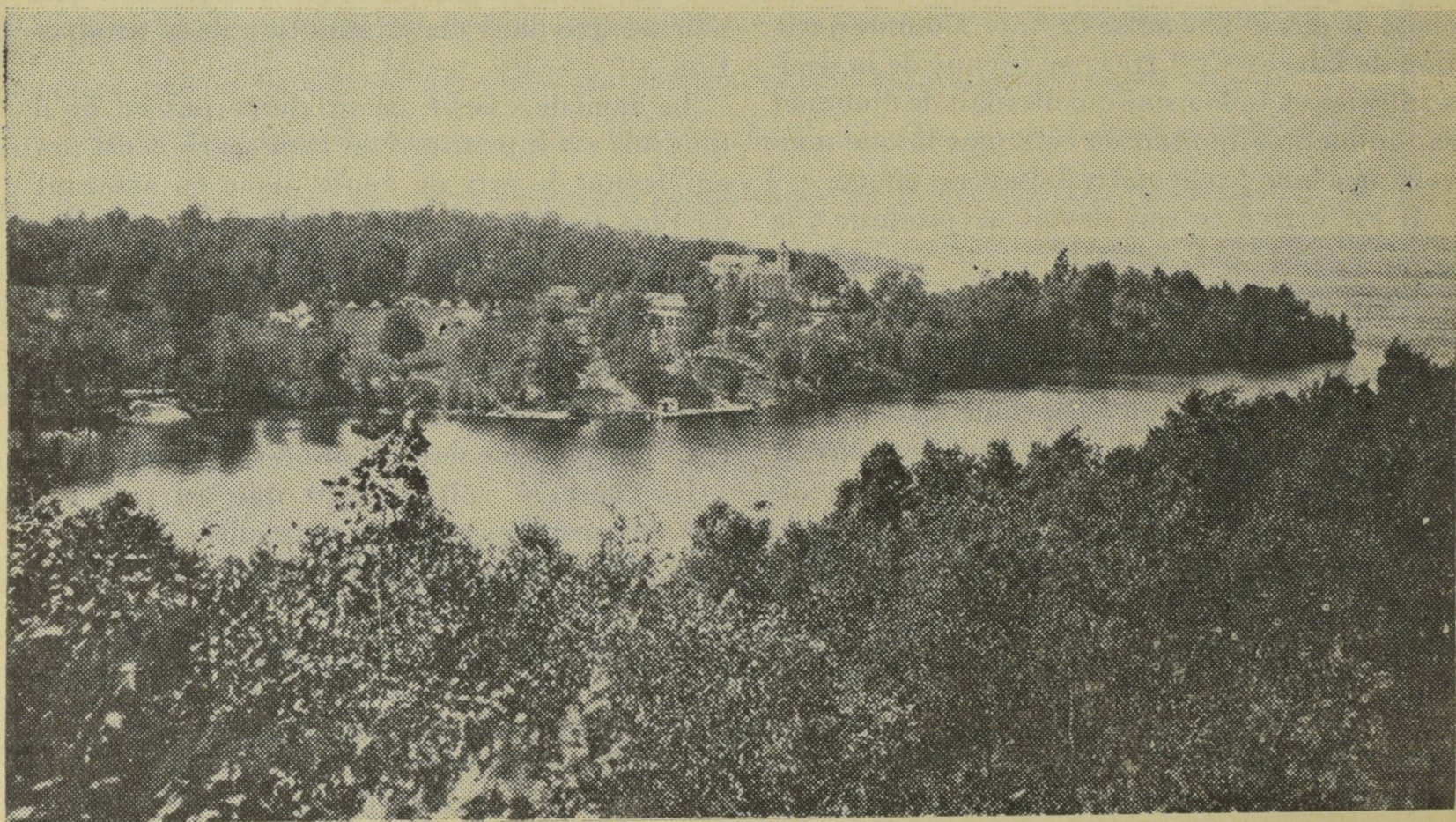
Nous courons donc à un plus grand encombrement.

Alors, les choses ne pourront marcher indéfiniment ainsi. Il faudra que la production et la consommation s'équilibrent. Cela se produira par la disparition des industries les moins bien assises.

Et l'on verra des villes construites autour de ces usines devenir silencieuses et désertes. Leurs populations devront prendre une autre direction pour gagner leur vie. La chose s'est déjà produite et avec la crise qui commence, on peut avoir l'assurance qu'elle se renouvellera.

C'est ainsi que l'on voit les inconvénients de la grande industrie moderne qui n'est pas établie sur les besoins de la consommation, mais sur les ambitions des propriétaires qui veulent vite accumuler des profits.

C'est la lutte sans merci, lutte que la société paie chèrement. Thomas POULIN.



VUE DU LAC MISKOKA, EN ONTARIO. Au centre se dresse une hôtellerie très populaire pendant les mois de l'été.

La Mélodie

NON, Mesdemoiselles ; il n'y aura pas cours demain, bien entendu, puisque c'est Noël. Nous reprendrons nos leçons de solfège et de chant lundi seulement, 27 décembre, à l'heure habituelle. Vous dites, Mademoiselle Verni ?... Mais oui, oui certainement, les cours continueront tout cet hiver comme chaque année. Allons, bonsoir, bonsoir, mes enfants... et passez un joyeux Noël !...

Un chœur de voix flûtées répondit :

— Vous aussi, M'sieur Taillerue !...

Puis la porte du petit logis s'ouvrit ; le parquet propre craqua sous des talons Louis XV ; les neuf élèves de M. Taillerue s'engouffrèrent dans l'escalier tournant, qui, après avoir passé par cinq étages sans compter l'entresol, les conduisait sur le trottoir de l'avenue de Clichy.

C'étaient des ouvrières, des dactylos, des vendeuses de magasin, toutes possédant un brin de voix très juste et désireuses de le mettre en valeur. Dans les ateliers, dans les bureaux, on passait le "tuyau" à la chanteuse dont on venait d'applaudir le couplet sentimental :

— Toi, tu devrais prendre des leçons avec le père Taillerue.

— ? ? ...

— Oh !... un bon vieux !... Et ce n'est pas cher : dix balles par mois, trois leçons par semaine, à la veillée chez lui.

— Loin ? ...

— Au bout de Clichy. Fais pas la grimace : le tram s'y pose devant.

Beaucoup, tentées, venaient grossir la classe du vieillard et filer des sons devant le piano poussif, auquel il faisait encore rendre de bons effets sans trop bousculer pour cela ce vieux et fidèle serviteur.

... Ce soir-là, le bonhomme écouta les pas de ses élèves décroître dans l'escalier. Tandis que ce bruit s'éloignait, le sourire qu'avait amené sur ses lèvres leur fraîche présence s'éteignait graduellement. Et quand il n'entendit plus le tapage joyeux des paroles et des rires, il soupira en regardant autour de lui.

Logis propre, modeste, presque pauvre. Dans un coin le piano, gagne-pain de l'hiver ; sur une petite table aux pieds rafistolés, le violon, gagne-pain de l'été, époque où le père Taillerue charmait les clients d'un café de l'avenue, aux heures de l'apéritif. Le vieux lit, derrière ses longs rideaux de cretonne, occupait au fond de la pièce une bonne place près du poêle.

Les murs de cette chambre étaient tapissés d'affiches et de programmes de concerts, pêle mêle avec des photographies dédicacées, où

s'étalait plus d'un nom célèbre. Car Jean-Baptiste Taillerue étant tout bonnement un ancien premier prix du Conservatoire, avait jadis fréquenté nombre de camarades dont la carrière fut plus heureuse que la sienne et qui l'oubliaient aujourd'hui.

Combien sont-ils sur le pavé de Paris et d'ailleurs, combien sont-ils de brillants virtuoses, lauréats d'Académie nationale après des années d'études, et qui ne réussissent pas à joindre les deux bouts ?... Ils se souviennent d'hallucinantes heures passées au piano, une main occupée à faire du mécanisme — tantôt la droite, tantôt la gauche : oh ! — et l'autre main tenant le croûton sec que l'on grignotait au rythme du monotone trille !... Ils se souviennent de la douloureuse course au cachet, des haltes fiévreuses aux stations d'autobus, des cohues dans le métro sentant le chien mouillé. Ils se souviennent surtout, hélas ! de ce qu'ils avaient rêvé, et de la belle Muse ailée, vêtue de blanc, qui leur prêtait sa lyre et leur mettait au front une couronne de laurier !...

Les plus orgueilleux s'écrient en secouant la tête : "Et pourtant, j'avais du talent !..." Les résignés soupirent : "Je n'ai pas eu de chance." Mais les uns et les autres, parce qu'il faut vivre, s'improvisent garçon de bureaux, dactylographes ou secrétaires, ou végètent douloureusement dans un petit métier qu'ils ont à la hâte appris.

Le vieux Taillerue restait fidèle à la musique, et se laissait encore bercer d'illusions. Redressant son torse voûté et sa belle tête aux longs cheveux blancs, il avait coutume de dire à ses élèves :

— Pour sortir de mon obscurité, je compte sur mes deux œuvres de jeunesse. Tôt ou tard, on rendra justice à mon concerto ou à ma mélodie, et du jour au lendemain, je serai célèbre.

Le chœur des jeunes filles approuvait, enthousiasmé, comme approuvaient aussi les habitués du café de l'avenue. Mais Mme Taillerue, toute vieille et toute ratatinée, souriait mélancoliquement en écoutant son Jean-Baptiste faire le rodomont : depuis longtemps elle était fixée sur le sort de la mélodie et du concerto... Il ne fallait pas compter sur eux pour vivre...

Taillerue, pour faire éditer ces deux œuvres qu'il jugeait les meilleures de son innombrable production, avait dépensé jadis d'un seul coup quelques économies péniblement gagnées. On avait vendu cinq concertos, une douzaine de mélodies. Deux ans passèrent, puis l'éditeur pria le musicien de le débarrasser d'un stock encombrant qui n'intéressait plus la clientèle. Jean-Baptiste fut réduit à éparpiller ses compositions chez quelques marchands de musique qu'il connaissait, et qui consentirent à placer le concerto et la mélodie bien en évidence à leur vitrine. Pendant quelques mois, Taillerue

conduisit successivement devant ces étalages sa femme, ses élèves et ses amis. C'était pour lui une innocente et profonde joie que d'amener quelqu'un (tout en causant de choses et d'autres le long du trottoir parisien où se coudoient tant de passions et de rêves, que d'amener habilement quelqu'un jusqu'à la vitrine où rayonnait sa musique. Alors là il s'arrêtait, sous un prétexte quelconque, et si l'on ne remarquait pas assez vite l'objet de ses fiertés, il disait négligemment, avec un petit geste indicatif :

— Vous voyez ?... Concerto en ré... Mélodie... Eh ! oui, mon cher, c'est du Jean-Baptiste Taillerue !...

Mais un jour, comme il avait réussi à entraîner là le célèbre Zède lui-même (Zède, le fameux auteur du dernier opéra créé à Monte-Carlo : un ancien camarade *arrivé* !...), Jean-Baptiste pâlit et sentit son cœur se serrer d'angoisse : On avait enlevé de la vitrine ses deux chers morceaux, et ils étaient remplacés par des chansonnettes aux titres pimpants, ultimes succès d'un comique à la mode !...

La désillusion avait été cruelle au cœur du pauvre musicien : trente ans étaient passés depuis sans atténuer cette amertume. Mais le fond d'optimisme qui persistait en lui malgré toutes les épreuves d'une besogneuse existence continuait à le bercer de rêves : parmi les rares exemplaires vendus, l'un de ses chefs-d'œuvre méconnus parviendrait, tôt ou tard, entre les mains d'un véritable ami des arts ; et alors on verrait, on verrait...

Pour le moment, ils vivotaient. L'Etat payait une pension au vieux Taillerue, dont l'unique fils était tombé vers Carency. Le prix de ce sang chéri assurait le loyer et le chauffage ; les vivres et les hardes n'avaient pas d'autre source que le piano poussif et le violon mélancolique de Jean-Baptiste. Et jusqu'à présent le ménage eût été heureux, d'un bonheur pâle et tranquille, sans les rêves trop nostalgiques du vieillard ambitieux.

— Une fois, soupirait-il, ne serait-ce qu'une fois, voir mon concerto sur un programme !... entendre ma mélodie dans un bon concert !... Comme je serais heureux !...

Ce soir, le cœur du vieil homme se serrait parce qu'une année de plus était passée sans réaliser cet espoir, et parce qu'en cette veille de Noël où chacun se plaît à exaucer les désirs des êtres qu'il aime, le pauvre Jean-Baptiste Taillerue se sentait plus accablé que jamais sous les souvenirs de ses déceptions.

Mais une porte s'ouvrit au fond de la pièce, et le vieillard se redressa aussitôt. Devant la chère compagne des jours de joie et de misère, il n'eût voulu pour rien au monde manifester le moindre découragement.

Mme Taillerue avança une tête blanchie, ridée, où deux vifs yeux noirs rappelaient l'origine méridionale de la vieille femme.

— Elles sont parties ?... demanda une voix douce, que l'usure des ans semblait avoir amenée.

— Oui, répondit Jean-Baptiste en se frottant les mains ; oui, ma bonne Clémentine, le cours est fini. Si ton dîner est prêt ?...

— Précisément, fit-elle, empressée ; je venais te prévenir, mon ami.

Elle ouvrit la porte plus grande, et, pour qu'il pût passer, elle s'effaça.

*

* *

... Elle s'effaça...

Avait-elle d'ailleurs, dans la vie, jamais fait autre chose que s'effacer devant cet être qu'elle admirait et chérissait ?... D'avoir été choisie et aimée par ce musicien dont l'art l'éblouissait, Clémentine gardait un ravissement étonné, une reconnaissance extrême. Jean-Baptiste avait été l'idéal réalisé au delà de toute mesure, et depuis la mort de leur enfant elle se raccrochait à cette présence, à cette protection, devenues plus que jamais son unique raison de vivre. Avec quel soin, ce soir, elle avait préparé les gâteries du petit réveillon !... Il était là, dressé sur un guéridon, dans un coin de l'étroite pièce qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Afin que le musicien n'en connût pas d'avance le menu alléchant, elle l'avait recouvert d'une grande serviette blanche. Et ce fut, comme chaque année, le dialogue une fois de plus répété :

— Clémentine, tu as fait des folies !... déclara le père Taillerue en posant son index sur le bout de son nez.

— Mon ami, mon ami, ne regarde pas de ce côté-là !... supplia Clémentine ; vois notre table habituelle qui t'attend avec sa pauvre toile cirée, sa soupe aux pommes de terre et son plat de nouilles... Ne regarde pas vers le guéridon !...

— Clémentine, je devine une bouteille !... As-tu juré de me faire faire une promenade dans les vignes de Chanaan ?... Et je sens une odeur... une odeur de gâteau... et un parfum d'oranges... Ah ! Madame Taillerue !... Vous me prenez par mon faible !...

La vieille femme rougissait comme une jeunesse, à la grande joie de son Jean-Baptiste, dont un rire silencieux étirait les lèvres flétries. Finalement il se laissa agripper par les mains ridées de Clémentine et entraîna vers l'autre bout de la pièce, où elle l'assit de vive force, de telle façon qu'il tourne le dos au fameux guéridon.

— Assez de soupe, assez, assez !... s'écria le vieillard, arrêtant d'un geste terrifié la louche qui s'appêtait à servir son assiette ; je veux avoir de l'appétit pour le réveillon !...

Mme Taillerue riposta gaiement, le menaçant d'aller seule à la Messe de minuit s'

n'était pas raisonnable. Elle était fière d'avoir réussi à écarter un moment toute pensée de découragement et de tristesse de l'âme de son vieux mari.

Mais au dessert, après un moment de silence consacré à racler un peu de papier métallique sur une croûte de roquefort, le musicien, qui pensait à ses succès du Conservatoire, soupira :

— Hélas ! ma pauvre Clémentine !... Voici un an de plus qui tombe dans le passé !... Nous nous faisons bien vieux l'un et l'autre... Verrai-je seulement, verrai-je enfin rendre justice à mon concerto si lumineux, si bien ordonné, et à ma mélodie si pure ?...

Une larme fit briller les yeux noirs de Mme Taillerue, et elle adressa au réveillon couvert de sa serviette blanche un regard découragé : il n'avait pas réussi à distraire complètement Jean-Baptiste de son chagrin !...

*
* *

L'église se remplissait rapidement. Les bouches de chaleur donnaient une tiédeur douce qui réchauffait agréablement les arrivants, et Clémentine, d'une main preste et discrète, débarrassa son compagnon d'un gros cache-nez de laine qui tournait deux fois autour de son cou. Les cheveux argentés flottèrent, libérés, sur le col râpé du pardessus. Jean-Baptiste, très droit, les bras croisés sur la poitrine, regarda la crèche où régnait une lumière aux jeux savants, qui faisait un bel effet de clair de lune.

Que racontait-il, du fond de son cœur, au petit Dieu fait homme ?... Sans doute lui offrait-il avec simplicité le tribut des renoncements qui avaient tour à tour déchiré sa vie et faisait-il, de tous ses espoirs déçus, un don peut-être plus précieux que l'or et les parfums des mages !... Sa patrie lui avait pris son fils. La gloire s'était détournée de son chemin. Et comme la Messe de minuit commençait, il s'agenouilla lourdement, soit que ses vieux genoux aient perdu leur souplesse, soit que le poids des souvenirs lui fût trop accablant...

La schola chantait. On eût dit un vol d'anges passant sous la haute voûte, et laissant tomber sur les humains prosternés le *Gloria* de joie qui ébranlait les sereines altitudes. bercé par la musique, le vieux Taillerue ferma les yeux. Alors, contre son bras, il sentit le frôlement de l'épaule de Clémentine, et il balbutia très bas, dans un grand élan de reconnaissance :

— Soyez remercié, Seigneur, pour tout ce que votre main divine m'a donné !...

... Sous le clair de lune bleu qui l'auréolait au fond de sa crèche, le Nouveau-Né souriait mystérieusement et semblait lui promettre bien plus encore...

... L'Élévation. Une claire clochette tintant dans le silence Au loin, dehors, la trompe d'un taxi sur le boulevard et l'agitation extérieure grondant comme une houle. Dans l'église, tous les fronts se courbaient.

Et ce fut alors qu'un violon préludant à la tribune fit se relever vivement la tête penchée de Jean-Baptiste : soutenu par l'orgue, un archet savant jetait au profond vaisseau gothique un beau chant large et harmonieux.

— Est-ce possible ?... Est-ce possible ?...

L vieillard, haletant, regarda l'autel où le prêtre élevait le calice, puis la crèche lumineuse, puis sa chère Clémentine, dont les yeux éperdus cherchaient les siens :

— Tu entends.

— Tu entends ?... tu reconnais ?... chuchotait-elle dans un souffle ; ô Jean-Baptiste, c'est ta mélodie !...

Ah ! certes... dès les premières notes il avait reconnu l'œuvre délicieuse de sa vingtième année, l'hymne jailli de ses enthousiasmes et qui avait voulu saluer la vie ainsi que le bonheur qu'elle semblait apporter ! Voici le trait brillant, égrené comme une roulade de rossignol, et voici le motif lié, soutenu, qui murmurait sa mélodieuse phrase au-dessus d'un accompagnement en sourdine... Oui, c'était bien l'œuvre chérie, exécutée d'une main magistrale dans cette grande église de Paris, et tenant sous le charme une incalculable assistance !...

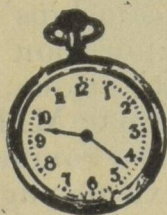
Jean-Baptiste Taillerue, bercé par le chant de son œuvre, alla vers la Table sainte. Il vit pleurer sa vieille compagne. De retour à sa place, il s'affaissa, la tête entre ses mains :

— Mon Dieu, mon Dieu, confia-t-il à ce Jésus naissant qui daignait prendre pour berceau le cœur des hommes ; mon Dieu, vous êtes bon : je n'ai plus rien à désirer ici-bas...

... Lorsque, de retour dans leur petit logis, ils eurent enlevé la serviette blanche qui recouvrait le modeste réveillon ; lorsque les oranges, le gâteau, précisèrent leurs parfums dans l'atmosphère intime et tiède, les deux vieillards connurent que la plus terne vie a pourtant, grâce à Dieu, ses heures de lumière. Et bouleversés d'une même joie douloureuse, ils s'embrassèrent en pleurant...

MARIE BARRÈRE-AFFRE.

GRATIS



Montre pour dames et messieurs ainsi qu'une grande quantité d'articles très utiles donnés à ceux qui vendront nos graines de jardin.

Placez votre commande immédiatement et demandez notre circulaire.

L'UNION DES JARDINIERS, ENR., Lévis

Un journal des Antilles

(Écrit pour l'Apôtre)



IGNORANCE, toujours plus ou moins humiliante pour celui qui en fait preuve, est souvent très amusante... pour les autres. En voici un exemple :

Un de mes amis fit naguère un voyage — on dit aujourd'hui une "croisière," — aux Antilles.

Comme vous le savez, — je pourrais peut-être plus justement dire : comme vous l'avez su... quand, sur les bancs du collège, vous suiviez la classe de géographie, ... et c'est un peu mon cas, — il y a les grandes Antilles (Cuba, Haïti, la Jamaïque, Porto-Rico) et les petites Antilles (la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, etc.).

Or mon ami, à Sainte-Lucie, capitale Castries, fit la connaissance d'un des notables de la colonie, et il m'en parlait dans une de ses intéressantes lettres, lui donnant tantôt son véritable nom, tantôt le désignant : "ce monsieur de Castries".

Comment ? je ne le sais plus... mais je pris le nom de la capitale pour celui du monsieur, et, dans ma réponse, je parlais à mon ami de "monsieur de Castries," ajoutant : "quel beau nom !" Cela, on le comprend, l'avait bien amusé... Et c'est un peu à cette méprise — elle n'a toutefois, heureusement, rien changé à la carte des Antilles — que je dois d'avoir fait la connaissance du journal, "*The Voice of St-Lucia*," le seul, je pense bien, qui existe dans cette île intéressante.

*
* *

Publiée à Castries, où elle fut fondée en 1885, cette petite feuille a pour devise une parole de Milton : "*Give me the liberty to know, to utter and to argue freely according to conscience above all liberties* ;" elle a six pages de 20 sur 15 pouces, et se vend *three pence*. On n'y voit, en fait de vignettes, que celles qui accompagnent les annonces.

Le numéro que j'ai sous les yeux est du 3 août dernier (1929). En première page — cela s'explique par la situation de cette minuscule colonie qu'est Sainte-Lucie, — il n'y a guère que des annonces de compagnies maritimes : "Furness Bermuda Line," "The Leyland Line," "Canadian National Steamships," "Ocean Dominion Steamship Corporation" et la "Compagnie Générale Transatlantique," ces deux dernières sont représentées par MM. Minvielle et Chastanet, dont les noms, comme on le voit, sont bien français. La deuxième page donne très sommairement les nouvelles les

plus importantes — politiques et autres — du monde entier.

Puis vient la page de rédaction (la 3e) qui débute par *Correspondence*, c'est-à-dire ce que nos journaux français appellent la "Tribune libre". Dans le numéro en question, il y a, sous cette rubrique, une lettre où l'on parle d'une route, et nous y remarquons les noms français : Augustin, Micoud, Soufrière, Mahaut, Moreau, Ti-Rocher.

L'article de fond, le premier Castries, intitulé "*War memorial*," parle de l'événement important qui venait de se produire dans la capitale : l'inauguration solennelle d'une plaque de bronze installée dans la salle de lecture de la Bibliothèque Carnegie, pour perpétuer le souvenir glorieux des enfants de Sainte-Lucie tombés au champ d'honneur, lors de la Grande Guerre.

Le journal met en tête de son article, ce titre bien caractéristique : "*Simple memorial of a Simple People*", puis il reproduit l'inscription et les noms des héros (trente-six militaires et vingt-six marins) que porte cette plaque commémorative. L'inscription, d'une extrême simplicité, ne manque pas de grandeur :

TO THE GLORY OF GOD AND THE ABIDING MEMORY OF THE MEN OF SAINT-LUCIA WHO LOST THEIR LIVES IN THE GREAT WAR 1914 - 1918.

Dans la liste de ces braves enfants de Sainte-Lucie, nous relevons plusieurs noms de famille français : Augustin, Auguste, Arnot, Baptiste, Blanchard, Bolonge, Cassius, Charles, Emmanuel, Février, Florius, Frédérick, Mathurin, Monlouis, Octave, Paul, Rocque, Séverin, Solomon, St-Phor, Toussaint.

Enfin, l'article donne des détails de cette mémorable fête du souvenir, et reproduit les deux discours qui y furent prononcés : celui de l'honorable L. T. Augier McVane, un natif de Sainte-Lucie, et celui de Son Honneur C. W. Doorley, Administrateur de la colonie. Le premier de ces discours laisse voir chez celui qui l'a prononcé une hauteur de vues remarquable, et aussi des sentiments très chrétiens, car M. Augier McVane, homme évidemment fort distingué et fervent catholique, ne craint pas d'affirmer publiquement ses convictions religieuses. Nous voudrions que l'espace nous permît de citer ici quelques passages de ce beau discours.

A propos du "War Memorial", on cite le nom bien français de monsieur E.-D. Cadet, *Deputy Chairman of the Castries Town Board*. Et sur la page de rédaction, on rapporte que Maître J.-F. Le Grand, *Barrister-at-Law*, se plaint amèrement que la cour d'un certain district (*First District Court at Dennery*) n'offre pas aux hommes de loi qui la fréquentent le confort même le plus simple ; que les membres

du Barreau y sont traités comme des prisonniers, non comme des gentlemen y exerçant leur noble profession ; enfin qu'on n'y trouve pas même de chaises, mais un seul banc placé entre deux cellules ouvertes de la Station de police. Ces conditions, j'ose dire, contrastent avec le luxe d'un bon nombre de nos *palais* de justice, et font ressortir le faste qu'on a déployé ici lors des récentes assises annuelles de l'Association du Barreau Canadien.

*
* *

Voici quelques renseignements sur Sainte-Lucie :

Découverte par Colomb en 1502, le jour de la fête de Sainte Lucie, l'île intéressante dont nous parlons, qui appartient aujourd'hui (et depuis 1814) à l'Angleterre, ne dépasse guère, en étendue, 200 milles carrés ; elle est donc trois fois grande, à peu près, comme notre île d'Orléans.

“ Sainte-Lucie, la “ Sainte-Aloisie ” des planteurs du siècle dernier,” dit Elisée Reclus — Nouvelle Géographie Universelle (1891), — “ est une des antilles qui sont devenues anglaises au point de vue politique, tout en restant françaises par les traditions, la langue et les mœurs ” . . . “ Est-ce la plus belle des îles, ajoute-t-il, ou seulement l'une des plus belles, dans la longue traînée volcanique des monts insulaires ? . . . ” Après avoir parlé des deux Pitons — monts coniques qui caractérisent Sainte-Lucie, s'élèvent, l'un à 2750 pieds et l'autre à 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et sont “ coupés d'énormes falaises ” — il décrit le “ cirque merveilleux que forme le port de Castries ” . . . et conclut : “ . . . on est tenté de dire que nulle des Antilles n'égale Sainte-Lucie en splendeur. ” Le même auteur dit encore : “ Un de ses volcans, La Soufrière ” (4000 pieds d'altitude environ) “ est encore actif, et dans les gouffres de son cratère, bordé de dépôts sulfureux, bouillonnent des étangs de matières en fusion. ”

La population entière de la colonie ne dépasse probablement pas 50,000 âmes, et celle de la capitale n'est que de 6,000 environ. “ On ne compte pas même un millier de blancs dans l'île, ” d'après l'auteur cité. Enfin, “ Sainte-Lucie, dit-il, est une des petites Antilles les plus salubres. ”

Les remarquables fortifications, construites par l'Angleterre à Castries, ont fait de cette ville, dont le port est admirable, une forteresse qu'on se plaît à nommer quelquefois “ Le Gibraltar des Antilles. ”

Sur la question du langage, voici ce que dit l'abbé Provancher dans son intéressant volume “ *Une Excursion aux Climats tropicaux, Voyage aux Iles-du-Vent* ” (1888) : “ La langue du peuple ici est le français, mais un français

que nous avons beaucoup de peine à comprendre, tant on l'a défiguré et transformé . . . car c'est un français à eux que parlent les noirs des Antilles ” . . . “ On est étonné en arrivant à la Martinique, à Sainte-Lucie, à la Guadeloupe, à Trinidad, etc. de voir qu'on nous comprend quand on parle français, et de ne rien comprendre, nous, à leurs réponses. ” L'abbé Provancher dit, cependant, avoir beaucoup admiré le langage des créoles, qui parlent “ un français très pur ” . . .

Les noirs amenés aux Antilles par les planteurs, à l'époque de l'esclavage, étaient tous, on le sait, d'origine africaine ; mais aujourd'hui “ la population est presque entièrement composée de mulâtres, et compte peu de familles de race noire pure. ” (L'abbé Provancher). “ Par un acte d'humanité qui l'honore, ” dit le même auteur, “ l'Angleterre en 1834, décréta l'affranchissement de tous les esclaves de ses possessions d'Amérique ” . . .

Quant aux aborigènes, les Caraïbes, ils sont complètement disparus de Sainte-Lucie, comme ils le sont d'ailleurs de toutes les Antilles, excepté de la Dominique, où il en reste une seule tribu de 300 âmes environ.

G. DE CHAMPIGNY.

28 oct. 1929.

LA POUDRE A PATE MAGIQUE



**EST TOUJOURS
FIABLE**

LA CIE. E.W. GILLET LEE.
TORONTO MONTREAL QUEBEC



LE PREMIER "GRATTE-CIEL" DE QUÉBEC.

Photographie montrant où en étaient les travaux de construction de l'édifice Price, rue Ste-Anne, à Québec, au mois de novembre 1929.

La revanche des arbres

LA forêt étendait ses ramures à flanc du coteau, la belle forêt bruisante des chants d'oiseaux, du travail des insectes peuplant les mousses, de ces mille petites vies éparses qui font un grand chant de joie dans l'ombre chaude où le soleil met des ronds de clarté.

Voisin du chêne à la tête touffue, le sapin hérissait ses aiguilles vertes. Chaque printemps, le bouleau revêtait son tronc d'argent neuf. Hêtre et orme servaient d'asile et de garde-manger à la famille preste de l'écureuil. Dans les creux des branches qu'ils tamisaient de foin dérobé à la ferme, toutes sortes d'oiseaux installaient leurs couvées.

La belle forêt s'épanouissait heureuse.

Au bas du versant, les toits d'un village s'allignaient sur les bords d'une claire rivière. Les gens du village vivaient en paix avec la forêt.

Seul, Gamache, le bûcheron chargé de la toilette du bois, frappait parfois le tronc d'un arbre qui s'écroulait en gémissant. Il le fallait souvent pour dégager le taillis trop touffu. Mais, Gamache, détestant son humble besogne, haïssait la forêt. C'est avec rage qu'il la frappait. Aussi, quand il s'avancait vers elle un gémissement courait sous les branches.

Et les vieux géants soupiraient :

“ Qui de nous va mourir ? ”

Comme ils subsistaient de leurs champs et de leurs troupeaux, les villageois ne soupçonnaient pas l'âme envieuse de Gamache qui rêvait de richesse, et ruminait les moyens de l'acquérir.

Or, un jour, — on accusa plus tard Gamache de l'avoir amené, — un étranger vint s'installer à l'auberge. Il rassembla les villageois, et leur dit :

“ Je suis venu faire votre bonheur. ”

Eux qui ne se savaient pas malheureux se regardèrent étonnés.

L'inconnu continua :

“ Pourquoi vous obstinez-vous à vivre chichement, lorsque vous avez une fortune sous la main ? ”

Ils demeurèrent bouche bée. Enfin, l'un d'entre eux répondit :

“ Une fortune, nous n'en avons pas connaissance. ”

“ Sots que vous êtes qui délaissez un trésor ! s'écria l'homme. ”

“ Un trésor ! ” murmurèrent quelques-uns, “ il veut se gausser de nous. ”

Gamache écoutait passionnément.

Ses yeux luisaient, la fièvre de l'avare déséchait ses lèvres. Il se rongea à l'idée que l'on

pouvait ne pas écouter les propos de l'enjôleur qui, croyaient les villageois, abusait de leur naïveté.

“ Enfin ”, dit l'un, “ faut s'expliquer clair. Où gîte ce trésor ? ”

“ Dans la forêt. ”

“ Dans la forêt ! ” répéta Gamache.

“ Nous n'avons jamais entendu nos pères jaser de ça ”, fit en hochant la tête le plus vieux des villageois.

“ Vos pères étaient des ignorants. Voulez-vous rester comme eux ? ”

“ Dame, non ”, répondit un jeune paysan.

“ Alors écoutez-moi. ”

Gamache se dévorait d'impatience.

Les autres paraissaient de plus en plus incrédules.

“ *Ce trésor que vous négligez sottement, c'est la forêt, elle-même.* ”

“ Voyons donc ! ”

“ A quoi vous sert-elle pour l'instant ? ”

“ Voire ”, dit une voix, “ on est bien satisfait de s'y promener avec la femme et les petits. ”

“ C'est vrai, ça ”, dit Gamache.

“ Peut-être ”, reprit le même villageois, “ mais que faire ? ”

“ Me vendre votre forêt. ”

“ Notre forêt ! Qu'en ferez-vous ! ”

“ De beaux meubles pour les riches demeures. Et vous qui vous contentez d'une table, d'un bac et d'une écuelle, vous pourrez, à la ville, avoir ce qui vous fera plaisir, car pour le bois vulgaire je vous donnerai du bel or sonnant. ”

Pareille idée ne s'était jamais présentée à l'esprit des villageois. Ils ne savaient que décider.

“ Si vous m'en croyez ”, proposa le plus jeune, “ nous nous rangerons à l'avis de notre vieux maître d'école. Il nous a élevés, pour la plupart, et nous a toujours donné de bons conseils. Allons le quérir. ”

Le vieux maître d'école les accueillit avec amitié. Il avait appris à lire et à écrire à tout le village et tous l'aimaient pour sa sagesse et sa bonté.

“ Mes amis ”, dit-il, après avoir entendu ses anciens élèves lui exposer leur embarras, “ il ne faut point vendre la forêt. Ce serait une mauvaise action d'arracher au coteau sa parure pour un gain dont vous n'avez pas besoin. Gardez les arbres à l'ombre desquels vous avez joué enfants, et qui vous ont rendu en bienfaits de toutes sortes les soins que vous leur avez prodigués. Ne soyez pas ingrats envers la forêt. ” “ Vous avez raison, dirent-ils tous, sauf, Gamache, nous gardons notre forêt ! Et que s'en retourne l'étranger. ” Mais cela ne faisait point l'affaire de cet homme. Il parut céder et chargea Gamache d'agir à sa place.

Le bûcheron harcela les villageois.

“ Bien crédules êtes-vous ”, disait-il.

“ Comment pourriez-vous souffrir de ces arbres abattus? On en planterait d'autres d'ailleurs. La belle aventure? Pour quelques boisseaux de glands, nous nous privons de belle monnaie avec laquelle nous agrandirions nos maisons, achèterions une ou deux vaches, offririons une robe à la femme, des jouets aux petits.”

Tant et tant il parla, les éblouissant de chiffres qu'il finit par en convaincre deux ou trois. Ceux-ci entraînaient les hésitants. Le village entier devint la proie d'une fièvre pernicieuse. On ne rêvait plus que d'or sous les toits autrefois si paisibles. Ce qui devait arriver arriva. Un jour le marché se conclut.

Les villageois livrèrent la forêt.

Peu de jours après la forêt se lamentait de la trahison des hommes. Sous la hache, la sève pleurait, les troncs majestueux s'abattaient, leurs branches fracassées. Les bruits joyeux s'étaient tus, remplacés par les coups entamant l'écorce. Au lieu des habituels ramages, des craquements lugubres, des fuites éperdues de bêtes chassées de leurs rapaires. Messire Grillon au bord du bois, était devenu muet. L'écureuil s'affolait ne sachant où mener ses petits. Autour des nids tombés les oiseaux voletaient avec des cris plaintifs. La pie avait fui. Les corbeaux menaient la ronde criant de fureur, et les petits lapins se terraient, épouvantés, au plus profond des gîtes.

Rien ne fut épargné. Les jeunes taillis rejoignirent dans leur chute les arbres vénérables. Une fureur de destruction animait les bûcherons forcés que conduisait Gamache. La conscience troublée les villageois n'osaient plus rendre visite à leur ami l'instituteur. Et quand les fûts partirent allongés sur les charriots comme de grands cadavres, plus d'un détourna la tête les larmes aux yeux.

L'automne vint. A cette époque, la forêt dorait ses feuilles, s'habillait d'un manteau splendide couleur de soleil couchant. Mais sur le coteau il ne restait qu'un espace pelé, hideux à voir. Les gens du village regrettèrent les feuillages disparus.

Leur belle forêt de jadis n'était plus qu'une étendue de chanvre. De maigres pousses surgies des endroits où la sève coulait encore des souches blessées en accentuaient la laideur.

On eut dit un champ de bataille ravagé par la sauvagerie de guerriers fous.

Bientôt commencèrent les pluies. Puis la neige tomba. La rivière paisible s'enfla de l'eau que ne buvaient plus les racines des arbres. Une nuit, les villageois s'éveillèrent au grondement d'un torrent. L'inondation emportait leurs volailles et leurs moutons. Ils vécurent des jours d'angoisse, dans la maison envahie par l'eau.

Elle se retira, mais laissa la village dévasté. L'hiver fut dur, sans chataignes ni bois mort.

Au printemps, la joie du soleil retrouvé chassa la tristesse.

Les villageois crurent leurs soucis terminés.

Il y eut de pires désastres. Il y eut d'abord une nuée d'insectes de toutes espèces qui pullulèrent et s'éparpillèrent sur la contrée, menaçant les potagers et les vergers. Jadis sous bois il y avait de désagréables moustiques, mais les oiseaux en détruisaient des quantités. Maintenant que leurs ennemis ne les dévoraient plus ils prospéraient, au détriment de tout le village.

Des épidémies se déclarèrent sans que l'on sût d'où elles venaient.

La forêt elle-même sembla se venger.

Mais ce n'était pas fini.

Après les insectes, les inondations, ce fut le soleil qui se mit de la partie. Bienfaisant ou cruel selon les cas, il accentua le désastre de l'ardeur de ses rayons.

L'été devint brûlant, sans ombrage frais, sans mousse épaisse où s'asseoir pour goûter. Le désastre était de toutes les saisons. Désolés, impuissants et honteux les villageois courbèrent la tête. Il fallait réparer, planter des arbres grêles qui demanderaient de longues années avant d'étendre leur bras protecteurs. Les vieux seraient morts et les jeunes devenues de vieilles gens que la forêt ne serait encore qu'une petite forêt de rien du tout.

La belle besogne, en vérité, qu'à écouter Gamache, ils avaient accomplie. Et combien ils la maudissaient!

Leur vieil ami, le maître d'école, n'avait eu que trop raison. La forêt prenait sa revanche de la cupidité des hommes.

(*La Forêt et la Ferme.*)

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai **absolument gratuit**, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co.

R267

BOITE 50

WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens

Le Noël de grand'mère

I

LES ressorts rouillés fléchissant sous le poids d'une longue malle d'autrefois, une berline de louage s'apprête à quitter le perron du château. La vieille dame en deuil qu'elle va emmener se penche une dernière fois à la portière, et d'une voix presque éteinte.

— Je voudrais bien embrasser encore le petit, demande-t-elle à son fils indécis, l'air honteux auprès d'une jeune femme qui, les lèvres pincées et la physionomie froide, tourmente les bagues brillantes à ses doigts fins.

— Jacques, va chercher Emmanuel, ordonne celle-ci d'un ton impérieux.

Puis, plus bas, avec un regard vers les fenêtres de l'office elle ajoute :

— Vite, pas de scène devant les domestiques.

Quelques instants après, Jacques revient portant sur sa poitrine un délicieux bébé aux boucles blondes papillotant autour de grands yeux bleus. Un sourire mouillé de larmes creuse aussitôt les rides de la vieille dame. Elle prend dans ses mains tremblantes le front de l'enfant, qui l'enlace de toute la force de ses quatre ans. Elle l'embrasse, attendrie, tandis qu'il bégaye suppliant :

— Mémé ! Mémé ! reviens, bonne mémé, je t'aime tant !

Sans pouvoir parler, la grand'mère couvre les joues du petit de baisers avides.

La jeune femme impatiente a fait un signe. La voiture s'ébranle. L'enfant en pleurs lui envoie des caresses du bout de ses doigts roses, et quand elle disparaît dans le vide du portail béant, il jette un cri aigu :

— Mémé ! Mémé !

Mais rien ne lui répond que le cri triste des courlis, traînant sur la berge de l'étang le regret du flot bleu des grèves.

Jacques est rentré dans le salon, que le crépuscule d'octobre assombrit peu à peu. Il songe immobile, le cœur étreint d'un repentir sourd qui grandit. Quand sa jeune femme revient d'endormir l'enfant là-haut dans sa chambre de la tourelle, il lui prend les mains, et d'une voix que l'émotion étouffe :

— Simone, dit-il, nous venons de commettre une mauvaise action.

— Non, mon ami, répond la jeune femme affectant un ton enjoué ; nous venons simplement de résoudre une situation pénible. Ta mère nous avait donné la Garaye par contrat de mariage. Je te prends à témoin qu'il n'y paraissait guère. Elle nous tenait en lisière. La vie devenait insupportable. Elle a fini par le comprendre. Je lui en sais gré. Dans sa petite

maison de Plesguen elle vivra tranquille, maîtresse chez elle et nous chez nous. Ce n'est pas une séparation, d'ailleurs. Nous voisinerons. J'aime bien ma belle-mère, au fond. Nous irons la voir de temps à autre. Elle nous rendra nos visites.

— Oh ! non, Simone, murmure Jacques.

Et l'écho de ses paroles meurt lentement dans la pénombre.

Non ! il dit vrai, ce fils irrésolu qui peut aimer encore mais qui ne sait plus vouloir. Quand les enfants chassent leur mère de la maison où elle les a bercés, elle n'y peut revenir en visiteuse. Les mères ne vont pas quêter l'affection. Elles en ont trop dans le cœur. Et celle qui s'en va plus qu'aucune autre est tendre, car elle est veuve, vieille et grand'mère.

Aussi, quand elle a fait arrêter la voiture en haut de l'avenue de sapins pour voir une dernière fois Garaye tant aimée, reflétant sur les eaux de l'étang voilé de feuilles mortes sa façade grise ensanglantée de vignes vierges, ses yeux caves et rougis l'ont embrassée d'un regard angoissé par la douleur de l'adieu. Un frisson l'a glacée tout entière. Elle s'est rejetée au fond de la berline et s'abandonne, à bout de forces, au cahotement du véhicule gémissant sur ses ressorts. A mesure qu'elle s'éloigne, il lui semble que son cœur se déchire, et sous le coup de la douleur, le passé assoupi se réveille. Une vision intense et cruelle ressuscite les trente années vécues sous ce toit disparu.

C'est elle qui descend, jeune épousée, au bras de son mari, au seuil de la Garaye fraîche et fleurie alors, à son printemps. Une année de bonheur s'écoule ; un enfant la couronne : le petit Jacques qu'elle a tant chéri, qu'elle aime encore malgré tout. Puis une tombe s'ouvre auprès de ce berceau ; M. de la Garaye lui est enlevé en pleine jeunesse. Elle le pleure en élevant son fils. Le temps passe. Jacques prend avec les années la ressemblance de son père : nature simple et bonne comme la sienne, mais si faible ! Elle doit veiller sur lui, prévoir pour lui, vivre deux fois. Tout repose sur elle : sa santé, sa fortune, son bonheur. Elle en fait un beau garçon, assez riche pour choisir la femme qu'il lui plaira d'aimer. Il s'éprend d'une jolie fille qui, n'ayant pas de château, rêve d'en habiter un. Pour permettre à Jacques de suivre le penchant de son cœur, elle lui abandonne tout ce qu'elle possède : la Garaye même que ses longs efforts ont rendue la plus belle résidence du pays. Elle se dépouille de tous ses droits, sans hésiter, sans réfléchir qu'un jour entre elle et lui se glissera l'étrangère. Et cette étrangère vient, lui prend peu à peu la confiance et l'amour de son enfant, lui dispute l'autorité due à son âge et à son expérience, lui mesure même les caresses de son petit-fils ! A elle qui s'est dévouée toute sa vie, qui s'est donnée tout entière, on lui retire tout, on la délaisse, on

l'offense jusqu'à lui insinuer un jour qu'elle est de trop sous ce toit qu'elle a fait si joli et si doux !

Ah ! la pauvre vieille mère ! Ce jour-là, tout ce qui la rattachait à la vie s'est brisé. Mais elle a caché sa douleur jusqu'à ce que le sacrifice se consume. Maintenant qu'elle s'en va de la maison bénie où ses derniers jours devaient finir paisibles, où elle espérait mourir les yeux fermés par une caresse d'enfant, maintenant qu'elle se trouve seule, accablée sous le poids de la vieillesse et de la désillusion, des entrailles de son être ce cri monte comme la voix même du désespoir :

Oh ! mon ami, pourquoi t'ai-je survécu !

Puis, au fond de son cœur en détresse, une image blonde d'enfant se lève souriante et célestè ; elle éclate en sanglots :

— Pauvre petit ! s'écrie-t-elle, pauvre petit s'auront-ils t'aimer comme moi !

Et dans cette plainte que ses lèvres répètent comme une litanie douloureuse, l'amertume de son chagrin s'exhale tant qu'enfin épuisée, elle s'endort au branle de la berline qui l'emporte à travers la nuit d'automne.

II

L'hiver est accouru, soufflant ses bises glaciales parmi les bois de la Garaye et jusqu'au tour de la maison morose et refroidie.

Dans les premiers temps qui suivirent le départ de sa belle-mère, Simone a voulu jouir de la liberté enfin conquise, exercer le gouvernement si longtemps convoité. Mais, embarrassée par le muet reproche des serviteurs et rebutée par les détails d'un intérieur qu'en sa vie frivole de jolie patricienne elle n'avait jamais appris à conduire, elle s'est vite lassée de son indépendance. Elle laisse flotter les rênes et le ménage marche à vau-l'eau d'un reste d'impulsion donnée par celle qui l'a quitté. Jacques promène son malaise et ses regrets en de longues chasses solitaires, et le soir, quand il se retrouve dans le salon auprès de sa jeune femme, il ne sait que dire si ce n'est s'informer de la santé du petit Emmanuel, qui ne rit plus jamais et devient languissant. Aux questions de son mari, Simone répond évasivement :

— Les dents, sans doute !...

Mais elle-même ne croit point à ses paroles, car un jour elle a vu le petit, grimpé sur une chaise, pleurer en embrassant le portrait de grand'mère, qu'il a bien fallu laisser là sur son chevalet, à cause du monde. Et la conversation tombe comme par peur d'un fantôme qui est là toujours entre eux. Les tisons de la grande cheminée fleurdalisée jettent des flammèches mélancoliques et dehors la plainte du vent se mêle au gémissement des courlis.

Ce soir de Noël, Simone et Jacques sont accoudés au berceau d'Emmanuel plus pâle

que de coutume. La jeune femme s'efforce de l'amuser, lui parle du petit Jésus qui va descendre par la cheminée pour remplir de jolis cadeaux les souliers roses qu'elle vient d'y mettre.

L'enfant ne s'égaye point.

— S'il t'apportait un beau polichinelle, serais-tu content ? demande la mère.

Emmanuel secoue la tête.

— Aimerais-tu mieux un tambour ?

Le petit garçon ne répond rien ; ses yeux bleus deviennent humides.

— Des bonbons, je parie, des pralines, n'est-ce pas ?

— Non, non, pas cela, soupire à grand'peine le bébé.

— Eh bien, quoi, mon chéri, que vas-tu lui demander ?

Alors l'enfant attire sur son cœur la tête brune de sa maman, et cherchant son oreille cachée sous les bandeaux :

— Que mémé nous revienne, murmure-t-il en sanglotant.

Jacques et Simone se regardent confus, avec des larmes.

— J'irai la chercher demain, dit enfin Jacques d'une voix émue.

— Oui, mon chéri, assure Simone en embrassant le petit, qui s'endort bientôt, confiant dans cette promesse.

Quand le sommeil l'a tout à fait consolé, ses parents sortent de sa chambre où ne reste que la veilleuse mystérieuse et douce comme une lampe d'autel. Le silence enveloppe la Garaye dans ses voiles. Les heures passent.

A l'entour c'est la nuit brumeuse. A travers le jardin du château, une ombre s'approche furtive. Elle marche vers la lueur filtrant à la fenêtre de la tourelle comme un regard d'étoile aux cils d'or. Il semble que cette petite clarté l'appelle en tremblant. Elle pousse une porte basse qui s'entr'ouvre accueillante. A pas de loup elle monte dans l'escalier obscur. Une marche crie. L'ombre s'arrête le cœur battant, puis elle reprend sa course plus légère. Elle glisse jusqu'à la chambre d'Emmanuel et soulève le loquet dont le son métallique trouble la paix du corridor. Elle entre retenant son souffle, va droit au berceau, écarte les courtines et se penche. A la lueur de la veilleuse, elle voit l'enfant sourire comme au plus doux des rêves. Pourtant l'ombre a des cheveux gris, des rides profondes et des yeux rouges.

Après un long regard, elle embrasse les boucles éparses sur l'oreiller, borde les couvertures et laisse retomber les rideaux. Elle va jusqu'à la cheminée, s'agenouille, y dépose un petit sac doré qu'elle tenait caché sous son manteau de fée. Elle aperçoit les petits souliers roses, elle les prend dans sa main, les couvre de larmes et de baisers...

Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvre. Une jeune femme en peignoir blanc apparaît.

Deux cris étouffés se croisent. L'ombre se lève tremblante.

— Pardon, balbutie-t-elle humblement, je me suis permis... cette nuit... chez vous... c'est pour le petit... des pralines qu'il aime tant...

— Ma mère ! Ma mère ! Que dites-vous là ? supplie la jeune femme d'une voix basse et vibrante, c'est le bon Dieu qui vous envoie !

Puis, montrant le berceau :

— Il aurait peur, dit-elle, venez dans votre chambre, voulez-vous bien ?

Et, doucement, les deux femmes, côte à côte, s'esquivent de la chambre, où l'enfant dort en souriant.

Quand se leva l'aurore de Noël, tandis que les clochers carillonnaient par la campagne la naissance du divin Médiateur, trois têtes penchées sur le berceau guettaient le réveil d'Emmanuel. Bientôt le bébé ouvrit ses grands yeux bleus encore tout éblouis des visions angéliques, et croyant rêver :

— Mémé ! murmure-t-il dans un appel endormi.

Avec un tendre sourire, le vieux visage s'approcha.

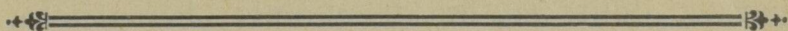
Alors, poussant un cri de joie, le petit enlaça de ses bras le cou de sa grand'mère tant aimée, en s'écriant :

— Mémé ! Mémé ! dit-il, quel bonheur ! Merci, petit Jésus. Tu vois bien, maman, qu'il m'a rendu ma mémé ! Oh ! viens que je t'embrasse aussi, toi.

Comme il ne pouvait étreindre deux fronts à la fois, il prit dans ses menottes une mèche grise et une brune qu'il confondit sur ses lèvres, et dans cette caresse passa tout ce qu'il y a de pureté, d'apaisement et d'espérance en un baiser d'enfant.

Henri DORIS.

(Le Noël)



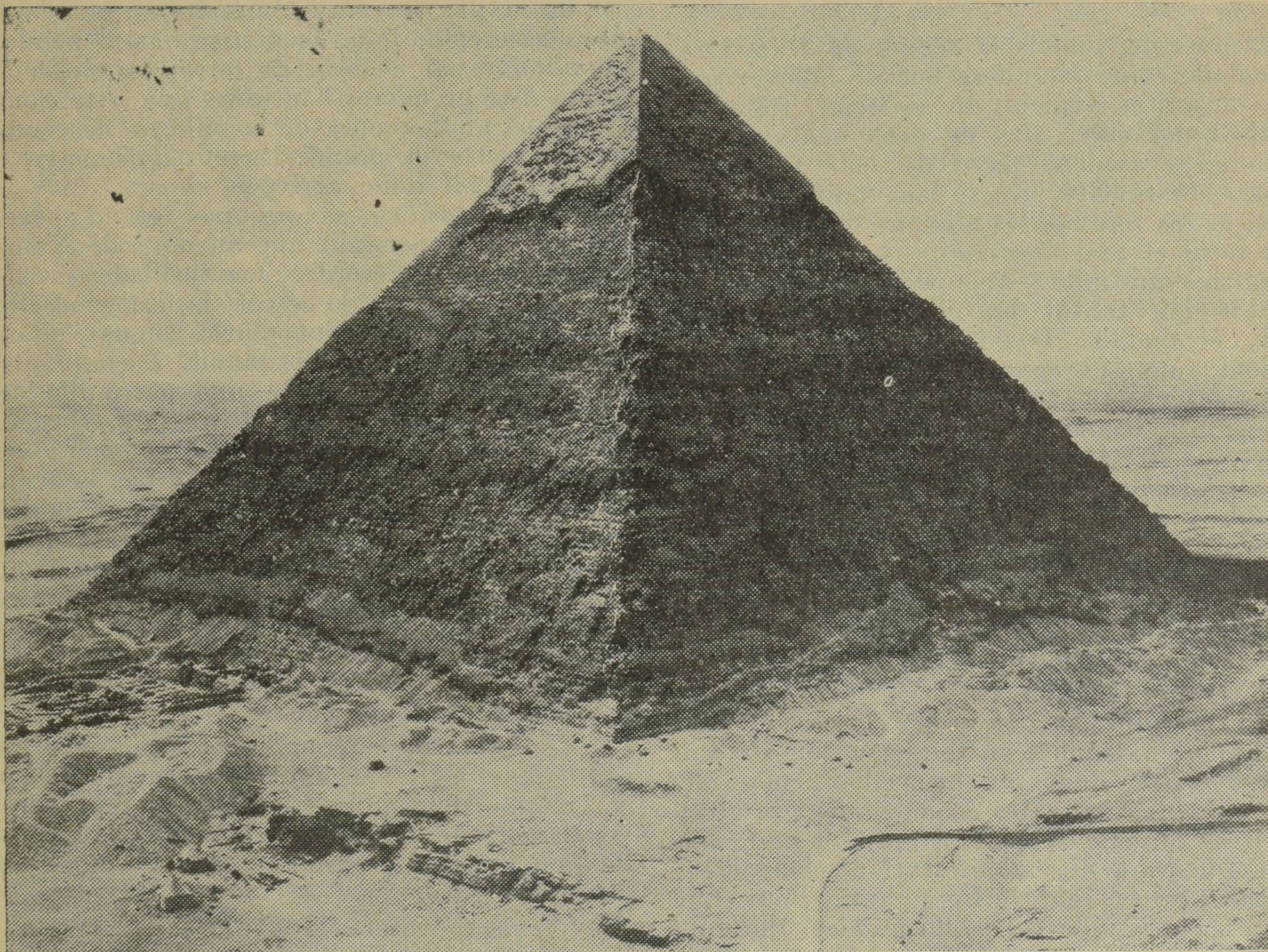
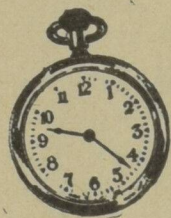
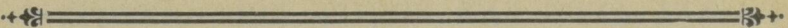
GRATIS

Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs donnés à ceux qui vendront 60 paires de lacets de bottines et de souliers à 0.05 la paire.

Demandez 60 paires de lacets et notre circulaire.

L'AGENCE DE NOUVEAUTÉ ENR.

1, rue Victoria, Lévis



VUE DE LA GRANDE PYRAMIDE D'EGYPTE.

A deux doigts du martyr

D'UN peu partout on me demande de coucher par écrit le récit des quinze jours de prison et d'épreuves de toutes sortes que m'infligèrent les bolcheviks chinois. Je ne veux pas me dérober à ces instances si affectueuses de tant d'amis, car je suis persuadé que l'exposé simple et nu de ces faits suscitera parmi nos dévoués coopérateurs plus d'un mouvement de sympathie, dont, en fin de compte, bénéficiera, de façon ou d'autre, notre chère mission salésienne de Shiu-Chow. Voici donc, notés au jour le jour, les principaux événements de cette quinzaine tragique.

UNE RÉGION QUI VIT SOUS LA TERREUR. —
LA COMMÉMORATION DE SUN-YAT-SEN. —
UN EFFROI BIEN LÉGITIME DES MAMANS. —
L'ENNEMI EST DANS LA PLACE. — COU-
RONS LUI ARRACHER NOS ENFANTS. — NEZ-
A-NEZ AVEC UNE ÉQUIPE BOLCHÉVISTE. —
ARRESTATION.

Depuis deux mois la région de *Nam-Yung* assistait à une recrudescence de bolchevisme. Les autorités avaient dû sévir, et, rien qu'à *Nam-Yung* ville, plus de deux cents révolutionnaires avaient payé de leur tête leurs essais de révolte. Aussi leur haine couvait-elle, et les représailles allaient se multipliant. En avril et mai une équipe volante de communistes multiplia ses coups. Toujours de nuit, tantôt ici, tantôt là, elle saccageait, brûlait, étranglait. Des familles entières tombaient sous ses coups et la terreur régnait dans les campagnes au point que plus personne n'y voulait demeurer. Tout le monde se réfugiait à *Nam-Yung*.

Nam-Yung avait de la troupe régulière, en raison de la guerre qui mettait aux prises les provinces du *Kuang-Tung* et du *Kuang-Si*. Elle en avait même trop, et toutes les petites bourgades, notre mission en particulier, en étaient complètement dépourvues. Nous étions tout désignés pour un coup de main bolchevik. Il ne manqua pas.

Le 1er juin on fêtait, sur toute l'étendue de la Chine, la mise au tombeau définitive de *Sun-Yat-Sen*, dans son merveilleux mausolée de *Nankin*. Toutes les écoles étaient invitées, invitées impérieusement, à prendre part, à la même heure, à une manifestation solennelle en l'honneur du père de la République. Pour tranquilliser la population et lui montrer que tout péril communiste était écarté, le mandarin de notre gros bourg nous affirmait que deux

compagnies de réguliers venaient de *Shiu-Chow* pour protéger nos personnes. Fort de cette affirmation je me permis alors de détacher, sous la conduite de trois instituteurs, une douzaine de nos élèves, pour aller se joindre à *Nam-Yung*, à nos enfants du collège et assister à la cérémonie publique.

Nos enfants partent, et je demeure au logis avec quelques chrétiens venus m'aider pour orner la chapelle en vue de la fête de demain. Nous avions en effet décidé de solenniser N. D. Auxiliatrice le 2 juin, jour de la Béatification de Don Bosco.

Nous étions tout occupés à notre travail quand sur les coups de midi m'arrive une délégation de mères de famille tout en larmes : "Père, que sont devenus nos fils ? — Ne sais-tu donc rien ? — Il paraît que les bolcheviks se sont emparé de *Nam-Yung*. Ah ! que n'as-tu accompagné toi-même nos enfants ?" Et leurs gémissements redoublaient.

— Demeurez tranquilles, leur répondis-je, je saute en bicyclette et vais rechercher vos fils. Avant la fin du jour ils seront ici."

Et je me lançai sur la route de *Nam-Yung*.

Chemin faisant je rencontre des troupes entières de fugitifs. Je m'informe de ce qui se passe, et l'unique conseil que l'on me jette est de ne pas jouer au téméraire en essayant de pousser plus loin. Je pousse quand même, aiguillonné par le désir de retrouver mes enfants. Aux premières boutiques que je rencontre, dans un faubourg de la ville, je descends de bicyclette et prend des renseignements.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ici, nous ne savons pas grand'chose. On prétend cependant que au nord de *Nam-Yung* il y a du désordre. Les fusillades crépitent et la panique, de ce côté là, est générale.

Sur ce renseignement plutôt vague j'allais renfourcher ma bécane, quand, à cinquante mètres de moi, débouche une patrouille de communistes, avec fanion et brassards rouges. A ma vue ils s'arrêtent et me couchent en joue, en m'intimant l'ordre de ne pas bouger. J'aurais bien pu piquer des deux et m'enfoncer en bicyclette dans la rizière toutes proches, mais avec cinquante lurons devant moi, armés jusqu'aux dents, la partie était inégale. Je me rendis.

Le chef de la troupe s'approche alors de moi, et me demande de lui remettre mes armes.

— Quelles armes, répondis-je ? Mais je n'en porte jamais. Je suis un pauvre missionnaire catholique, descendu en ville pour reprendre ses élèves, qui ont assisté à la commémoration de *Sun-Yat-Sen*. D'ailleurs, tenez, voici mes papiers : regardez.

— Vous raconterez tout cela au général *Paang*, me répondit l'homme. Pour l'instant vous êtes mon prisonnier."

Et il me remit à deux gardes-rouges, — pendant que le reste de la troupe perquisitionnait les boutiques voisines.

Vingt minutes après, dans une de ces boutiques consciencieusement... perquisitionnée, j'étais introduit devant le fameux général *Paang Tet Fai*. Trente ans environ, l'air décidé et le regard insolent. De renommée je le connaissais : il commande à 5,500 bolcheviks, et, grâce à cette troupe, sème la terreur dans toute la région.

Il m'interroge abondamment sur les passages de troupes régulières dans le *Kiang-Si* : je réponds évasivement. Après quoi j'insiste pour qu'on me rende la liberté. Il ne répond pas, et s'éloigne en me laissant à la garde de deux de ses soldats. Cette fois je suis bien prisonnier.

UNE PRISON IMPROVISÉE PARTAGÉE A SIX. — LES HORREURS D'UNE DÉVASTATION. — PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LES AUTORITÉS COMMUNISTES. — UN INTERROGATOIRE A CÔTÉ. — UNE LARGE RANÇON POURRAIT NOUS SAUVER LA VIE.

Une heure plus tard je faisais connaissance avec ma prison. C'était un misérable local sans fenêtres, attendant à une des boutiques voisines. On m'y enferma avec trois compagnons, deux jeunes avocats du mandarinat, instruits et bien élevés, et un voleur, à la solde des troupes régulières en qualité d'espion. Dans la soirée vinrent nous rejoindre le vice-mandarin *Leong ko Chong* et le préfet de police de la ville, *Toung*, saisis tous deux les armes à la main. D'eux nous savons enfin comment les choses se sont passées. C'est par une brèche non réparée des murs de la ville que la première troupe bolchevique, forte d'environ 200 hommes, a pénétré, descendant des montagnes de *Pek-San*. Aucun emblème ne trahissait leur qualité, si bien qu'ils purent même se présenter comme des soldats nationalistes. Mais une fois entrés en ville, ils déployèrent leurs oriflammes rouges et envahirent les principales artères de *Nam-Yung*, en hurlant : *Shet ! Shet !* C'est à-dire : *Caput ! Caput !*

Alors la terreur s'empara de la population. Les soldats du peuple, sans tirer un seul coup, se portèrent sur l'autre rive et, de là, gagnèrent les montagnes ; les soldats des commerçants les imitèrent de leur mieux et prirent la fuite en abandonnant armes et munitions. A 1 heure la ville entière était aux mains des rouges, qui commencèrent leurs dévastations.

La mairie — le mandarinat, comme nous disions ici — fut en un clin d'œil la proie des flammes. De même la prison, que l'on avait au préalable vidée de ses détenus, rendus à la liberté avec un ou deux dollars en poche. De là ils se portèrent à l'octroi, qu'il saccagèrent de

fond en comble ; et toute la nuit ce ne fut qu'incendies et pillages.

Au récit de ces faits je compris la gravité de ma situation, et j'essayai d'en sortir en sollicitant avec instance et importunité une audience du général *Paang*. Elle me fut accordée vers les sept heures du soir, dans une boutique voisine. Le général m'accueillit avec politesse, et me fit asseoir. J'exposai alors mon cas : missionnaire catholique, ne s'occupant jamais de politique, et n'ayant rien à se reprocher, je demandais la liberté pure et simple. A cette requête mon homme me répondit par un violent réquisitoire contre l'impérialisme mondial, spécialement européen, contre l'Église catholique, soutien du capital, et ennemie de toute idée neuve, de tout progrès, contre le nationalisme des missionnaires, etc., etc. Je n'avais pas le temps de placer un mot au milieu de ce torrent de vitupérations. D'ailleurs je ne l'aurais pu faire, car au moindre geste que j'esquissais pour protester contre telle ou telle calomnie trop osée, le soldat qui veillait sur moi me faisait rentrer ma dénégation par un violent coup sur l'épaule.

Quand, épuisé de sa longue diatribe, le général se fut arrêté : "Tous ces reproches, plaçai-je, n'ont rien à faire avec mon arrestation, dont je vous prie encore une fois de me donner le motif".

"J'examinerai votre cas, dit *Paang*, et demain vous aurez ma réponse".

Là-dessus cordiale poignée de mains, et l'on me reconduit au milieu de mes compagnons de captivité.

Sur le seuil du logis un des gardes-rouges me lâcha : "Crois-moi, père, tu ne t'en tireras pas sans la forte rançon".

"C'est ce qu'on verra bien", dis-je rassuré par le ton de franchise avec lequel *Paang* avait paru me traiter.

UN CALVAIRE D'INSULTES. — LE DÉFILÉ EN VILLE. — LA SÉANCE SUR LA GRAND'PLACE. — L'ÉLOQUENCE BOLCHEVIQUE. — ATTITUDE DE LA FOULE. — ON ME RAMÈNE EN PRISON.

C'était tout autre chose que ma délibération que le conseil des Soviets, réuni dans la nuit, avait décidé, comme vous allez pouvoir le constater.

A dix heures, au moment où, à *Le Heu Kian*, j'aurais dû chanter la messe solennelle de N. D. Auxiliatrice, à l'heure même où, à *St-Pierre de Rome*, on procédait à la Béatification de *Don Bosco*, mes gardes-rouges m'extraitaient de ma prison, et tandis que les uns me lient les mains au dos, les autres me couvrent la tête d'un chapeau de papier rouge en forme de cône, sur lequel on peut lire : *A bas le prêtre catholique, émissaire des gens de conquête !*

Je me débats de mon mieux pour échapper à cette insolente raillerie et je fais tomber à terre le fameux chapeau. Alors une fureur générale s'empare de mes gardiens. C'est à qui me frappera, m'insultera, blasphèmera. Mieux vaut donc me taire et accepter tout en patience ! Essayons.

Précédé de seize clairons, et d'un peloton de douze soldats, suivi d'un petit voyou de quinze ans qui, par derrière me tient en laisse à l'aide d'une corde, je dois défiler dans cet accoutrement à travers les principales rues de la ville. Les boutiquiers sortent sur le devant de leur porte, mais leur visage indique plus la compassion que la haine de l'européen. Pendant ce temps, mon caudataire redouble d'insolence en me flagellant les épaules avec la longue corde qui me tient en laisse.

Vingt minutes environ de parcours et nous arrivons à une grande place où l'on avait dressé une estrade pour les orateurs. Ces pauvres orateurs, s'ils n'avaient pas eu l'idée de m'amener là, n'auraient pas compté 200 auditeurs ; mais pour voir l'européen en pareille posture il y avait plusieurs milliers de spectateurs.

On me lie à l'estrade, face à eux, avec pour toute garde ce méchant gamin qui ne cesse de me tourmenter de mille façons. Toute cette foule me fixe, curieuse de lire sur mon visage les émotions de mon cœur. Elle y perd son temps, car la prière que murmure sans arrêt mon âme me permet de garder un calme qui me surprend moi-même.

Pas bien loin de moi, accroupis au pied de l'estrade, mes yeux distinguent une dizaine de mes élèves, qui me regardent avec commisération ; et, un peu plus loin, épars à travers la foule, quelques chrétiens, dont le regard brillant trahit toute l'indignation. Je m'efforce de ne plus les fixer, car le cœur me manquerait.

Au-dessus de ma tête le soleil brûle ; ma faiblesse est extrême, et mes oreilles bourdonnent, pendant que les orateurs — il m'a semblé qu'ils étaient trois — se déchainent, en violents réquisitoires contre le nationalisme, le capitalisme, l'impérialisme, l'Église catholique, la religion chrétienne.

Un des trois orateurs a été jadis en Europe ; il a même été soigné à Paris, à l'hôpital St-Louis, par les bonnes Sœurs de St-Vincent de Paul et il parle français assez couramment. Son discours l'emporte sur celui des autres par la violence de l'impiété. Les blasphèmes les plus grossiers, les injures les plus viles et il en abreuve le nom sacré de Notre-Seigneur, et il achève sa harangue en parodiant de la plus abominable façon le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, appris entre deux pansements de ces admirables Filles de St-Vincent.

Ces discours terminés on invita la foule à manifester sa pensée, en déléguant sur l'estrade quelque orateur nouveau. Inutile de dire que personne ne bougea.

Je me hasarde alors à demander la parole : je promets d'être court et de ne rien dire contre le communisme. Je ne veux que me justifier des accusations calomnieuses lancées contre l'Église et son ministre.

Evidemment on me la refuse et l'assemblée populaire se clôt aux cris mille fois répétés de : A bas ceci, et Vive cela ! — *Ceci*, c'est l'Église catholique, la religion, le capital, le nationalisme, le militarisme, l'ordre. *Cela*, c'est Lénine, le communisme, la raison, la révolution, la licence.

Puis le cortège se recompose, et, par le même parcours, et abreuvé des mêmes outrages je me vois ramené à ma cellule. Le supplice a duré trois heures. Quand je rentre dans ma prison, épuisé, à bout de mes réserves nerveuses, je trouve dans l'accueil plein de compassion de mes cinq compagnons d'infortune un baume qui m'est cher en cette solitude effrayante de l'âme. De temps à autre des gardes-rouges passent la tête et me promènent leur lampe électrique sous le visage, pour y surprendre les signes de l'abattement. Raffinement inutile de cruauté : je me raidis dans ma douleur et je prie Dieu.

“Au fond, me dit un de ceux-ci, il ne faut pas trop vous plaindre. Cette procession à travers la ville on ne l'a fait jamais faire aux condamnés à mort.

“La mort, à certains moments, répondis-je, est préférable à d'indignes outrages. En tout cas je ne comprends pas que vous me laissiez ainsi sans nourriture depuis ce matin : apportez-moi du thé, et de quoi me restaurer.”

Un quart d'heure après j'étais servi.

UNE RANÇON DE 80,000 FRANCS. — JUSQU'OU PEUT ALLER LA BÊTE HUMAINE DÉCHAINÉE. — L'HORREUR DE NOTRE PRISON. — LA DISCIPLINE DE FER DES TROUPES BOLCHÉVIQUES. — PREMIÈRES EXÉCUTIONS.

J'achevais mon misérable repas, quand se présenta le fameux tribun, retour d'Europe. Il n'y avait pas une heure qu'il m'avait accablé d'injures, et maintenant il s'avancait le sourire aux lèvres. Je ne sais qui me retint de lui dire mon dégoût pour cette cynique duplicité. Je gardai mon calme et j'eus raison.

“Père, je dit-il en français, nous savons de source sûre que tu as versé 80,000 francs aux soldats réguliers pour exterminer nos bandes. Verse-nous en autant et tu seras libre. Nous te délivrerons même un laisser-passer quitte permettra de t'aventurer au milieu de nos troupes.

— C'est une indigne calomnie que cette histoire, répliquai-je; je n'ai pas versé un centime aux nationalistes. Et je ne vous en verserai pas un, à vous non plus.

— Réfléchis bien, père. Et demain tu nous donneras ta réponse.

— C'est tout réfléchi. Demain comme au jourd'hui la Mission catholique ne vous versera pas un sou de rançon pour moi. Elle en est bien incapable d'ailleurs.

— Si vous refusez d'en venir à ce moyen de libération, vous ne savez pas au-devant de quels malheurs vous allez.

— Arrivera ce qui arrivera ; mais n'espérez rien de nous."

Ce fut mon dernier mot.

Au dehors les événements se précipitaient. Les communistes, qui jusqu'à ce jour s'étaient tenus cachés dans les districts du nord, descendaient en masse sur *Nam'Yung* et le pillage allait bon train.

Un piquet d'observation se tenait au croisement de deux grandes routes et arrêtait tout voyageur qui passait. L'unique crime de ce malheureux était d'appartenir à une région qui avait, ces années dernières, malmené le bolchevisme.

Cinq de mes chrétiens furent ainsi emprisonnés. Quatre d'entre eux furent, par la suite, remis en liberté ; mais le cinquième, en compagnie de 22 autres infortunés, fut cruellement écartelé, et leurs membres se balancèrent pendant plusieurs jours aux arbres, en signe de trophée. Inutile de dire qu'en ville ç'avait été un sauve-qui-peut général : tous les hommes valides s'étaient enfuis dans les montagnes. En dépit de l'impôt de guerre exigé de la ville les principales boutiques de *Nam-Yung* furent pillées : une seule perdit dans ce saccage pour plus de 30,000 dollars de marchandises.

Pendant que toutes ces horreurs se déroulaient en ville, moi et mes cinq compagnons de captivité nous passions des heures d'une tristesse sans pareille. Pour dormir nous n'avions que trois lits de planches, sans couverture. A peine une cuvette d'eau pour nous laver tous les six. Aucune lumière dans notre antre : à chaque instant nous devions, pour telle ou telle nécessité, gratter une allumette. Comme menu, du riz cuit à l'eau et un peu de légumes, préparés Dieu sait comme et versés dans une cuvette ; à chacun de piquer à même dans le plat unique. Toutes les deux heures la sentinelle était levée, et ordre était donné de ne nous laisser communiquer avec personne.

Une discipline de fer menait ces gardes-rouges. Ah ! on ne s'amuse guère dans les rangs communistes ! Pour fuir une prétendue tyrannie ces pauvres gens en acceptent une bien pire encore. Voici d'ailleurs l'horaire de leur journée. A quatre heures lever, alignement sur les rangs, appel, une demi-heure d'exercice. — A

vingt-cinq heures, le thé. — A six heures instruction jusqu'à neuf heures. — De neuf à dix, repos. — A dix heures, rata, et de suite après exercice jusqu'à quatre heures, avec une seule demi-heure de détente. — à cinq heures, repos suivi d'une nouvelle instruction. — Enfin à huit heures du soir, passait l'orateur du parti qui, pendant au moins une heure, y allait de son discours sur le bolchevisme, et sur la nécessité de combattre à outrance les gouvernements établis. Après quoi, le pauvre garde-rouge, le crâne bourré de toutes ces insanités, pouvait — enfin ! — aller se reposer.

Le 3 et le 4 juin passèrent pour moi dans la mélancolie, la mélancolie du prisonnier qui aspire à la liberté. Le 5, divers indices nous firent conjecturer que, par peur des représailles toutes proches de l'arrivée des troupes régulières, nous ne tarderions pas à déloger. Ce qui nous confirma dans ce soupçon fut la hâte avec laquelle les bolcheviks procédèrent à certaines exécutions. A dix heures du soir nos deux chers compagnons d'infortune, le vice-mandarin et le préfet de police, furent extraits de prison et décapités à quelques mètres de notre local. A une heure du matin alerte — tout le monde debout ; et à deux heures, moi et mes trois compagnons nous nous voyons emmener dans la direction du *Kiang-Si*. Qui sait le sort qui nous attend ?

EN ROUTE POUR QUI SAIT OÙ ? — TENTATIVE D'ÉVASION MANQUÉE. — LA SURVEILLANCE REDOUBLE. — TROIS JOURS DE MARCHÉ ÉPUISSANTE SOUS UN SOLEIL ARDENT. — EFFORTS DES AUTORITÉS RELIGIEUSES, CIVILES ET CONSULAIRES POUR ME DÉLIVRER.

Cette route qui mène au *Kiang-Si* passait tout proche de ma résidence de *Le Hen Kiau*. Je résolus de tenter une évasion. Je connaissais un raccourci obscur qui amorçait sur la route, et par où je pourrais, en trompant quelques minutes la vigilance de mes gardiens, arriver à me mettre à l'abri. Hélas ! j'avais compté sans mes pantoufles à semelles de cuir. Le terrain était humide, glissant : je dégringolai. Ma fuite, qui avait été signalée presque sur-le-champ, jeta à mes trousses une vingtaine de gardes-rouges, qui eurent tôt fait de cueillir, et cette fois-ci de ligoter le pauvre homme gisant à terre, les genoux tout éraflés par cette chute malencontreuse.

C'est dans cet équipage que je dus parcourir 70 kilomètres, à travers des villages qui ne m'épargnaient guère les affronts. Il est vrai que, pour me consoler et me verser du courage, je trouvais, en maint endroit, le regard, ou du moins le geste de commisération de nos bons chrétiens, qui me reconnaissaient de suite.

Vers six heures du soir nous arrivâmes à *Yu Shen* ; je n'en pouvais plus, ma tête brû-

lait d'avoir dû marcher ainsi découvert sous le soleil ardent, et mes genoux abîmés demandaient grâce. Mais nous n'avons pas le temps de gémir ; déjà on a repéré notre prison, et tous les quatre nous voici enfermés dans une chambrette obscure, surveillés par une impassible sentinelle. Il est très clair que la préoccupation de nos bourreaux est de mettre la plus grande distance possible entre eux et l'armée régulière lancée à leur poursuite. Aussi je présume que nous ne moisirons pas cette nuit. De fait, avant l'aube, nous voilà déjà en route, en direction de *Sha Chun*. Nous y arrivons le soir à marches forcées ; et de suite on nous met à l'ombre. Le 6, au tout petit jour, nouveau départ, et les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres : il s'agit d'atteindre ce soir *Guet Tu*, gros bourg du *Kiang-Si*.

Voilà trois jours que je marche ainsi, par des routes impossibles, avec mes genoux qui suppurent ; et rien, rien, aucune nouvelle de mes chères chrétientés, de mes amis, de mes confrères. Et pourtant Dieu sait s'ils s'agitaient pour empêcher un malheur ! Aussi bien Mgr O'Shea, vicaire apostolique de *Kan-Chow*, que Mgr Versiglia, mon évêque, en avaient appelé sur l'heure à toutes les autorités constituées. Les mandarins de cette zone étaient informés de mon arrestation, et avaient ordre de travailler à ma libération. Tous les consuls de *Hong-Kong*, *Canton*, *Nankin*, *Han Kow*, télégraphaient dans toutes les directions pour arracher quelque indice de mon passage en un lieu ou l'autre. Vraiment ce concours de tant de bonnes volontés était touchant, mais je l'ignorais. Je ne voyais qu'une chose ; que mes bourreaux brûlaient les étapes pour atteindre le plus tôt possible *Fu Nam*, centre du communisme. Là, mon sort aurait été vite décidé.

MA COMPARUTION DEVANT LE GRAND ÉTAT-MAJOR SOVIÉTIQUE. — UN AIDE PROVIDENTIEL, QUI DÉMONTRE QU'UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU. — ENFIN LIBRES ! — LES JOIES DU RETOUR.

A tout prix je résolus alors de brusquer les choses. J'écrivis, en français, une lettre où j'exposais la situation douloureuse dans laquelle je me trouvais, du fait de mes jambes gonflées par la souffrance et de mon estomac qui n'arrivait plus à retenir le moindre aliment, et j'insistais sur l'injustice de ma capture et de ma détention. J'ajoutais qu'il était inutile d'attendre une rançon de moi ; j'étais trop fier et trop pauvre pour la fournir. Puis je remis mon sort aux mains du Bienheureux Don Bosco, à qui depuis quatre jours j'avais commencé une neuvaine.

Le lendemain matin j'étais convoqué devant le grand état-major de la bande. Il se

tenait dans une boutique voisine et se composait de 22 membres, tout un sanhédrin. Le général était accroupi à la chinoise sur un lit ; autour de lui une dizaine de ses lieutenants ; dans la salle autant de gardes-rouges qu'elle pouvait contenir, accourus par curiosité pour voir juger l'européen. Paang me fit asseoir, et l'interprète, *Ho Cheng Kung* vint prendre place auprès de moi. Mon acte d'accusation fut bref : j'étais un prêtre catholique, donc un européen au service des impérialistes d'Europe, qui n'avaient qu'une intention : exploiter la Chine. De plus, comme membre de la religion catholique, j'étais un adversaire né des doctrines bolchéviques. C'étaient là mes deux crimes.

Vous devinez s'il me fut aisé de répondre à pareilles accusations. Mais alors la discussion s'engagea sur cinquante sujets : tout y passa, l'existence de Dieu, l'unité de la race humaine, la tyrannie sacerdotale, les guerres du Moyen-Age, l'oppression du peuple par le capitalisme, la guerre de 1914, que sais-je ? J'avais à peine le temps d'apporter ma réponse, que Paang repartait dans une autre direction. Je dois dire d'ailleurs, à son honneur, qu'il faisait preuve d'une certaine documentation et possédait une dialectique plutôt subtile.

Au certain moment je parvins tout de même à prendre l'offensive. Mon interlocuteur venait de dire pis que pendre sur l'autorité du Pape ; je lui demandai alors s'il concevait une action possible et efficace sans un chef unique et obéi. "A quoi donc aboutiriez-vous vous-même, lui lançai-je, si votre autorité ne s'imposait pas, et il me semble assez fortement à vos hommes". Cet argument *ad hominem* parut lui déplaire, et il tourna court.

Je terminai ma défense en reprenant mon refrain : si je suis coupable, coupable réel et non supposé, qu'on me coupe la tête ; mais si je suis innocent, qu'on me rende à la liberté ! — Puis connaissant mes Chinois j'ajoutai : "Prenez vite une décision, car d'une part mes forces commencent à me trahir, et d'autre part ma détention injustement prolongée pourrait vous attirer des désagréments".

On se quitta le plus aimablement du monde. Paang, avant de laisser la salle, me serra la main, et je fus reconduit à ma prison. C'était le 10 juin.

Le 11 juin au matin nous partions pour *Lieu Tan*. En passant près de moi, Paang donna l'ordre de me délier les mains. C'était bon signe. Mais le soir j'étais encore en prison. Je m'ingéniai alors à prendre une autre route. Je priai l'interprète français de passer. Comme je vous l'ai dit cet homme avait été jadis soigné à l'hôpital St-Louis à Paris. Il avait gardé de ces soins, et des Sœurs de St-Vincent de Paul qui les lui avait donnés le plus reconnaissant des souvenirs. Plus tard, la tête lui avait

tourné ; les idées bolchéviques y étaient entrées, il était devenu le tribun le plus fougueux et le plus impie de cette bande, mais au fond de ce cœur gâté ce sentiment de gratitude demeurait toujours intact. Je résolus de le tourner à mon profit. Habilement j'amenai la conversation sur son séjour à Paris.

— Est-ce vrai, lui demandai-je, que vous avez été à l'hôpital St-Louis gravement malade ?

— Parfaitement vrai.

— Et les Sœurs vous traitaient bien ?

— Ah ! quelles femmes ! Des mères, de vraies mères !

— Et pourtant c'était des catholiques ; et elles ne se montraient si bonnes, qu'en raison de leur religion. Vous voyez bien que cette religion n'est que toute charité. — Allons, tenez, si vous avez un peu de cœur, vous employerez tout votre crédit, et il n'est pas petit je le sais, à faire remettre en liberté un prêtre de la religion de ces femmes à qui vous devez tout. Ce sera votre façon de solder votre dette de gratitude.

Je sentis que je l'avais ému, et qu'il allait certainement intervenir en ma faveur.

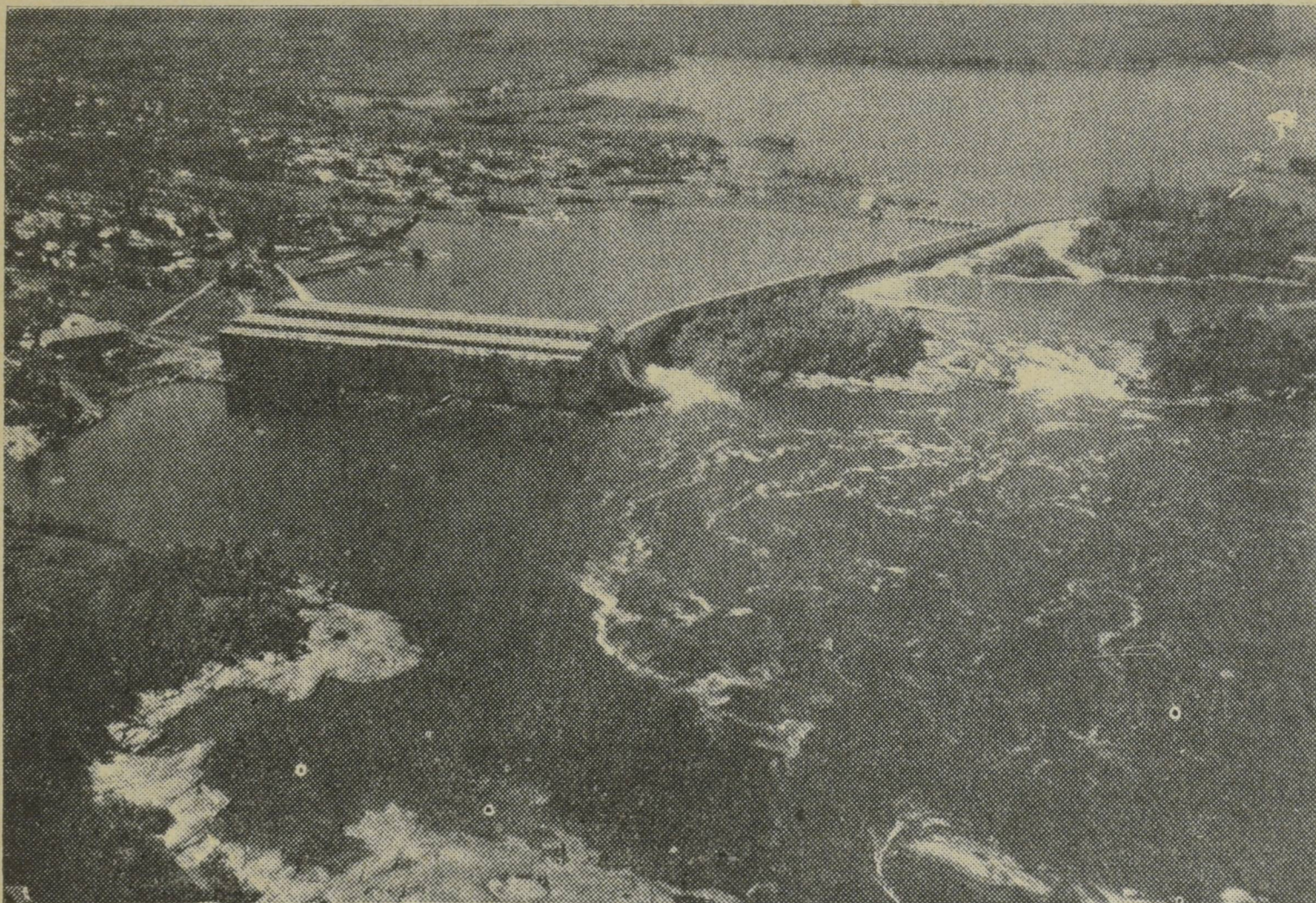
J'attendis encore près de vingt-quatre heures entre ces quatre murs méphitiques où l'on

m'avait renfermé. Enfin le 12 juin, vers deux heures, après dix jours d'incarcération et de violences de toute espèce, je me vis convoqué au tribunal de *Paang* pour m'entendre déclaré libre, moi et mes trois compagnons de captivité. On nous fit même la grâce non seulement d'un laisser-passer, mais de deux dollars pour nous ravitailler en route.

Cinq minutes après nous étions sur le chemin du retour. Nos jambes épuisées semblaient avoir retrouvé leur vigueur première : nous marchions tous de bonheur. A *Nam Hon*, le lendemain, le mandarin, à qui je me présentai, ne pouvait croire au miracle. Tout le monde nous croyait déjà décapités. Il eut la gentillesse de commander un palanquin pour me faire achever rapidement le voyage, et c'est dans cet appareil triomphal qu'au matin du 15 juin je débarquai à *Nam-Yung*, au milieu de mes chrétiens, ivres de joie d'avoir retrouvé celui qu'eux aussi n'espéraient plus revoir sur terre.

Humbert DALMASSO,
Missionnaire Salésien.

(*Le Bull. Salésien*)



LES DÉVELOPPEMENTS HYDRAULIQUES AU MANITOBA.

Vue de l'usine hydro-électrique et de l'écluse de Pointe-du-Bois, sur la Rivière Winnipeg. L'usine développe actuellement 109,000 c. v. mais elle pourra produire 600,000 c. v.

Le Colysée

JUIF ET CHRÉTIEN

L'AN soixante-seizième de Jésus-Christ, le huit cent vingt-neuvième de la fondation de Rome, sous le souverain Pontificat de Lin successeur de Pierre, et le principat de Vespasien Auguste, Titus son fils étant associé à l'Empire et César pour la cinquième fois, non loin du Palatin et près du Coelius, parmi un vaste entassement de blocs de travertin d'où commençaient à surgir les premières galeries de l'amphithéâtre Flavian, deux hommes d'aspect différent étaient réunis pour les mêmes travaux.

L'un était un vieillard à la longue barbe inculte, aux vêtements sordides, aux traits énergiques mais durs. Il portait le bonnet oriental d'où retombait sur son front une de ces bandes de papyrus que les Juifs appellent phylactères, et sur laquelle étaient écrits des mots d'une langue étrangère.

L'autre était un jeune Romain à la figure finement aristocratique. Il avait dépouillé la toge, pour prendre la saie des esclaves ; mais il la portait avec la même dignité simple et noble avec laquelle il aurait porté le laticlave.

Sur le visage de tous les deux on pouvait lire qu'ils avaient beaucoup souffert. Mais la souffrance avait laissé sur les traits du premier une farouche amertume, et dans ses yeux caves le feu concentré de ressentiments mal éteints. Le jeune homme, au contraire, laissait dominer sur un fond de tristesse intérieure une douce bienveillance, avec cette grave sérénité qui naît d'une profonde et forte possession de son âme.

Au moment où le vieillard laissait retomber de ses mains amaigries et tremblantes une pierre énorme qu'elles se refusaient à porter, son compagnon s'approcha de lui, et d'une voix pleine de bonté compatissante :

— “Venez vous reposer, vénérable vieillard, et laissez là ce fardeau trop pesant pour vous : votre âge n'est pas fait pour ces rudes ouvrages. Moi je suis jeune encore : j'achèverai votre tâche, pendant que vous vous délasserez sous cette arcade, à l'ombre.

— “Qui donc es-tu, toi qui me parles comme si j'étais ton père ? Depuis que Titus me fit charger de chaînes pour me conduire ici, c'est la première fois que j'entends une parole amie sortir d'une bouche romaine.

— “Vous n'avez donc jamais rencontré de Chrétien ?

— “Quoi, jeune homme, serais-tu de cette secte impie ?

— “Je suis disciple du Christ.

— “Alors retire-toi de moi, car moi je suis Juif et tu dois me haïr.

— “Non je dois vous aimer.

— “Qu'ai-je fait pour cela ? Sais-tu bien qui je suis ?”

Il se tut un instant, comme hésitant devant un pesant souvenir. Puis, reprenant d'une voix sourde, terrible : “Eh bien, dit-il, je suis un de ceux qui, il y a quarante ans, ont traîné Jésus ton Christ devant ses juges. Je venais d'entendre le grand Prêtre proclamer que le blasphémateur était digne de mort et qu'il fallait qu'un seul pérît pour le salut du peuple. Je jurai donc sa mort pour sauver ma patrie. Lorsque les plaies de son corps flagellé, sanglant, implorèrent la pitié, c'est moi qui donnai le signal à ceux qui criaient à Pilate : crucifiez-le ! Et je l'ai obtenu ; et je l'ai vu mettre en croix ; et entre le ciel qui se voilait et la terre qui tremblait, je n'ai cessé de le poursuivre de mes imprécations. Tu frémis ?... Écoute encore. J'ai écrasé sous la pierre, j'ai précipité du haut du Temple, j'ai traîné devant les prétoires des gentils les premiers disciples de ton Jésus ; et j'ai chassé les autres loin de Jérusalem, qu'ils ne reverront jamais.

— “Je le sais, ils me l'ont dit.

— “Et tu ne me maudis pas ?... ”

— “Non vieillard, je vous plains.

— “Ah ! plains-moi, tu fais bien : car personne n'a plus souffert que moi ; et j'ai versé tant de larmes qu'il ne m'en reste plus dans les yeux. Ton Christ est bien cruel ! J'avais demandé au Prétoire que son sang retombât sur moi et sur les miens : j'ai été trop exaucé. J'ai vu la faim, la guerre, la peste, la discorde, faire de Jérusalem un immense tombeau. J'ai vu les mères manger le fruit de leurs entrailles, et les oiseaux de proie ne plus suffire à la multitude des cadavres. J'ai vu brûler quarante jours et quarante nuits la cité de David et le saint Temple. J'ai vu le livre de la Loi, le voile du Saint des saints, le Chandelier d'or livrés aux nations pour servir au triomphe d'un vainqueur sacrilège. J'ai dû faire mes adieux à près de cent mille Hébreux vendus et dispersés dans l'Empire ; et, il n'y a que peu de jours, j'en ai vu six mille égorgés pour être donnés en spectacle aux fêtes de l'Empereur (1). Ah ! je te le demande, n'est-ce pas là une douleur digne des larmes des Anges ?

(1) En réunissant les chiffres partiels que donne Josèphe en différents endroits de son ouvrage *De Bello Judaico*, on arrive à un chiffre de plus de treize cent mille hommes tués pendant cette guerre, ce qui serait encore bien au-dessous du total réel. — Quant au nombre des prisonniers, Josèphe l'estime à 97,000. Il ajoute que les marchés syriens furent tellement encombrés que le prix des esclaves baissa par tout l'Empire ; et il n'y a pas d'in vraisemblance à la tradition chrétienne qui raconte que ces Juifs à qui le Seigneur avait été vendu pour trente deniers, étaient eux-mêmes vendus trente pour un denier. (V. M. DE CHAMPAGNY, *Rome et la Judée*, t. II, ch. XVI, p. 186, 187.)

— “Elle a tiré les larmes des yeux même d'un Dieu (2).

— “Écoute encore : Quant à moi, je m'étais retiré dans le creux d'un rocher où six cents de mes frères étaient venus chercher un dernier refuge. Là je me suis vu traqué comme une bête fauve, arraché à ma famille, traîné, les mains liées, derrière le char du vainqueur. Et maintenant me voici forcé d'arroser de mes dernières sueurs ce gigantesque édifice où les fils d'Abraham succombent par milliers, et où les survivants n'ont, comme moi, d'autre espoir que d'y être un jour jetés aux bêtes et de périr (3). Ah ! que de fois regardant ces collines je leur ai dit : Montagnes tombez sur moi ! collines, écrasez-moi (4) !

— “Vieillard, je connais quelqu'un qui n'a pas moins souffert.

— “Que dis-tu ? Ma souffrance est grande comme la mer, et il n'y a pas de douleur qui soit égale à ma douleur.

— “Et que diriez-vous donc si vous voyiez en moi un fils du grand patriciat ? Le nom du sénateur Pudens est-il venu jusqu'à vous ? (5)

— “Je sais qu'il était de haute race et de grande vertu.

— “Eh bien ! c'était mon père. Je l'ai vu expirer sous la hache du licteur en confessant sa foi. J'ai vu tomber près de lui Claudia ma mère. Mais l'un et l'autre me laissaient cette foi en héritage. Un jour ils avaient ouvert la porte de leur maison à Pierre le Galiléen, et Pierre y avait apporté le salut. Mon père, descendant de sa chaise curule, y avait fait asseoir ce pêcheur dont la parole sera portée plus loin que nos sénatus-consultes. Et quand l'apôtre mourut supplicié par Néron, je vis ma mère gravir la hauteur du Janicule pour y recueillir le sang du Pontife martyr, jusqu'au pied de la

(2) *Jésus videns civitatem flevit super illam, etc.* (LUC, XIX, 41.)

(3) On rapporte que douze mille Juifs succombèrent dans ces travaux. L'ouvrage achevé, en l'an 80, Titus le dédia à son père Vespasien, en y donnant des jeux qui durèrent cent vingt jours et dans lesquels parurent cinq mille bêtes féroces et environ dix mille gladiateurs. (Cassiodore, *in Chronic.*)

(4) *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos ; et collibus : operite nos* (LUC, XXIII, 30.)

(5) *Inter familias romanas quæ temporibus apostolorum fidem Christi fuerunt amplexæ, videtur fuisse familia S. Pudentis senatoris, etc.* (Bolland, XIX Maii.) Édit. Palmé, p. 295.)

Les Bollandistes distinguent deux Pudens : l'un qui reçut l'apôtre saint Pierre, et qui avait épousé Claudia, célébrée par le poète Martial :

Claudia, Rufe, meo nubuit peregrina Pudenti, etc.

(Epiqr. XII.)

L'autre qui vécut sous le pape Pie I, en 146, et qui fut le père des saints Novatus et Timothée, et des saintes Praxède et Pudentienne.

Entre les deux se place Pudens surnommé Punicus dont l'épouse Priscille recueillait les corps des martyrs et les ensevelissait dans une catacombe qui a conservé son nom. (M. de la Gournerie, *Rome chrétienne*, t. I, p. 79-81.)

C'est ce second des Pudens que nous mettons en scène dans cette fiction.

croix d'où il bénissait encore la Ville et l'Univers. Depuis ce sublime adieu, le monde m'est crucifié ; et, dégoûté de ses grandeurs, je me cache parmi les pauvres et les esclaves de Rome, esclave volontaire moi-même, afin d'ouvrir à leurs âmes le royaume des Cieux. C'est là que m'attendent et m'appellent les miens que Dieu a couronnés. C'est là que j'irai les rejoindre par ce même triomphe sanglant, le seul que Rome garde encore aux fils de ses Pères conscrits.

— “Infortuné fils de Pudens, associons notre haine contre cette ville ingrate. Lève la main avec moi contre ces sept collines (6). Les voici qui nous enveloppent de leur cercle de fer. Levons nos mains à l'orient contre le Viminal et l'Esquilin. Levons-les à l'occident contre le Palatin et l'Aventin. Levons-les au midi contre le Cœlius. Levons-les au septentrion contre le Capitole et le Quirinal. Maudissons-les sept fois, maudissons-les ensemble.

— “Je ne sais pas maudire.

— “Alors c'est à moi seul d'appeler sur cette Babylone toutes les malédictions du ciel et des enfers. Que ses ennemis fondent sur elle comme une nuée de sauterelles, et lui rendent au centuple les maux qu'elle nous a faits ! Que l'incendie la dévore, et que le nautonier, en la regardant de loin, se demande quelle est cette ville que consomment les flammes ! Que le vainqueur prenne ses fils et les brise contre la pierre ; que tous ses dieux soient oubliés ; que leurs autels soient renversés, et que les serpents viennent habiter sous les débris de leurs temples !

— “Mais qu'elle renaisse un jour plus brillante et plus belle ! Que son empire s'étende de l'une à l'autre mer ; que de nouveaux enfants la consolent de ses pertes ; qu'il lui en vienne de l'Orient, de l'Occident, des quatre vents du ciel ; et qu'elle se demande joyeuse d'où ils viennent ces fils qu'elle n'a pas portés. Qu'elle recommence ainsi des destinées de gloire ; que son règne n'ait point de fin, et que de siècle en siècle on la salue encore du nom de Ville éternelle !

— “Bénis-la, bénis-la, cette ville sangui-naire ; moi je me ris de tes vœux. A chaque pierre que j'apporte à ce fastueux monument d'orgueil et de cruauté, je savoure ma vengeance : car je sais que ces pierres tomberont sur nos tyrans, que cet amphithéâtre miné par des flots de sang s'écroulera un jour sous le bélier des barbares, et que bientôt, j'espère, il n'en restera que des ruines.

— “Oui, mais des ruines sacrées que l'on viendra baiser des Gaules, de l'Asie, de la Lybie et des Iles. Sur chaque arcade marquée du sang de nos martyrs sera planté le signe vic-

(6) Le Colisée est le point le plus central des sept collines ce qui fait dire à Fontana : “Nel mezzo degli sette colli, i quali a guisa di corona pare che prestino omaggio a questra decorosa mole.” (FONTANA, *Anfiteatro Flaviano*, lib. III.)

torieux de la Croix; les hymnes de la prière retentiront aux lieux où l'on entendait le rugissement des tigres et des lions; et là où les Flamines et les Vestales donnaient d'un signe de leur main la mort aux malheureux, d'autres prêtres, d'autres vierges se mettront à genoux, prêcheront la charité, et invoqueront les victimes.

— “Assez, Chrétien, assez; tes paroles m'irritent. Que t'ont fait les bourreaux de toute ta famille pour mériter ces souhaits de gloire et de félicité? Et qu'espères-tu pour toi-même, en venant, toi jeune et riche, vivre de notre triste vie, dans les chantiers poudreux de cet amphithéâtre?”

— “J'espère que mon sang y sera le premier versé.

— “Va; ta folie me dépasse: je ne te comprends plus. N'est-il pas écrit: Oeil pour oeil dent pour dent? Qui donc a séduit ton cœur et semé dans ton esprit de si molles pensées?”

— “Celui que vous connaissez bien; celui que vous même, un jour, vous avez entendu s'écrier sur la croix, en levant son regard vers le ciel, puis l'abaissant sur vous: “Mon Père, “pardonnez-lui, il ne sait ce qu'il fait!”

— “Jeune homme, qu'as-tu dit? Tais-toi! Quelle parole! Quel souvenir! Cette parole, tu ne sais donc pas qu'il y a quarante ans qu'elle ne cesse de me poursuivre, m'écrasant de sa clémence pire que l'anathème. Elle me déchire comme le fer, elle me brûle comme le feu.

Elle me réveille la nuit, elle me torture le jour; et pour y répondre je n'ai que mes cris de fureur, d'épouvante, et mes larmes...

— “Si vous voulez l'entendre, toute de douceur, d'espérance et de salut, venez ce soir avec moi, à la porte Colline. Nous sortirons ensemble de Rome silencieusement sur la voie Salaria (7); et je vous conduirai dans des lieux souterrains où l'on apprend aux hommes à aimer... et à mourir!”

Mgr BAUNARD.

(7) C'est sur cette voie que s'ouvrent les catacombes ou *Cimetière de sainte Priscille*, ainsi appelées du nom de la femme d'un des Pudens.

ORDRE A OBSERVER

— Vous avez entendu le rapport, sergent? Qu'à midi, tous les hommes aient changé de chemise!

— Mais, mon adjudant, ceux qui n'en ont qu'une?

— Qu'ils changent entre eux!

Au restaurant:

— Que servez-vous là, garçon?

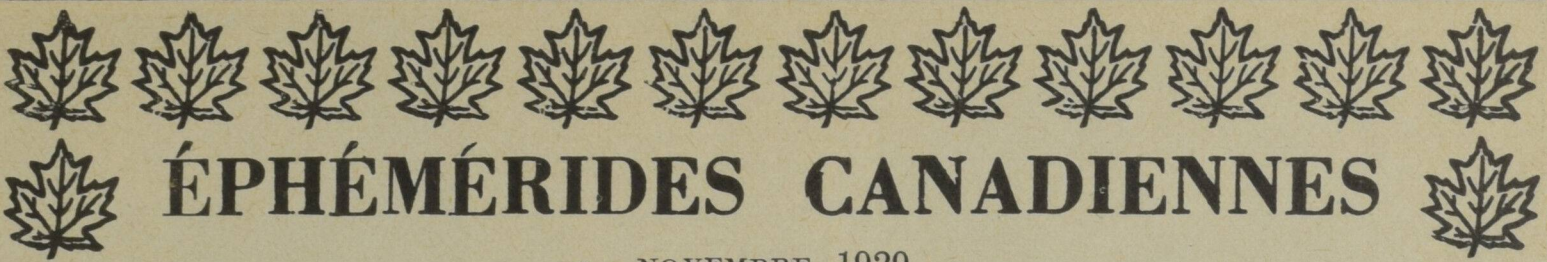
— De la langue de bœuf.

— Je n'aime pas ce qui sort de la bouche.

— Alors, monsieur, prenez un œuf.



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE: M. et Mme Arthur Ménard, de Chambord (Lac St-Jean) et leurs dix-sept enfants.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

8 NOVEMBRE 1929 4

1.— L'hon. M. Albert-William Atwater, C. R., de Montréal, décède subitement à Intra, Italie, à l'âge de 74 ans. Le défunt fut quelques années député de St-Laurent à la Législature de Québec, et trésorier provincial dans le gouvernement Flynn.

4.— Un avion dont on faisait l'essai s'abat dans un champ au Sault au Récollet, et deux personnes, le pilote Paul Garton Stanley, de Toronto, et John Mc Langlan, de Montréal, sont tuées instantanément.

— On retrouve sains et saufs les aviateurs de l'expédition MacAlpine dont on était sans nouvelle depuis deux mois. Les deux avions, qui sont intacts, avaient été forcés d'atterrir au large de l'île Melbourne à l'extrême nord du Canada, et ils n'attendent que des skis et de l'essence pour reprendre les airs.

5.— Le Canada et les États-Unis viennent de conclure une entente pour l'aviation civile et commerciale qui entre en vigueur immédiatement.

En vertu de ce traité les aviateurs pourront passer librement d'un pays à l'autre mais la photographie aérienne est interdite à un aviateur étranger.

6.— "La Société du Parler français au Canada." reprend une tradition abandonnée depuis quelques années. Elle fait distribuer dans nos maisons d'éducation des circulaires dans le but de corriger notre langage populaire.

— L'Union des Municipalités de la Province tient son troisième congrès à Sherbrooke.

— L'hiver fait son apparition dans la région de Québec. Il y tombe cinq pouces de neige.

— De la Colombie Britannique on expédie en Suisse par voie du Canadien National, 125 renards noirs et argentés évalués à près de \$300,000. Ces précieux renards de race viennent du Ranch de M. Crompton, de Quilchena, C. B.

— M. B. C. Keeley, gérant du Canadien National sur la côte du Pacifique annonce la construction prochaine d'un quai de 1000 pieds de longueur à Vancouver pour le développement du Service de la "Canadian National Steamship."

10.— Dans la chapelle des sœurs Franciscaines Missionnaires, rue Grande Allée, Québec, a lieu l'émouvante cérémonie du départ de douze religieuses pour les missions de la Chine et des Iles Philippines.

11.— L'hon. J.-A. Robb, ministre des Finances à Ottawa, meurt subitement à l'Hôtel Royal York, à Toronto, à l'âge de 70 ans.

13.— L'Union catholique des Cultivateurs de la Province de Québec tient à Montréal son cinquième congrès annuel. Plus de 1800 délégués y prennent part.

— M. Emile Gauthier, agronome, vient d'être choisi par le ministère de l'Agriculture, pour prendre charge de la section de l'aviculture dans la province de Québec.

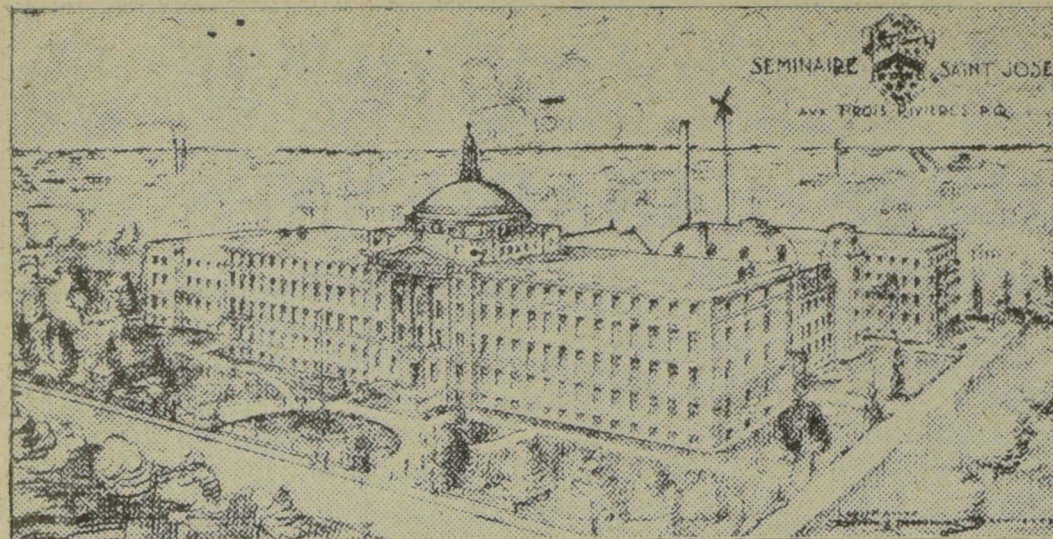
— Un incendie détruit le "vieux" Séminaire des Trois-Rivières. La chapelle, le séminaire neuf, qui vient d'être terminé, et une autre aile construite en 1916 sont épargnés. Une riche bibliothèque de 30,000 volumes et plusieurs manuscrits précieux sont la proie des flammes. La partie détruite du Séminaire avait été construite en 1870 et devait être démolie dans quelques années.

14.— Les Marchands détaillants de la Province de Québec tiennent leur réunion annuelle à Drummondville. M. J.-A. Goyer, de Montréal, est réélu président de l'Association.

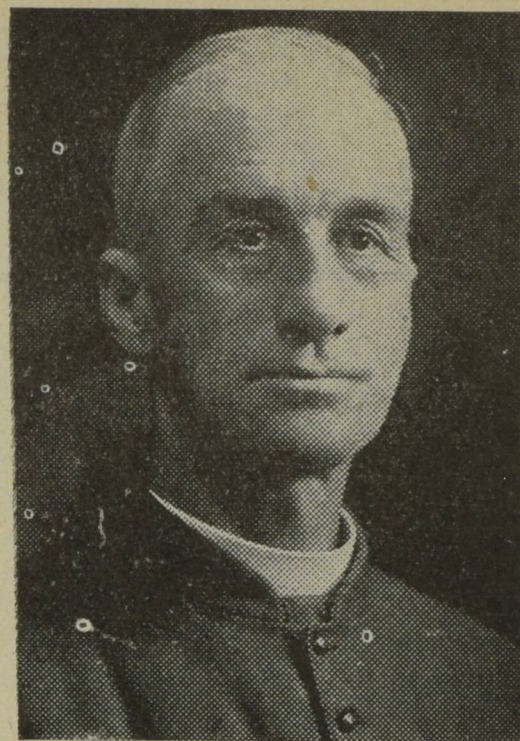
15.— On annonce que de grands travaux de reboisement seront entrepris à Rigaud par le ministère des Terres et Forêts. Près d'un mil-



FEU L'HON. M. J.-A. ROBB,
ministre des Finances à Ottawa.



VUE GÉNÉRALE DU SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES dont une partie vient d'être incendiée (celle qui est surmontée d'une croix).



FEU L'ABBÉ J.-F. DUMAIS, curé de St-Denis de Kamouraska.

lion d'arbres y seront plantés au printemps prochain.

— Pour faire suite à la brillante célébration du cinquantenaire de l'Encyclique *Aeterni Patris* qui eut lieu l'hiver dernier à Québec et à Ottawa, les universités de ces deux villes décident de fonder chacune une académie de Saint-Thomas d'Aquin. Ces deux académies canadiennes seront calquées sur l'Académie romaine du même nom.

— On apprend la mort survenue à Vancouver du R. Père Joseph Turgeon, eudiste, à l'âge de 44 ans. Le défunt était le fils de l'hon. sénateur Onésime Turgeon, de Bathurst, N. B.

16.— L'hon. J.-L. Perron, ministre de l'Agriculture dans le cabinet provincial de Québec, est élu député de Montcalm dans l'élection complémentaire qui a eu lieu aujourd'hui. Il l'emporte par une majorité de plus de 900 voix sur son adversaire conservateur, M. le Dr A. Levesque.

— A St-Denis de Kamouraska, décède M. l'abbé J.-F. Dumais, curé de cet endroit, à l'âge de 69 ans et dix mois. Le défunt était un prêtre très pieux, très dévoué à toutes les œuvres de l'Action Sociale Catholique.

18.— Un tremblement de terre assez violent secoue la Nouvelle-Ecosse et une partie de la Nouvelle Angleterre. Un raz de marée qui s'en suivit cause la mort de plus de quarante personnes sur les côtes de Terre-Neuve.

19.— La presse annonce que le Canada aura son ambassade à Rome en 1930 et que le premier titulaire sera l'hon. Rodolphe Lemieux.

— Le Séminaire de Québec hérite du *Naturaliste Canadien* que lui a légué feu Mgr V.-A. Huard, et décide de continuer la publication de cette revue scientifique, fondée en 1868 par feu l'abbé Léon Provancher, le grand naturaliste canadien-français.

19.— A la Côte des Neiges, Montréal, se déroulent des fêtes grandioses à l'occasion du



25^e anniversaire de la première messe célébrée à l'Oratoire St-Joseph. On y remarque la présence de S. Em le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, qui célèbre pontificalement, et de cinq autres évêques.

— Un violent incendie détruit la manufacture "Dominion Woodworks Co Ltd," et quatre résidences privées, à Victoriaville. Les pertes sont évaluées à \$100,000.

21.— On apprend que l'abbé Patrick Power, décédé il y a près d'une cinquantaine d'années et sur la tombe duquel à Malden, près de Boston, on dit qu'il s'opère des miracles, a été élève au petit séminaire de Québec pendant trois ans, de 1861 à 1864.

— M. l'abbé Alexandre Vachon, professeur de Chimie au séminaire de Québec, est nommé représentant de l'Université Laval au "Biological Board of Canada" en remplacement de feu Mgr V.-A. Huard.

22.— M. l'abbé Victor Rochette, inspecteur des Caisses Populaires du Diocèse de Québec, est nommé par Rome chanoine titulaire du Chapitre de Québec.

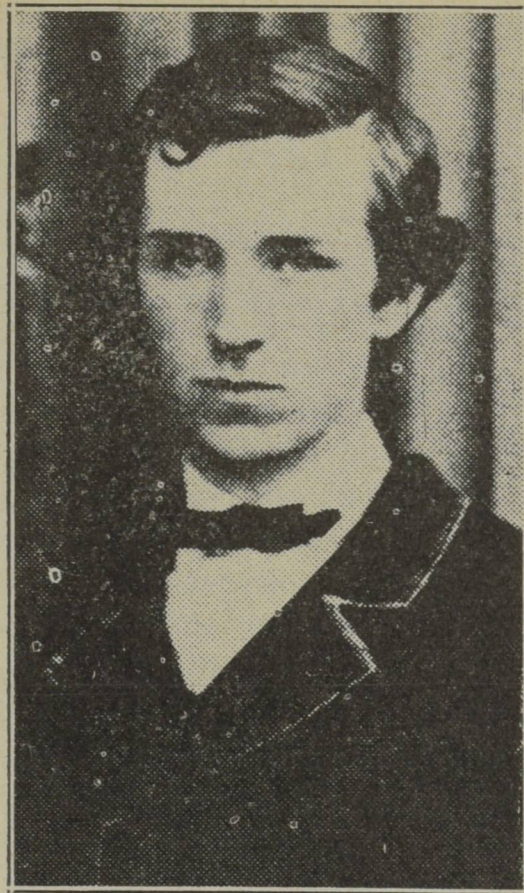
— M. Léger Brousseau, imprimeur bien connu de Québec, meurt subitement à l'âge de 62 ans. Le défunt fut l'éditeur-propriétaire de l'ancien *Courrier du Canada*.

23.— A l'Hôtel-Dieu de Montréal décède M. le Commandeur Samuel Casavant, célèbre facteur d'orgues de Saint-Hyacinthe, à l'âge de 71 ans.

25.— On apprend que M. l'abbé Charles-A. Maillard, curé de Gravelbourg, Saskatchewan, vient de recevoir de Rome un bref le nommant Prélat Domestique de sa Sainteté. La demande de ce titre avait été faite par le regretté Mgr Mathieu, archevêque de Régina.



FEU MGR L.-N. DUGAL.



PHOTOGRAPHIE DE L'ABBÉ PATRICK POWER, dont le tombeau à Malden, Boston, est l'objet d'une vénération spéciale. Cette photo a été prise alors que Patrick Power était finissant au Séminaire de Québec.

26.— L'hon. M. C.-A. Dunning, ministre des Chemins de fer au gouvernement fédéral, est nommé ministre des Finances, en remplacement de feu l'hon. Robb.

— A la suite d'une conférence qu'ont eue l'hon. M. Taschereau, premier ministre de Québec, et l'hon. M. Ferguson, premier ministre de l'Ontario, il a été décidé de porter le prix du papier à journal à \$60.00 la tonne. Le précédent tarif de \$55.00 la tonne n'a pas été jugé suffisant.

27.— A Québec décède M. Elzéar Vincent, ancien imprimeur et ancien échevin de notre ville, à l'âge de 95 ans et six mois.

— A St-Basile de Madawaska, décède Mgr L.-N. Dugal, P.-A., V. G., curé de cette paroisse, à l'âge de 76 ans. Feu Mgr Dugal est né à St-André de Kamouraska et il était curé de St-Basile depuis près de cinquante ans.

28.— A Québec, les étudiants des diverses facultés de l'Université Laval fondent une Fédération, dont le président est M. Charles Laflamme, E.E.M. A cette occasion, nos universitaires ont une journée de réjouissances, qui s'ouvre par une messe, à laquelle assiste S. Em le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, et se termine par un grand banquet au Château Frontenac.

— L'hon. N. Pérodeau, ancien lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, est nommé conseiller législatif pour la division

Montarville et ministre sans portefeuille dans le cabinet Taschereau.

— M. Hugues Fortier, député de Beauce, donne sa démission et il est nommé par le gouvernement provincial juge de la Cour des Sessions de la Paix. L'élection complémentaire dans la Beauce est fixée au 10 décembre prochain.

— A Québec décède M. le Dr F.-W. Jolicoeur, coroner du district de Québec, à l'âge de 70 ans et sept mois.

— On apprend que la Hydro Electric Power Commission de l'Ontario s'engage par contrat à prendre 250,000 C. V. de la Beauharnois Light Heat and Power Company au prix de \$15 le cheval vapeur.

— On annonce qu'à partir du 9 décembre prochain, un service postal aérien quotidien reliera les villes de Montréal, Québec et Moncton.

29.— Les *Acta Apost. Sedes* annoncent que Mgr G.-Etienne Grandbois, P. D., du diocèse de Regina, vient d'être élevé à la dignité de Protonotaire apostolique.

30.— A Brockville, Ont., décède Mgr Charles Murray, ancien curé de cette paroisse, et ancien vicaire général du diocèse de Kingston, à l'âge de 84 ans.

Le défunt est né à Québec et il a fait une partie de ses études au séminaire de Québec



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LE CANCER

EST-ON SUR LA VOIE DE SA GUÉRISON ?



La science, comme ont le sait, ne cesse pas de faire efforts sur efforts pour tâcher de juguler les maladies qui se sont montrées jusqu'ici réfractaires à ses méthodes de traitement.

Ces efforts n'ont pas encore tous abouti, mais beaucoup ont été couronnés de succès, témoins : la variole, la diphtérie, la peste, la typhoïde, contre lesquelles on immunise avec assez de succès de nos jours.

Les résultats sont moins brillants du côté de la tuberculose et du cancer ; mais les chercheurs sont toujours à la tâche. Voici où ils en sont rendus :

* * *

Il y a un peu plus d'un an le journal médical anglais "The Lancet" commençait à parler d'expériences poursuivies sur des souris et des rats. Le sarcome est une tumeur dont la malignité atteint presque celle du cancer. Or un expérimentateur, après avoir provoqué l'écllosion du sarcome chez des rats, faisait regresser la tumeur par des injections de formaline à 1 pour cent. Un autre expérimentateur, Lumsden, a expérimenté sur des souris chez lesquelles il a provoqué par inoculation l'éclosion du cancer.

Cette inoculation se pratique avec des fragments de tumeurs. Dans 90% des cas le cancer se développait chez les animaux ainsi inoculés. Quand la tumeur avait acquis un certain diamètre on commençait le traitement. A l'aide d'une très fine aiguille hypodermique une solution de formaline à 1% dans la solution salée normale et non dans l'eau distillée, était injectée lentement dans le centre de la tumeur, et l'opération était répétée chaque jour jusqu'à la disparition évidente de la tumeur. La quantité ainsi injectée était de 1 à 25 centimètres cubes de la solution.

Aussitôt la tumeur disparue, et toute trace de l'inflammation provoquée par l'injection,

on procédait à une nouvelle inoculation de tumeur en activité dans le flanc opposé. Si la tumeur se développait, en même temps que la première renaissait, c'était un signe que l'immunisation n'était pas suffisante. On recommençait le traitement par la formaline. La guérison de nouveau apparemment obtenue, on recommençait l'inoculation, car on ne considérait la guérison complète qu'après que l'inoculation avait été répétée trois ou quatre fois inutilement avec des doses croissantes de tumeurs en activité soit 2 à 5 centigrammes.

Les expériences ont porté sur cinquante-cinq souris. Vingt-cinq, après avoir vu leur santé s'améliorer ont fini par mourir de cancer après un temps plus ou moins long. Trente ont été guéries : quinze après traitement d'une seule tumeur, huit après traitement de deux tumeurs, et trois après traitement de trois tumeurs. Quatre sont mortes d'autres maladies avant la fin du traitement.

*
* *

Cette amélioration, dans cinquante pour cent des cas, d'une maladie réputée jusqu'ici incurable, constitue un résultat très intéressant.

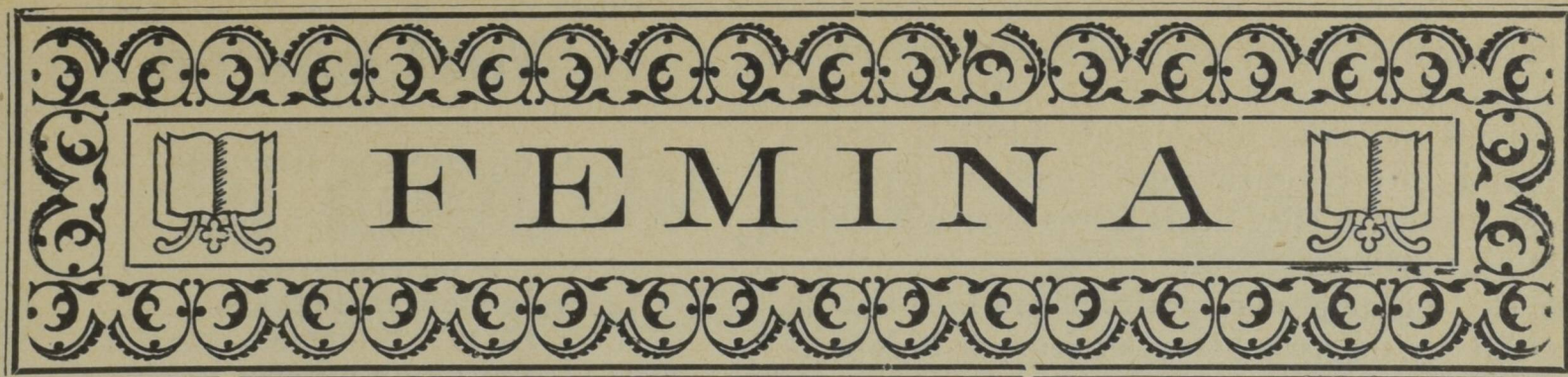
L'intervention médicamenteuse amène-t-elle la guérison en stimulant les éléments naturels de protection, ou bien provoque-t-elle une action curative ?

L'expérimentateur opine pour la première hypothèse. Les injections de formaline provoqueraient la formation dans le sang d'une substance soluble qui empêcherait la vie des cellules cancéreuses.

Ces expériences de Lumsden sont certainement intéressantes. Elles n'ont encore été faites que sur des souris et des rats ; mais ne peut-on espérer qu'appliquées à l'homme avec quelques modifications elles ne puissent produire des résultats bienfaisants ?

Espérons-le.

LE VIEUX DOCTEUR.



Les Noël de notre passé

LA Messe de Minuit, n'est-ce pas l'évocation de tous nos rêves d'enfants, alors que pendant des semaines entières, il nous fallait être bien sages ? N'est-ce pas ces souvenirs de notre petite enfance qui nous émeuvent et font que les Noël d'aujourd'hui ne sont plus comme ceux de jadis ?... Une note mélancolique se mêle inconsciemment à nos sentiments joyeux, quand un à un, nous voyons défilier devant nous, les Noël du Passé.

Pour celles d'entre nous qui virent leur enfance entourée de soins et choyée par une mère chérie, les premiers Noël dont notre mémoire ait souvenance, furent gais, exempts d'inquiétude, parfaitement heureux. Assister à la Messe de Minuit était bien la suprême récompense que nous puissions obtenir après des efforts louables de sagesse et d'obéissance !...

Plus tard ce furent les Noël du pensionnat... Le réveil de la nuit au chant de "Ça Bergers !" "Une vision de voiles blancs, de lumières éblouissantes, la Crèche et son mystère, l'autel resplendissant de mille feux, la communion fervente et le modeste réveillon où nous attendait la surprise du Bas de Noël... délicate attention à laquelle nous n'étions pas indifférentes.

Puis ce furent les Noël de notre jeunesse et les prières naïves de nos cœurs aimants... Ne dit-on pas qu'à la Messe de Minuit, l'Enfant divin de la Crèche révèle ses secrets aux humbles et que son Étoile, comme elle le fit autrefois pour les Mages, conduit les cœurs justes et droits vers leur Destinée ?...

Plus tard, ce furent les Noël de la famille, Noël aimés parce que tous, attendaient ce

jour pour revenir au foyer visiter les vieux parents, puis ce furent les Noël endeuillés, les Noël tristes où l'âme, seule et désemparée, déplore la perte d'un être cher.

D'autres Noël viendront où pour ceux qui restent, il faudra bien paraître joyeux, mais jamais plus, nous n'aurons de ces Noël anciens, où le cœur ivre de joie, ne connaissant rien de la tristesse et de la lassitude, se sentait pleinement heureux.

Une à une les illusions de notre jeunesse se sont dissipées ; de toutes les fibres de notre être, nous appelions le bonheur ; notre imagination, en quête d'imprévu, avait construit sur le sable un édifice monumental, et voici qu'après plusieurs années, nous nous apercevons que le bonheur a répondu à notre appel mais d'une manière tout autre que nous nous étions imaginé ; parce que cette image n'est pas celle que nous espérions, une hésitation se fait en nous. En cette nuit de Noël où nous revoyons toutes ces fêtes d'antan, nous reconnaissons bien volontiers que, quoique différente de l'Idéal rêvé, notre vie est heureuse, beaucoup plus heureuse que nous l'aurions faite nous-même si la Providence nous eut laissé le libre choix des éléments de notre bonheur. Soyons reconnaissantes à l'Enfant de la crèche d'avoir guidé nos pas et puisque plus heureuses qu'un grand nombre d'autres, nous jouissons de bienfaits inestimables, ne soyons pas égoïstes... Pensons que tout autour de nous, il y a des malheureux, des délaissés, des pauvres, des êtres qui n'attendent plus rien de la vie, parce que peut-être, ils lui avaient trop demandé. Allons vers ces âmes désemparées et malheureuses ; que notre influence douce et bienfaisante, ne soit pas de celles qui s'imposent, mais qu'on sache bien aussi que l'effort et l'aide ne nous coûtent pas.

Si malgré nos bons désirs, nous n'arrivons pas à mettre dans ces vies, un peu de lumière, ne

laissons pas le découragement s'infiltrer en nous. Ayons recours à la prière. En cette Messe de Minuit qui nous sera donnée bientôt, soyons parmi les âmes d'élite qui s'oublient pour recommander à Dieu, leurs frères plus misérables et plus malheureux.

Cette généreuse disposition sera bien vue de Celui qui, délaissant les splendeurs de la demeure céleste, a bien voulu se faire tout petit enfant, transi de froid, pauvre et souffreteux, pour nous donner les grandes leçons de Mansuétude, de Pitié et de Miséricorde.

Si nous éprouvons ces sentiments chrétiens, nous pourrons sans crainte nous approcher de la Crèche, près de l'Enfant-Dieu qui sans cesse accueille les âmes de bonne volonté. Nous pourrions nous agenouiller tout près de Lui, heureuses comme les tout-petits, en songeant aux Noël de notre Passé.

Jeanne Le FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FRANCHETTE.— Il ne faut jamais être timide au point de craindre de venir au FÉMINA... Ne savez-vous pas que la meilleure amitié vous y attend ?... Est-ce que le soir pluvieux n'a pas eu un lendemain ensoleillé ?... Croyez-moi on ne se réfugie jamais en vain dans la forteresse du courage. C'est là que le cœur trouve la force, la douceur et l'appui. Il ne faut pas aller sur la route chargé du boulet de l'ennui même par les jours tristes et maussades de l'automne... Créez-vous une tâche ma petite, ne restez pas inactive et rêveuse, c'est vraiment gâcher sa vie que de perdre son temps... si vous ne lui donnez aucune valeur, ne deviendra-t-il pas votre accusateur ?...

J'attends de vous les sincères résolutions et les efforts qui feront de vous, ma petite Franchette, une vaillante. N'oubliez pas que j'ai bien hâte de vous "relire"...

ROSE-NINON.— Votre gentil billet m'a intéressée... racontez-moi ces longues choses que vous désirez me dire, certaine qu'à vous comprendre, je mettrai toute mon amitié...

Jeanne Le FRANC.

Noël ancien

D'OU VIENS-TU BERGÈRE ?

—D'ou viens-tu bergère,
D'ou viens-tu ?

—Je viens de l'étable,
De m'y promener,
J'ai vu un miracle,
Ce soir arrivé.

—Qu'as-tu vu bergère,
Qu'as-tu vu ?

—J'ai vu dans la crèche
Un petit Enfant
Sur la paille fraîche
Mis bien tendrement.

—Rien de plus bergère,
Rien de plus ?

—Sainte Marie, sa mère,
Lui fait boir' du lait
Saint Joseph, son, père,
Qui tremble de froid.

—Rien de plus bergère,
Rien de plus ?

Y a le bœuf et l'âne
Qui sont par devant
Avec leur haleine
Réchauffant l'enfant.

—Rien de plus bergère,
Rien de plus ?

—Y a trois petits anges
Descendus du Ciel
Chantant les louanges
Du Père éternel.

La fête des Joujoux

Voici Noël, la fête des joujoux
Pour les enfants qui tâchent d'être sages.
N'ayez plus peur de la neige et des loups
Car, cette nuit les cloches à grands coups
Sonnent Noël des bergers et des mages.
Noël ! Noël ! vous aurez des joujoux.

Songez alors, petits enfants choyés,
A ce pauvre qui, de loin, vous envie,
Au miséreux, mal couvert et nu-pieds,
Qui n'a jamais possédé de jouets
Et dont la faim est à peine assouvie...
Songez à lui, petits enfants choyés !

Pour célébrer joyeusement Noël,
Donnez un peu de toutes vos richesses ;
La charité possède un pouvoir tel
Qu'elle nous fait tout grand ouvrir le ciel.
De vos joujoux faites quelques largesses
Pour que le pauvre ait aussi son Noël !

MARYEL.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

MNÉMOTECHNIE

Etoile du Nord
Chalet (Le)
Huguenots (Les)
Africaine (L')
Robert le Diable.
Prophète (Le)
Eugène
Scribe.

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

Les lettres de la note RE ; ce qui donne :
*Errant, Escorte, Espoir ou Poires, Torride,
Caresse.*

MÉTAGRAMME

Lime, Cime, Dîme, Rime, Mime.

LOGOGRIPE

Oser — Osier.

Ont trouvé des solutions partielles :

Mlle Jeanne Turcotte, Couvent de St-Charles de Bellechasse ; Mlle Gertrude Morais, Ste-Rose du Degelis, Témiscouata ; Mlle Berthe Michaud, Couvent de St-Charles de Bellechasse ; Mlle Marié-Paule Nolette, Couvent de St-Charles de Bellechasse ; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière ; Mlle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Le Couvent du Bon Pas-

teur, Jonquière ; Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal ; Mme Emile Fluette, 183, West St., Bristol, Conn.

Personne ne nous a envoyé toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de novembre.

JEUX D'ESPRIT N° 127

MOTS EN LOSANGE

*	Consonne.
***	Maçonnerie.
*****	Poète français.
*****	Contrée d'Europe ou d'Asie.
*****	Action de battre.
***	Lancement d'un projectile.
*	Voyelle.

CHARADE FANTAISISTE

On marche dans mon *premier*.
On s'assied sur mon *second*.
On se pare de mon *entier*.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

Quelle est la ville dont le nom renferme deux c, deux s et deux n ?

HOMONYMES

Insecte — Adverbe — Ecorce — Délai.

UNE HISTOIRE

Toto, qui vient de se faire raconter des histoires par sa maman, lui dit tout à coup :

— Et toi, maman, est-ce que tu aimes aussi les histoires ?


— Oui, mon chéri.

— Et bien ! je vais t'en conter une mais elle est très courte. Il y avait une fois une carafe.


— Après ? continue.

— Et hier je l'ai cassée... C'est tout !

— Pour cette fois, l'ingénieur Toto fut pardonné.



LES LIVRES



JE NE SUIS PAS CURIEUSE... MAIS JE VOUDRAIS SAVOIR! — Par G. DE LA CROIX. Pièce en un acte pour jeunes filles et fillettes (7 personnages). Prix franco : 3 francs.

LA VIE MODERNE A SES EXIGENCES... par le même auteur. Pièce en un acte pour jeunes filles et fillettes (6 personnages). Broché. Prix franco : 3 francs. Chez AUBANEL FILS AINÉ, imprimeur-éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Jouées avec succès avant d'être publiées, ces pièces sont faciles à monter. Elles sont pleines d'entrain et ne manqueront pas d'amuser un jeune auditoire.

APRES LA RETRAITE (En souvenir). — Par le P. BASTIDE, de la Compagnie de Jésus. Une brochure in 8° tellière. Prix franco : 3 francs. Chez AUBANEL FILS AINÉ, imprimeur-éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Sous ce titre modeste, cette brochure, fruit d'une longue expérience, est un tableau complet des résolutions que nous devons prendre à la suite d'une retraite.

Il nous donne les indications pour bien vivre, pour être un caractère, pour être un apôtre. Et pour cela, il nous trace un programme de vie : méditer, nous examiner, nous mortifier, vivre de vie intérieur, communier. Heureux ceux qui sauront profiter de ces pages.

POUR LA MOISSON DIVINE. Appel à tous en faveur du sacerdoce catholique. — Par G. DE LA CROIX. Lettre-préface de S. G. Mgr Chassagnon, évêque d'Autun. Une brochure in 8° tellière. Prix franco : 1 fr. 75. — Chez AUBANEL FILS AINÉ, imprimeur-éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

“Excellent par la forme comme par le fond, d'une lecture captivante et agréable, votre livre instruira, plaira et convaincra. Diffusez-le donc largement, partout, dans les écoles, pensionnats et collèges, dans les foyers et les paroisses... et il y aura dans le champ du Père de famille de plus nombreux ouvriers.” — (Mgr CHASSAGNON, évêque d'Autun, à l'auteur).

SOUVENIR DE LA JOURNÉE MARIALE DU LAC BOUCHETTE. — Brochure de 72 pages in-8. abondamment illustrée, publiée par le MESSAGER DES SAINT-ANTOINE. Prix : 15 sous l'exemplaire; \$1.40 la douzaine. Chez les RR. Pères Capucins à Limoilou.

Cette brochure préparée par le Directeur du Pèlerinage du Lac Bouchette, le R. Père Casimir, O.M. Cap, contient tous les travaux présentés à la journée mariale du 15 septembre dernier. Deux articles du directeur du Pèlerinage nous donnent l'un les raisons de la tenue d'une journée mariale au Lac Bouchette, et l'autre, un compte-rendu substantiel de cette journée, qui a groupé plus de 7,000 personnes aux pieds de Notre-Dame du Saguenay. C'est un précieux souvenir d'une grande journée que tous voudront posséder.

LA SAINTE-ENFANCE DANS LE DIOCESE DE QUÉBEC. — Brochure de 96 pages illustrée, publiée par LES SOEURS DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, 4, rue Simard, Québec.

On sait que les Sœurs de l'Immaculée Conception de Montréal, qui ont une maison à 4, rue Simard, Québec, sont chargées de l'Oeuvre de la Sainte-Enfance au diocèse de Québec. Elles viennent de publier le rapport pour l'année se terminant au 15 juillet 1929.

Rien de plus intéressant que cette brochure superbement illustrée. Une somme de \$15,230.14 a été collectée cette année pour l'Oeuvre de la Ste-Enfance dans notre seul diocèse, et en tête de la liste, figure, encore cette année, le Patronage St-Vincent de Paul avec une somme de \$560.00.


Cette brochure fera mieux connaître cette œuvre si chère au cœur de S.S. Pie XI.

L'ALMANACH DE L'A. S. C. — Vol. de 100 pages, orné de 87 illustrations. Prix : 60 sous l'unité franco ; \$4.80 la douzaine, port en plus. Au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Il nous fait plaisir, encore cette année d'annoncer à nos lecteurs l'*Almanach de l'Action Sociale Catholique* pour 1930. On peut difficilement rêver une publication plus artistique et plus richement illustrée. La plume magique de M. le notaire Morisset, boursier du gouvernement français, nous donne encore des dessins à la plume qui sont de véritables petits chefs d'œuvre. Les articles traitent pour la plupart des sujets sérieux; on en rencontre cependant de plus légers, des contes même, qui feront les délices des plus jeunes. Bref l'*Almanach de l'A.S.C.* est un luxueux Album que l'on peut se procurer pour la modique somme de 50 sous, 60 sous franco.

La pantoufle bleue

(Conte de Noël)

 LORS, au moment où les cloches de la chapelle sonnaient le premier coup de la Messe de minuit, un page apportait au petit roi sa pantoufle sur un plateau d'or...

— Comment était-elle, sa pantoufle, maman?... questionna le bambin de sept ans qui écoutait, à genoux sur sa haute chaise et les coudes appuyés à la table.

— En velours bleu, avec dessus une broderie d'argent représentant l'aigle et la rose qui sont les insignes de notre pays, répondit la jeune mère sans cesser de tirer l'aiguille.

Et elle poursuivit :

— Le petit roi demandait alors à la reine régente la permission de mettre son soulier à la cheminée. Et quand elle la lui avait accordée, il venait en grande pompe, escorté de ses enfants d'honneur, placer sa petite pantoufle près des grosses bûches qu'avait bénites Mgr le chapelain.

— Et tu voyais ça, maman?... fit le petit Olaf, fort surexcité, les yeux brillants d'admiration.

Marguerite Laban se mit à rire.

— Je le voyais de très loin, mon chéri!... Je n'étais à la cour qu'une petite lingère : peu de chose!... Et je n'ai jamais été mêlée à tant de belles cérémonies.

— Heureusement pour toi!... grogna un homme d'une trentaine d'années qui lisait un journal en fumant sa pipe au coin du feu.

Il se leva, s'étira, développant une taille colossale et des bras musculeux: dans toute la

capitale il n'y avait pas d'homme aussi grand, aussi fort que Jeff Laban, le forgeron du quai de la Nube.

Debout, il s'approcha de la fenêtre et regarda à travers les vitres le fleuve noir qui coulait devant la maison.

— Heureusement pour toi, répéta-t-il sombrement, tu étais avant tout *ma femme*. Sans cela, tu serais en fuite ou morte, comme ta chère reine, ton cher roi, les enfants d'honneur, le page, et Mgr le chapelain, et tant d'autres!...

— Jeff!... fit plaintivement Marguerite.

— Eh bien! quoi?... leur fais-je du mal en parlant d'eux ainsi?... Je suis du parti de la révolution, c'est entendu; mais ai-je jamais tué, pillé, saccagé?... On connaît mes sentiments, ça suffit pour que je sois bien noté et pour qu'on n'ait pas cherché des histoires à l'ex-lingère de la feu Majesté.

— Crois-tu vraiment qu'elle soit morte, Jeff?... balbutia la jeune femme avec tristesse.

Il haussa les épaules.

— Ça m'est indifférent, fit-il; quoique au fond, je suppose plutôt qu'elle se cache dans le pays, et qu'elle espère un jour ou l'autre organiser un coup d'État en faveur du petit Serge.

— Je voudrais qu'ils vivent et qu'ils soient heureux, soupira Marguerite; elle fut si bonne pour moi lorsque notre Olaf est né!... Te souviens-tu?... Elle était déjà veuve, et le roi Serge avait deux mois...

— Possible! fit Jeff bourru; mais la loi est la loi!... On a voté son exil; donc, si elle est encore dans le pays, elle a tort; et si je savais où elle se cache, je...

— Veux-tu dire que tu la dénoncerais?... fit sa femme dans un cri.

— Parfaitement!... répondit-il avec rudesse.

Mais s'apercevant qu'elle avait des larmes aux yeux, il se repentit de ses paroles. Cet homme sévère et exalté chérissait sa femme et son fils.

Il s'approcha doucement.

— Ne fais pas la moue!... pria-t-il; vas-tu me prendre pour un méchant homme?...

— Non. Pour un égaré, répondit-elle tristement.

— Merci bien!... Allons, je vous laisse finir votre petite veillée et aller à la Messe. Moi, j'ai rendez-vous au club avec des amis. Je rentrerai pour le réveillon, et j'apporterai une bonne bouteille.

Il posa sur la tête bouclée du petit Olaf sa large patte noire.

— Et toi, ajouta-t-il, n'oublie pas de mettre ton sabot à la cheminée avant de partir pour l'église!...

Les yeux du garçonnet rayonnèrent.

— Je n'y manquerai point, papa!... s'écria-t-il.

Là-dessus, Jeff Laban mit son grand manteau, prit sa pipe et son bonnet fourré, embrassa son fils et sa femme, et quitta son logis.

*
* *

Quand il y pénétra de nouveau, environ trois heures plus tard, la tête lui tournait un peu quoiqu'il fût un homme très sobre et qu'il n'eût pas bu plus d'un petit verre de kirsch.

L'atmosphère fumeuse du club et les discours incendiaires que l'on y prononçait étaient bien suffisants pour ébranler la raison d'un homme aussi simple que le forgeron Jeff Laban.

Mais dans cette pièce où tout respirait l'ordre et la paix familiale, il retrouva vite son équilibre habituel et sourit à la vue du réveillon préparé. La table, ornée d'une nappe blanche, portait, en effet, la vaisselle des grands jours. Les fruits secs, les confitures, les gros gâteaux pétris par la ménagère, étaient disposés avec un goût parfait. Jeff Laban retira sa pelisse et son bonnet, prit dans la poche de sa veste une bouteille cachetée qu'il plaça sur la table, et alla dénicher, au fond du placard où il enfermait ses outils, la magnifique boîte de soldats de plombs que le petit Jésus destinait depuis quelques jours au jeune Olaf.

Mais comme il traversait la pièce pour revenir vers la cheminée, il tomba en arrêt devant le réveillon et marmotta :

— Ah ça!... Marguerite a-t-elle invité quelqu'un, par hasard?... Et comment ne me suis-je pas aperçu tout de suite qu'il y a là deux couverts de trop?...

Point de doute : la table avait été préparée pour cinq convives, ainsi qu'en témoignaient les assiettes à fleurs, les gobelets de cristal, les belles serviettes bien pliées.

Jeff, hochant la tête, alla vers la cheminée. Mais là sa surprise fut encore plus grande, car à côté du soulier d'Olaf il découvrit une autre chaussure de dimensions semblables, quoique loin d'être en aussi bon état que la bottine du petit Laban!... C'était — ainsi qu'il put s'en convaincre en le prenant sous la lampe pour l'examiner, — c'était une misérable pantoufle éculée, usée, râpée, salie. Mais — et voilà que tout à coup le forgeron se sentit pâlir, — mais au temps où elle fut neuve, elle était certainement de beau velours bleu et portait brodés en fils d'argent, aujourd'hui presque invisibles, l'aigle et la rose du blason des rois...

L'énorme main de Jeff Laban tremblait en remettant la pantoufle près des cendrés. Il la considéra un long moment, comme s'il espérait qu'elle lui révélerait enfin l'énigme de sa présence. Puis, voyant que rien ne venait, il ouvrit la boîte de carton et partagea scrupuleusement les soldats du petit Jésus entre les deux chaussures enfantines...

*
* *

... Comme il achevait cette opération, la porte de la chambre s'ouvrit et Marguerite parut.

Elle était pâle, semblait soucieuse, et eut un mouvement de recul en apercevant son mari.

— Tu es là !... dit-elle.

— Tu vois bien, répondit-il ; êtes-vous donc déjà entrés de la Messe ?...

— Nous n'y sommes pas allés murmura-t-elle ; au moment où nous sortions de la maison, j'ai rencontré Marpha Sémène et son petit garçon. Je t'ai bien des fois parlé de Marpha, mon amie d'enfance ?... Je l'ai amenée ici pour qu'elle se repose et mange avec nous. Elle partira à l'aube...

— Vraiment... fit Jeff, un rien d'ironie dans la voix ; je serai très heureux de la connaître !... Je vois que tu as mis le soulier de son mioche à côté de celui d'Olaf. C'est une bonne idée...

Marguerite, rassurée, respira.

— Une vraiment bonne idée !... reprit le forgeron, souriant ; les deux petits doivent être du même âge, n'est-ce pas ? Ils ont à peu près le même pied. Aussi, avant que Marpha s'en aille, tu donneras à son fils les bottes neuves de notre Olaf : ce pauvre enfant est vraiment trop mal chaussé...

Se baissant, il écarta les soldats de plomb et mit la pauvre pantoufle sous le nez de sa femme.

— Ça, fit-il tranquillement, c'est usé jusqu'à la corde, et le diable sait par quels chemins de misère c'est passé. Mais cela a dû être bien joli autrefois !... N'était-ce pas en velours bleu, dis, Marguerite ?...

Elle était devenue d'une pâleur affreuse, et ses mains, nerveusement, se mirent à trembler... Dehors, le carillon qui annonçait la fin de la Messe de minuit sembla la reconforter en lui parlant d'espérance...

— Ne sois pas mauvais, Jeff ! supplia-t-elle.

— Je ne suis pas mauvais, tu le sais bien ; mais je ne veux pas que l'on me trompe !... Donc, ceci est du velours bleu, et il y avait autrefois là-dessus une broderie... des fils d'argent... quelque chose comme un aigle et une rose, hein ?...

Marguerite effondrée, leva vers le forgeron un regard d'épouvante. Alors la large figure de l'homme sourit tranquillement.

— Allons, dit-il ; j'avais vu tout cela avant de garnir la pantoufle, et je l'ai bien remplie quand même !... Tiens, aide-moi à remettre tout en place, et puis, va-t'en appeler Madame... Marpha et son bambin, et aussi le nôtre : il est temps de réveiller ; je vais déboucher la bouteille...

*
* *

Lorsque l'exilée, pâle, pauvrement vêtue de noir, eut achevé le repas qui lui était offert sous

le toit de l'ouvrier révolutionnaire, elle se tourna vers celui-ci et dit avec émotion :

— Dieu vous bénisse, Monsieur !...

Respectueusement il demanda :

— Où comptiez-vous aller, Madame ?...

Elle étouffa un soupir et répondit :

— Un yacht m'attend à l'embouchure de la Nube pour m'emmener en France avec mon enfant. Mais le batelet qui devait nous faire descendre le fleuve n'est pas venu, et j'étais lasse d'attendre quand Marguerite m'a rencontrée.

Jeff Laban regarda sa femme avec douceur.

— Elle a bien fait, dit-il, Madame, le peuple n'est pas méchant, mais il se laisse trop monter la tête, et les rois se tiennent trop loin de lui. Maintenant, si vous voulez descendre la Nube, je vous emmènerai dans mon petit bateau jusqu'au yacht.

— Vous seul ?...

— Je suis fort, voyez mes bras : je peux ramer plusieurs heures.

Tandis qu'il allait préparer sa barque de pêche, les deux femmes séparèrent les enfants, qui, las de jouer et de rire, s'étaient endormis aux bras l'un de l'autre. Puis la reine et la lingère s'embrassèrent, les larmes aux yeux...

*
* *

Et ce fut ainsi qu'une nuit de Noël, en ces temps où le sort des rois change et s'assombrit aussi vite qu'un ciel d'orage, un fougueux partisan de la révolution sauva sa reine grâce à une petite pantoufle de velours bleu...

Myriam CATALANY.

(L'Etoile Noëliste).

RAISONS D'ÊTRE

LE VOYAGEUR AU CHEF DE GARE.— C'est insupportable. A quoi servent vos horaires si vos trains sont toujours en retard ?

LE CHEF DE GARE AU VOYAGEUR.— Mais, Monsieur, veuillez considérer que nous avons des salles d'attente. A quoi serviraient-elles si nos trains étaient toujours à l'heure.

LOGIQUE

Une brave campagnarde, quelque peu surprise par le brouhaha de la grande ville, monte, en cours de route, dans un tramway parisien.

Le receveur vient percevoir la place.

— La gare du Nord, Monsieur ? demande la paysanne.

— Mais vous lui tournez le dos !

— Ah ! bien...

Et la brave femme, se retournant, va s'asseoir sur la banquette d'en face.

La première char- rue que fit Jésus

UNE DICTÉE

*Près de Nazareth, la cité fleurie,
Dès l'aube, Jésus, Joseph et Marie,
Travailleraient sans bruit, faisant oraison,
Quand Nathanaël, vieillard vénérable,
Soutenant ses pas d'un bâton d'érable,
Parut sur le seuil de l'humble maison.*

*Maître en Israël, et l'un des plus dignes,
Il s'en allait voir ses blés et ses vignes ;
Mais, se détournant un peu du sentier,
Il venait offrir, client exemplaire,
Quinze ou vingt deniers, modeste salaire,
Qu'il devait au Fils du saint charpentier.*

*Il leur fit à tous le salut d'usage,
Et, la joie au cœur, la joie au visage,
Il dit à Joseph, en se découvrant :
« Le Seigneur bénit de façon étrange
Mes champs, mon grenier, mon pressoir, ma grange... »
— Joseph répondit : « Le Seigneur est grand. »*

*— « Mes champs autrefois, terre désolée,
Étaient le rebut de la Galilée,
Plus triste qu'Endor et plus qu'Hésébon ;
Et j'y vois rougir des grappes superbes ;
J'y vois par milliers s'aligner les gerbes... »
— Joseph répondit : « Le Seigneur est bon. »*

*— « Sur mes oliviers les olives pendent ;
Des figuiers au loin les branches s'épandent,
Les fruits et les fleurs s'y cachent dessous ;
Il y pleut souvent, jamais il n'y grêle ;
Point d'oiseau voleur, point de sauterelle... »
— Joseph répondit : « Le Seigneur est doux. »*

*— « Savez-vous, Joseph, d'où vient ce mystère :
Vendage et moisson couvrant une terre
Où le chardon seul germait et croissait ?
Au lieu de chardons, des lis et des roses... !
Des changements, qui saura les causes ?... »
— Joseph répondit : « Le Seigneur le sait. »*

*— « L'horreur de ces lieux en est disparue,
Du jour où le sol sentit la charrue,
Celle que jadis de vous je reçus !... »
Joseph, essuyant soudain sa paupière,
Dit : « Cette charrue était la première,
Le vrai coup d'essai de mon Fils Jésus ! »*

*Et tous au Seigneur chantaient un cantique,
Du Deutéronome et du Lévitique,
Pour lui rendre grâce et pour le bénir.
Puis, Nathanaël, vieillard vénérable,
Alla, soutenu d'un bâton d'érable,
Voir fleurir sa vigne et ses blés jaunir.*

P. V. DELAPORTE.

ROSSERIE.

Mme la Maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite, aimait un peu trop le vin. Un jour, se regardant au miroir, et se trouvant le nez rouge, elle dit tout haut :

— Mais où ai-je pris ce nez-là !

— Au buffet ! lui répondit un de ses familiers.

Parmi les enfants qui fréquentent l'école, les uns savent un peu l'orthographe, les autres ne la connaissent guère. Parmi les parents, il en est un peu de même.

Voici une dictée que nous leur recommandons. Elle est moins connue que celle de Méri-mée, mais elle est tout aussi difficile. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à subir l'épreuve. Attention !

« Il y a quelque vingt ans, mon cher Hippolyte, nous pagayions sur ce ruisseau méditerranéen, tandis que les scarabées faisaient bruire leurs jolis élytres sur les lauriers-tins et les lauriers-sauce d'où tombaient des pétales amarante et fanés.

Une foule de dames patronnesses marmonnaient au débarcadère, sous le patronage d'un fusilier caduc. À côté croissaient des acacias, des lys zinzolins, des chrysanthèmes poivrés. Quatre-vingts buffles et trois cents sarigues balaient dans le pacage, où étaient aussi parqués quatre-vingt-douze rouans.

On nous offrit une omelette, quelques coupes d'œufs qu'Hyacinthe nous avait procurées en mil huit cent vingt-quatre, un cuisseau de veau et un cuissot de chevreuil, des entrecôtes panés et des sandwiches arrosés de Malvoisie parfumé.

Enfin nous arrivâmes à Chalon-sur-Saône, où nous retrouvâmes nos chambres aux plinthes bleu-de-roi, nos béryls, nos agates, nos bibelots de marqueterie et de tabletterie.

Il nous semblait être partis depuis l'an mille. Malgré les praticiens homéopathes et allopathes, nous retrouvâmes bientôt, et à quel période, toi, ton entérite et moi, mon emphysème.

À partir de cette époque, nous dûmes nous nourrir exclusivement de levrauts et de laperreaux et pour dessert : les fruits du groseillier. Quelle imbécillité ! »

Panckoucke relate que Milton devenu aveugle, épousa en troisièmes nocés une femme très belle, mais d'un caractère violent et difficile. Lord Buckingham ayant dit un jour à son ami, en plaisantant :

— Vous vous plaignez d'elle ? Mais c'est une rose !

— Je n'en puis juger par les couleurs, répliqua Milton, mais j'en juge par les épines.

Loulou est en admiration devant la quantité de jolies choses que renferment les œufs de Pâques et fait mille questions.

« Ils viennent, lui dit-on, du poulailler du bon Dieu.

— Vraiment ! Mais alors, si on demandait au bon Dieu une de ses poules. »

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

4

XVIII

LE PASSAGE

Pour expliquer l'événement qui amenait un changement si subit dans la situation des croisés, reportons-nous à quelques heures auparavant et au quartier des Teutons. On voit, au peu de mouvement qui règne dans cette partie du camp, qu'une sorte de timidité, je dirais presque de honte, pèse sur ces nobles seigneurs ; qu'ils se sentent jetés sur l'arrière-plan ; que leur faiblesse numérique ne leur permet plus que de recueillir les miettes du festin réservé à la brillante armée de Louis de France. Ils sont presque tous hors de leurs tentes, considérant d'un œil inquiet les héroïques efforts de leurs confédérés, et impatientes d'aller eux-mêmes se mêler à la lutte. Sur le bord de la rivière, un peu au-dessus de ce groupe, est dressée une tente solitaire, devant laquelle est un homme à l'aspect vénérable, les yeux et les mains levés vers le ciel. C'est Othon, évêque de Freisingen, un des promoteurs de la croisade, et, plus tard, son historien (1). Il prie, il tremble, il pleure, à voir ces intrépides soldats tomber si dru sous les coups des fils de Mahomet. C'était lui qui dépêchait tout à l'heure le moine Warnfried, à la tête de quelques braves, pour essayer d'une diversion. Il venait de les voir disparaître dans la foule des ennemis ; et son cœur, gros de tristesse, se répandait en plaintes amoureuses vers le ciel :

— Jusques à quand, Seigneur, disait-il dans l'amertume de son âme, jusques à quand donnerez-vous la victoire à vos ennemis ? Jusques à quand permettrez-vous que votre nom soit insulté par les nations étrangères ? *Usquequo improperebit inimicus in finem ? Usquequo, Domine, usquequo gloriabuntur peccatores ?* Ah ! si c'était l'œuvre de l'homme qui fût ici en cause, je vous dirais : Faites, frappez, usez de tout selon votre bon plaisir. Qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez vous souvenir de lui ? *Quid est homo quod memor es ejus ?* Mais, mon Dieu, c'est votre nom même qui est en cause ; c'est sur vous, c'est sur votre divin Fils que retombent ces outrages ; nous ne sommes ici que les instruments, les vils instruments de vos desseins. C'est assez, mon Dieu, que des milliers d'hommes aient blanchi de leurs os ces plaines infidèles. Oh ! épargnez le reste de vos élus. Nous avons péché, c'est vrai, nous avons commis l'iniquité, mais, encore une fois, voyez que nos crimes sont déjà bien expiés, et souvenez-vous qu'il s'agit

(1) Il commandait, avec Frédéric de Souabe, le second corps de l'armée de Conrad.

ici de votre gloire. *Exsurge, Deus, et judica causam tuam.* . . .

C'était ainsi que le pieux prélat exhalait sa noble douleur, quand il vit deux guerriers, un vieillard et un jeune homme, debout à ses côtés.

— Inclinez-vous, Raoul, disait le premier à voix basse. C'est par ces mains-là que la bénédiction de Dieu descend. On ne peut rien de grand, rien de bon, si un ministre du ciel ne s'en mêle. Mon père et seigneur, votre bénédiction, s'il vous plaît !

— Qu'il plaise au Seigneur de répandre sur vous tous ses dons, ô soldats de la croix ! Puissiez-vous avoir la sagesse de Salomon et la force de David. Qui êtes-vous ?

— Mon seigneur et père, vous voyez ici à vos pieds un jeune guerrier, la fleur de l'armée française. Levez-vous, Raoul, et approchez de ce saint évêque. Oui, je dis que peu de seigneurs portent aussi dignement un grand nom et une épée.

— Je lis, en effet, sur sa figure le noble signe du courage, et le signe plus noble encore de la vertu. Et toi, soldat déjà blanchi par l'âge, quelle est ton origine, quel est ton nom ?

— Je voudrais pouvoir le faire, noble pontife ; car il ne rappelle que des désastres. Je suis Cuthbert, le . . .

— O mon ami ! pose vite un baiser sur mes joues ridées. Nous te croyions perdu dans les flots du Caïstre.

— J'en rends grâce à mon ami . . . Ici, Sternfell, ici, mon brave ! Bon père, voilà mon sauveur. Il vous demande une caresse, ne la lui refusez pas : c'est un noble animal, à qui plus d'un guerrier, sans excepter le duc Bernard, peuvent rendre témoignage.

Le prélat passa sa main sur le dos de Sternfell.

— Maintenant, mon illustre seigneur, vite un mot ; car le temps presse. Vous voyez comme ces guerriers luttent contre les difficultés ?

— Oui, oui, mon fils, et je crains fort qu'ils n'y succombent. Ce pauvre moine ne reparait plus, et cependant tout semblait lui réussir. *Usquequo, Domine, irasceris in finem ?*

— Ne pensez-vous pas, ô glorieux pontife ! qu'il soit temps de leur venir en aide ?

— Plus que temps, Cuthbert. Mais quelle aide, quel secours ? Il n'y en a pas d'autre, je le crains que le signal de la retraite.

— Monseigneur, je crois que ce jeune chevalier a par-devers lui une ressource puissante. Approchez donc, sire de Louville, et exposez à ce saint prélat ce que vous savez de cette nuit. Soyez clair et bref,

mon ami, et surtout n'hésitez pas. Le temps est passé pour vous d'être craintif comme une jeune fille.

Racul, surmontant en effet sa timidité, parla de la découverte du gué, et assura qu'une troupe dirigée par là ferait une diversion suffisante pour donner aux croisés la facilité de passer.

— Que le Ciel vous bénisse, chevalier franc ! dit le bon évêque, en l'embrassant tendrement et en le serrant sur son cœur. J'estime comme une voix du ciel l'avis que vous venez de donner. Cuthbert, que n'as-tu parlé de cela à ces nobles chevaliers de France, au roi Louis lui-même ?

— Mes armes sont trop vieilles, mon haubert trop usé, répondit le guerrier avec amertume ; cette jeunesse dorée ne laisse point la vérité parvenir jusqu'aux oreilles des grands. J'ai essayé, je n'ai pu. Il m'a semblé alors que Dieu réservait cette gloire à ceux qu'il a tant humiliés, aux débris de l'armée des Teutons.

— Ainsi soit, mon fils ; mais te chargeras-tu de l'expédition ?

— Il ne s'agirait ni à moi ni à personne d'ôter cette gloire à ce jeune chevalier. C'est lui qui a découvert ce gué, au péril de sa vie ; ne lui ravissez pas l'honneur qui peut en revenir. Il a, du reste, le courage et la prudence, et je préférerais même sa jeune valeur à plus d'une vieille expérience. Mon seigneur, je réponds de lui sur ma tête.

Cuthbert n'avait pas encore fini, que le saint évêque s'élançait vers ce que nous appellerions aujourd'hui le quartier de l'état-major, en visitait toutes les tentes, et revenait bientôt suivi d'un certain nombre de soldats. Les chefs avaient goûté l'idée et donnaient tous quelques-uns de leurs gens qui formèrent un total de trois cents, environ.

— Maintenant, jeune guerrier, dit l'évêque à Raoul, ne perdez pas de temps. Souvenez-vous que le moindre retard peut coûter la vie à plusieurs de vos frères. Avez-vous quelque dévotion à la Mère de Dieu ?

— J'ai sucé avec le lait, l'amour et le respect pour elle. C'est le premier nom que ma bouche ait bégayé.

— Alors, mon fils, vous êtes invincible. Allez en toute sécurité. Quelque chose me fait croire que votre entreprise réussira.

Le saint homme lui donna sa bénédiction. Cuthbert, la larme à l'œil, dit à son jeune ami :

— Je vous laisse. Mon devoir me retient près du sire de Rancon, qui peut, d'une heure à l'autre, recevoir l'ordre du départ ; et il ne faut pas que l'étendard du roi soit sans escorte. Allez ! que Dieu vous accorde le succès.

Ce fut ainsi que Raoul se mit en route. Le jour baissait déjà. Ses braves le suivaient avec une ardeur admirable. Leur marche fut si rapide, qu'en moins d'une heure ils arrivèrent au gué. Un petit poste de Sarrasins s'y trouvait ; ils le massacrèrent et passèrent outre. Fondant ensuite avec impétuosité sur le camp ennemi, ils y portèrent le trouble et la terreur. Rien ne résistait à leur valeur. Raoul donnait l'exemple, frappant d'estoc et de taille tout ce

qui se rencontrait sur son passage. L'élite de l'armée sarrasine était sur le bord de la rivière, là où le sort du combat devait se décider. Sur le derrière étaient les bagages, les chameaux, les malades et les hommes sans armes. Il fut facile à une poignée de braves d'y jeter le désordre. Les fuyards, en se rejetant sur la première ligne, y apportèrent la confusion. Bientôt le bruit se répand qu'un nouveau corps de chrétiens arrive par derrière ; l'attention se fixe nécessairement de ce côté. Et c'est dans ce moment que les croisés, remplissant la rivière, recevaient l'ordre de battre en retraite !

— Non, par la croix même de Jésus-Christ, nous ne reculerons pas, s'écria le comte de Nevers ; il faut absolument que nous ayons raison de ces coquins-là. Ne voyez-vous pas qu'ils commencent à se lasser ?

— A terre ! à terre ! criait de son côté Christophe de Montboucon. A terre, avec les mains, avec les dents, s'il le faut ! Ah mécréants ! ah scélérats !

Et le vaillant guerrier, s'élançant de son cheval, s'accroche au rivage, saisit de sa main puissante une racine d'arbre, et se hisse pour atteindre le dessus. Les coups de lance pleuvent sur sa cuirasse ; les dards rebondissent sur son casque, les coups de cimeterre fendent, tailladent ses brassarts ; rien ne peut lui faire lâcher prise. Enfin, par un effort énergique, il s'élançait et arrive à bord. Tirant alors sa redoutable épée, il en fait le moulinet, abat à gauche, à droite, en avant et en arrière, et se fait place. Encouragés par son exemple, le sire de Toccy, le chevalier de Mancey, Hugues de Montbéliard et vingt autres suivent ses traces. Bientôt une foule de soldats, se faisant un pont des cadavres des chevaux, des corps de leurs camarades morts, des épaules de leurs frères vivants, se précipitent sur le rivage. Mais visiblement ce rivage était dégarni : la force du combat s'était reportée ailleurs. Raoul et sa petite troupe se battaient comme des héros. Le jeune sire de Louville les avait divisés, renseignés, animés comme un vétéran n'eût pas mieux fait. Et lui-même, prêchant d'exemple, faisait des prodiges de valeur. Pour la première fois de sa vie, il était enfin à son aise : il se trouvait aux prises avec l'ennemi. Son courage bouillant s'épanchait comme un torrent ; mais le devoir du soldat ne nuisait point en lui aux fonctions du chef. Il commandait en même temps qu'il frappait ; et les vieux soldats teutons trouvèrent qu'on eût difficilement trouvé un meilleur commandant, même parmi leurs barons les plus éprouvés.

Le changement de fortune fut bientôt remarqué dans le camp des chrétiens. Le vieux Cuthbert, surtout, en suivait toutes les phases avec un regard, d'abord inquiet, puis bientôt triomphant de joie.

— Oui, oui, par saint Adalbert d'Augsbourg, se dit-il à lui-même, le jeune homme aura réussi. Voilà le Sarrasin qui plie ; il y a nécessairement quelque chose par là-dessous, je veux dire par derrière. Je suis bien sûr qu'il frappe dur d'estoc et de taille ; je ne voudrais pas me trouver sous ses coups. Il est brave comme un lion, et fort comme un géant. Il y a du sang là dedans, et puis une belle âme, un cœur innocent et pur. Je crois que le Dieu des ar-

mées doit se complaire dans des enfants de cette trempe. Courage, mon petit, courage ! Je me doute que l'étendard royal serait mieux dans ta main que dans celle de ce fou de Rancon. L'événement le prouvera.

— Plus de doute ! plus de doute ! s'écriait à son tour le roi Louis, qui n'avait cessé de suivre du regard cette scène intéressante. Le comte de Nevers a enfin pris possession du rivage. Voilà que nos soldats s'élancent à bord. Vite, que l'on profite de la circonstance. *Montjoie saint Denis !* le Ciel nous accorde la victoire ! Trompettes, sonnez la charge.

Aussitôt, les airs retentissent du son du belliqueux instrument. Une immense acclamation s'y mêle ; toutes les bannières sont impatientes de se précipiter dans l'eau. C'est à peine si les cris des chefs sont capables de contenir l'ardeur démesurée des soldats. Et cette fougue réagit de l'autre côté, soit en augmentant la terreur des ennemis, soit en redoublant le courage des croisés. Définitivement le nombre de ceux qui atteignent le rivage augmente. En même temps, la rivière se remplit de nouveaux bataillons, qui se succèdent ici, à mesure que l'on aborde là. Et les premiers débarqués continuant toujours leur succès, bientôt on ne voit plus de Sarrasins sur la rive, et la foule peut opérer le passage en sécurité.

Cependant la mêlée avait été chaude entre nos héros et leurs ennemis. Le point où combattait Raoul était jonché de cadavres. Les Sarrasins, sentant la victoire leur échapper, en avaient éprouvé une douleur qui tenait de la rage. Recueillant l'élite des guerriers, un chef du nom d'Aboub-ben-Sadi s'était rué sur cette poignée de braves, et s'efforçait de toute manière de lui faire expier son succès. Raoul n'hésita point à se mesurer avec ce fier guerrier. Un combat terrible s'engagea entre eux. Le Sarrasin était brave et expérimenté dans la guerre ; Raoul était à la fois courageux, prudent et doué d'une grande force et d'une grande souplesse. La lutte fut vive ; le sang coulait déjà des deux côtés, quand enfin notre jeune héros fut assez heureux pour donner à son ennemi le coup mortel. Mais il tomba lui-même, épuisé de fatigue. Deux soldats purent l'emporter hors du champ de bataille.

La victoire fut complète sur toute la ligne. Le roi venait d'aborder avec l'arrière-garde. Toute la nuit fut employée à construire des bateaux pour passer le bagage et les femmes. Beaucoup de celles-ci avaient imité les hommes, en traversant le fleuve à cheval. Les Sarrasins s'étaient enfuis dans toutes les directions ; en sorte que cette vaste plage ne pouvait plus rien montrer des troupes innombrables qui la couvraient, hormis des blessés et des monceaux de cadavres. Le roi rendit grâce à Dieu d'un succès si inespéré. On oublia les peines et les pertes considérables qu'il avait coûtées pour ne plus songer qu'aux suites heureuses qu'il pouvait avoir. Les Sarrasins voyaient par là que les chrétiens n'avaient point dégénéré de la vertu de leurs pères.

Un des premiers soins de Cuthbert, en mettant le pied sur le rivage, fut de chercher son noble ami, ce-

lui à qui, sans le savoir encore, le roi et l'armée étaient redevables du triomphe. La lune brillait déjà sur le camp des croisés, quand un des Teutons qui avaient suivi le jeune sire de Louville, put enfin donner des renseignements sur son compte. Le vieux guerrier le trouva sous une mauvaise tente arabe, couché sur la dure, dans un état de faiblesse voisin de la mort. Le pieux enfant avait croisé son épée et le tronçon de sa lance, pour figurer une croix ; et la tête découverte, les mains jointes, il pria devant le signe sacré de la rédemption humaine. Sa victoire, il n'y songeait pas ; sa vie, il ne la regrettait point : il avait combattu, il avait triomphé pour le nom de Jésus-Christ ; ce lui était assez. Ce spectacle émut l'âme du vieux soldat ; il tomba à genoux, il baisa cette tête si chère avec une tendresse toute maternelle.

— Dieu soit loué, mon fils, et la sainte Vierge aussi ! Un beau succès, une magnifique victoire a couronné votre valeur. Eh bien ! quoi ? Est-ce que ce n'est pas là un fameux baume pour vos blessures ?

— Je suis content, Cuthbert, répondit le jeune héros, en tendant la main à son ami. S'il plaît à Dieu de me redemander ma vie, il en est le maître, et ne je me plaindrai pas. Je le remercie, au contraire, de m'avoir accordé l'honneur de mourir ainsi pour sa gloire.

— Non, mon fils, vous ne mourrez pas. Voyons donc un peu cette blessure ; un vieux routier comme moi en a tant vu, qu'il finit par les distinguer, et quelquefois par leur appliquer le remède. Demandez au duc Bernard comment il s'est trouvé de mes soins en Cappadoce.

Cuthbert examina en effet la plaie, et la trouva plus considérable qu'il ne l'avait pensé. Elle était sous l'aisselle, avait pénétré assez avant dans les chairs, et occasionné une grande perte de sang. Bien qu'il affectât une certaine sécurité, la gaîté même, il semblait au bon écuyer qu'il pouvait bien y avoir là quelque danger. Aussi s'empresse-t-il d'y appliquer un appareil, comme sa simple expérience pouvait le lui permettre, se réservant d'aller chercher le meilleur médecin qu'il pourrait trouver, fût-ce celui du roi. Lors donc qu'il eût vu son cher malade céder peu à peu au sommeil, commettant aux soins de la Providence la garde de la tente, il se mit en marche.

Si quelqu'un jugeait de l'état des choses au XIIe siècle d'après ce qu'il en voit au XXe, nous pourrions lui dire qu'il commettrait une grande erreur. Si, par exemple, il s'imaginait que le service d'une armée était organisé comme il l'est aujourd'hui, avec cet ensemble de personnel médical, de ressources d'ambulance, de soins d'hôpitaux, d'assortiment de remèdes, oui, évidemment il serait à une grande distance de la vérité. Nos pères ne connaissaient point ces *délicatesses* de la vie, ni ces *douceurs* de la mort ; ils savaient vivre plus simplement et mourir plus rondement. L'hôpital était, en général, une mauvaise tente (nous parlons d'une armée en campagne) ou la première chaumière venue ; le lit se composait d'un manteau étendu à terre ; la pharmacie, de quelques simples des prés et d'eau fraîche ; le per-

sonnel chirurgical, de quelques barbiers, car le barbier était alors un personnage beaucoup plus important qu'il ne l'est aujourd'hui ; il cumulait presque toujours avec sa fonction de raser, celle de saigner, de purger, et même de couper un membre en cas de besoin. Les plus hauts barons n'avaient pas ordinairement d'autre médecin que leur barbier, et l'histoire ne dit pas qu'ils fussent plus maltraités que dans les siècles où nous vivons. La force même et la longévité étaient, à ce qu'il paraît, plus dans les mœurs de ces époques barbares que dans les nôtres. Il est vrai qu'on ne connaissait pas autant de maladies qu'aujourd'hui, qu'on n'avait pas cette admirable et savante nomenclature d'affections morbides, dont chaque jour encore la liste s'allonge ; en sorte que la classification des douleurs de l'espèce humaine étant beaucoup plus simple, le nombre des remèdes l'était encore bien davantage. C'était ainsi qu'un honnête barbier arrivait à faire tout seul et sans encombre ce qui embarrasse aujourd'hui plusieurs académies. Heureux temps ! Les médecins ont-ils crû en raison du nombre des maladies ; ou les maladies ont-elles crû en raison du nombre des médecins ?

C'était donc un barbier que cherchait ce brave Cuthbert ; et, malheureusement, il n'était pas aisé d'en trouver un. Le rasoir n'avait pas mal de besoin dans ce pêle-mêle de mourants et de blessés. Ici, une saignée à pratiquer ; là, une jambe à abattre. Beaucoup de seigneurs avaient besoin de barbiers pour leur propre service, et il n'y avait pas, ou il n'y avait que peu de barbiers au service du public. Le bon écuyer gémissait de cette pénurie d'hommes de l'art, et se désespérait, pour ainsi dire, sur le compte de son ami, quand enfin il aperçut son noble maître, le duc de Carinthie, auquel il alla conter sa peine. Laissons-le plaider sa cause, et rentrons dans la tente.

Raoul avait été pris d'un sommeil d'épuisement et de lassitude, au moment où il songeait à la France, à Louville, à sa fiancée. La tente, ou plutôt le lambeau de toile qui l'abritait, n'empêchait pas l'air frais du soir, et même les rayons de la lune, de pénétrer jusqu'à lui. Seul, en ce moment, délaissé de tout secours humain, il dormait paisible, sous les ailes de la Providence, fier d'avoir contribué au succès de la journée, heureux d'avoir rempli son devoir. Un léger bruit l'ayant tiré de son sommeil, il vit, au clair de la lune, une ombre debout ; mais le poids qui pesait sur son cerveau malade le fit bientôt retomber dans sa torpeur. Il arrive, après certaines secousses, à la suite de certains épuisements, un état de langueur tel que l'âme n'a plus même l'instinct de la conservation. Cette ombre avait passé comme une vision devant ses paupières alourdies, et notre jeune héros ne s'était pas même demandé si c'était là une réalité ou un rêve. Il dormait, il ronflait, il soupirait, étranger à tout ce qui se passait au monde, et placé sur cette limite extrême où la vie se distingue à peine de la mort.

Cependant un mouvement plus fort, et la pointe même de la douleur le rappelèrent à lui. Rendu à l'u-

sage de ses sens, il s'aperçut qu'une main charitable soignait sa plaie, en extrayait le sang corrompu, la lavait, la fomentait, y appliquait quelque chose et l'enveloppait d'un appareil. A la souffrance aiguë d'un moment succéda bientôt un calme sensible, puis le besoin du sommeil. Il semblait même au jeune malade qu'on lui introduisait dans la bouche une liqueur âcre au goût, dont quelques gouttes descendirent dans sa poitrine ; mais il n'aurait pu assurer s'il avait réellement éprouvé tout cela, ou si son imagination seule en avait fait les frais. Une heure après, il sortit enfin de sa torpeur ; il s'éveilla : le spectre avait disparu ; la lune seule visitait encore sa tente, et le tumulte du camp avait fait place à une sorte de repos.

Quand Cuthbert rentra, il amenait avec lui le barbier du propre frère de l'empereur, Henri de Bavière. Disons, pour l'honneur de l'art, que celui-ci s'élevait d'un degré au-dessus du commun de ses confrères. On lui attribuait des connaissances merveilleuses. Un moine de Fulde lui avait, disait-on, communiqué de précieuses découvertes. Depuis vingt ans qu'il habitait la cour de Bavière, on citait des cures étonnantes dues à l'emploi de ses remèdes inconnus. Il avait fallu toute l'éloquence et tout le crédit du vieux Cuthbert, pour obtenir un homme aussi important, dans des circonstances pareilles.

— Eh bien ! mon garçon, prenez-vous patience ? Voici l'homme qu'il nous faut, le savant Ropartz, le fils du Tout-Puissant, comme l'appelle son noble maître, le prince Henri. J'espère que Dieu ne vous abandonne pas. Je serai bien trompé si ce savant médecin ne guérit pas radicalement votre plaie, et en peu de temps, j'en suis sûr. Et, vraiment, il n'y a pas de moment à perdre ; on ne restera ici qu'un jour ou deux, et il faut que vous soyez dispos pour nous suivre.

Mais grand fut l'étonnement de l'écuyer quand il vit l'appareil posé sur la plaie, et le médecin lui-même admirer l'art avec lequel il était appliqué.

— C'est un temps précieux que celui que tu m'as fait perdre, Cuthbert, dit Ropartz après avoir attentivement examiné l'état du malade ; vingt blessés m'attendent, pendant que je rends visite à un homme qui n'en a pas besoin. Tout est ici pour le mieux : le pouls est bon, le teint est clair, l'œil serein ; ce n'est plus une plaie, c'est une cicatrice ; ce n'est plus une maladie, mais une convalescence. Quels mensonges m'enfilais-tu tout le long du chemin ?

— Je vous proteste, savant Ropartz, que je regarde ceci comme un miracle. A moins que quelqu'un des docteurs de l'art, à qui j'ai parlé en passant, n'ait pris mes prières en considération. Peut-être que Strinherz...

— Dans toute sa vie, Cuthbert, Strinherz n'aurait pu apprendre à poser un appareil comme celui-là.

— Alors Brennen le moine...

— Le bras serait déjà abattu, et ton ami mort.

— Ce serait donc le barbier du comte Archambaud ?

— Il babillerait encore, émettrait tous les jurons possibles, et invoquerait tous les saints du paradis

avant de mettre la main à l'œuvre. Que ce soit qui ce voudra, quand tu auras l'honneur de le voir, fais-lui mes compliments les plus sincères, et dis-lui qu'il peut sans honte se comparer avec tout ce que le camp des croisés renferme de médecins habiles. Ton malade aura la joie de continuer ses exploits. Bonsoir !

— Providence de Dieu ! Raoul, mon garçon, qui donc vous a rendu ce service ? Avez-vous vu, par hasard, un ange descendre du ciel pour vous panser ainsi et vous rendre vie et courage ?

— Je ne sais ce que j'ai vu, cher Cuthbert ; je ne pourrais même dire si j'ai vu. Une ombre a passé deux ou trois fois devant mes yeux ; j'ai senti des mains laver ma plaie et la panser ; mais, en vérité, je n'en saurais dire davantage.

— Eh bien ! je n'en demande pas plus. Plus de doute pour moi que quelque ange du ciel ne nous ait joué ce bon tour. J'espère que vous en saurez témoigner votre reconnaissance. En attendant, dormez tranquille. Demain ou après, nous nous remettons en route.

XIX

SAPHIRAH

Des émotions diverses que Roselle avait éprouvées pendant les deux heures qu'elle passa en prison, une seule survécut : la pitié. Il semblait qu'elle ne se fût pas encore rendu compte de la triste situation d'un prisonnier avant d'en avoir fait l'expérience. Que c'est affreux d'être ainsi isolé du monde entier ! de n'avoir plus ni air ni lumière ! de ne plus connaître un ami, de vivre étranger à toutes les joies que peut goûter l'âme humaine ! Que c'est malheureux de souffrir sans consolation d'aucune sorte !

Voilà ce que comprenait maintenant cette âme aimante plus vivement que jamais ; voilà ce qui l'affermait dans la résolution de travailler sans relâche à l'élargissement de cet infortuné prisonnier. Dès le lendemain de l'événement que nous avons raconté, elle prit à part Gérard Onfroy.

— Explique-moi donc, je te prie, ce que c'est que ce mystère de douleur, ou plutôt d'iniquité. Qu'a fait ce malheureux Étienne pour mériter un sort pareil ?

— C'est bien imprudent de votre part, chère demoiselle, de poser de pareilles questions. Estimez-vous bien heureuse que votre démarche n'ait pas transpiré. Et encore est-il bien sûr qu'on n'en ait rien dit, qu'on n'en dira rien ?

— Tu ne réponds pas à ma question. Quel crime a commis ce pauvre martyr, pour qu'on exerce à son égard de semblables rigueurs ?

— Qu'en sais-je ? Il appartient au serviteur d'exécuter les ordres de son maître, mais non d'en sonder les motifs. Quelque peccadille pèse sur cette tête maudite, puisqu'elle porte ainsi la colère de Dieu.

— Ou des hommes. Est-il certain que ce soit pour avoir offensé Dieu qu'Étienne subit un si affreux supplice ?

— Qu'en sais-je ? Celui de là-haut, comme dit le troubadour, sait toujours sauver les droits de sa jus-

tice. Hélas ! et qui n'a pas quelque chose à se reprocher ?

— Mais à supposer qu'Étienne ait péché, n'a-t-il pas suffisamment expié sa faute ?

— Ce n'est pas à vous, ô fille des Châtillon ! à demander grâce pour cet homme. Les fautes qu'il expie, vous en avez porté la peine avant lui. Ce sont des malédictions, et non l'indulgence, que vous devez appeler sur sa tête.

— Ne tiens pas ce langage, Gérard : il m'attriste, il me blesse. J'ai été malheureuse, mais je ne veux pas savoir l'origine de mes malheurs. La sainte m'a défendu d'en chercher les auteurs, et m'a fait jurer de leur faire du bien, si jamais j'en trouvais l'occasion. As-tu connu Norbert le lépreux ?

— Il aurait pu se dispenser de venir ici, répondit l'écuyer à voix basse. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'en écarter ; mais l'entêté poursuivait la mort, et il l'a enfin trouvée.

— Je savais qu'il avait été l'ennemi de ma famille ; qu'une haine irréconciliable avait régné entre lui et mon père ; pourtant, sur les ordres de la sainte, j'ai soigné ses plaies, je l'ai servi, je l'ai aimé, et je le regrette encore.

— C'est lui qui aurait pu vous donner des nouvelles d'Étienne de Francourville... Ils étaient à l'affaire d'Auneau... Tous les mystères ne sont pas encore levés sur ces événements... Le sire n'entend pas badinage là-dessus ; je vous en préviens, ne lui en parlez pas.

— Je ne sais ce que tu veux dire, Onfroy. Mais bien certainement je le prierai de donner la liberté à ce pauvre captif. Il ne m'est pas possible d'habiter sous le même toit qu'un malheureux.

— Vous verrez alors son front se rider et ses yeux lancer de la flamme. Je vous prie, que ce ne soit pas pendant que je serai là : je ne puis plus soutenir ces scènes effrayantes. Vous feriez bien d'attendre que je sois mort.

— J'attendrais longtemps encore, répondit-elle en souriant. Ta vieillesse est verte, et nous promet de longs jours. N'aie pas peur : mon indiscretion ne compromettra que moi.

— Et comment ne compromettrait-elle que vous ? Il vous demandera comment vous savez qu'Étienne le fou est encore au monde. Que répondrez-vous ?

— Je répondrai que j'ai découvert cela par hasard.

— Hasard ! hasard ! dit le vieillard, en branlant la tête. Il devinera bien ce que ce mot-là veut dire. Il nous en coûtera la vie.

— A Dieu ne plaise que, pour réparer un mal, j'en occasionne de plus grands ! Mais ne peut-il pas supposer que la porte se trouvant un jour ouverte ?

— Cette porte ne doit jamais s'ouvrir, chère petite ; et surtout, si elle s'ouvre, elle doit se refermer aussitôt. Mais ma vieille tête n'y est plus. Aussi bien, que venait-elle faire ici, cette misérable ? Elle pouvait chanter ailleurs ses litanies sauvages.

— Parles-tu de la femme étrangère ? C'est singulier comme elle m'a remué l'imagination. Depuis que je l'ai vue, je ne goûte plus de repos.

— Vous n'êtes pas la première, vous n'êtes pas la seule, à qui sa voix maudite ait troublé le sens.

— L'as-tu revue depuis ?

— Elle revient assez souvent à portée du château, surtout la nuit et par le clair de lune. . . Elle dit que c'était comme cela dans la rue de Bethléem. . . Sa mémoire est plus sûre que la mienne. . . Je ne dis pas qu'elle ait tort. . . Mais quant au coup de cimeterre, elle ment. . . Les croisés ne s'en servaient pas, quand ils avaient leurs armes. . . Pour le croissant et le manteau de pourpre, elle dit vrai, sauf une circonstance ou deux, dont je me souviens mieux qu'elle.

— Je ne sais trop ce que tu veux nous dire là. Mais elle paraît si bien renseignée sur la Terre-Sainte, que je serais bien aise de la faire causer un peu plus.

— Attendez que je sois mort, reprit le vieillard rêveur. Cela ne peut sûrement pas tarder. Je regrette que le vieux Dosithée ait mis les pieds ici, puisqu'il lui en a coûté la vie ; il m'aurait peut-être tiré ce ver rongeur qui me dévore. . . C'était celui qui m'aurait le mieux guéri, quoique je l'ai souvent maltraité ; mais le maître le voulait. . . Orluc dit que Celui de là-haut est juste ; il se souviendra donc qu'un pauvre serviteur n'est pas maître.

— Chasse ces idées noires, Onfroy, et permets-moi de demander au sire du Puiset la liberté du prisonnier.

— Au fait, vous avez raison, jeune fille ; il vaut mieux pardonner que de se venger, Puisque vous avez le courage d'intercéder pour le bourreau de votre père. . .

— De mon père ?

— Puisque vous avez ce courage, je dois bien avoir celui de supporter un coup de tonnerre de plus, dussé-je y laisser la vie.

— De mon père ! murmurait Roselle tremblante.

— Mais elle ment, reprit Onfroy, si elle parle de cimeterre : nous n'aurions pas voulu nous en servir. Et puis elle doit se souvenir, elle qui a si bonne mémoire, que le manteau n'était pas de pourpre, mais rouge seulement, à peu près comme la pourpre. . . Les trois voisins se sont sauvés, sans qu'on leur ait fait aucun mal. . . Pour mes soixante-treize ans, elle a raison : j'y ai réfléchi. Ne demandiez-vous pas à la voir ? Écoutez, voilà sa voix maudite.

Il se tut, il écouta, et Roselle aussi ; mais le silence régnait partout.

— Je crois encore entendre les cris qu'elle poussa, les malédictions qu'elle nous lança. . . Mais c'était sa faute. Que l'expiation en retombe sur sa tête. . . Oui, voilà sa voix !

Roselle, toute bouleversée de la révélation qu'on venait de lui faire, ne suivait plus les phrases mystérieuses de son vieux gardien. Elle ne voyait plus que la sinistre image de l'assassin de son père. Un moment, la haine se souleva au fond de son âme : elle sentait une grande aversion succéder à la pitié que ce fou lui avait inspirée. Elle se souvint alors du jour où il tint sur elle son couteau levé ; et elle voyait en lui, non-seulement l'assassin de son père, mais encore le sien propre. Quelle agitation extraordinaire

ces pensées produisaient en elle ! Mais, dans les cœurs de cette trempe, la haine ne peut prendre pied ; vite l'amour, cette flamme d'en haut, brûle les sensations coupables, comme le feu consume des épines sèches. Elle se rappelle les prophétiques paroles de la recluse : "Un jour tu sauras tout, et tu pardonneras tout ; et tu paieras, par un acte de miséricorde, des torts immenses envers toi et les tiens." Voici l'heure ; l'aimante jeune fille croit qu'il faut sans retard accomplir sa promesse.

Pendant qu'elle rêvait ainsi, l'écuyer continuait son monologue :

— Sa mémoire est sûre, oui. . . mais pas toujours. . .

Elle veut raisonner des héros de la première, comme si elle les avait tous connus. Elle soutient que le scheik d'Icone s'appelaient Moslem, et elle ment. Mais ce qu'elle dit de Bethléem est vrai, même pour le croissant et le manteau rouge. . . Le sire a porté tout cela devant Dieu. . . Ah ! si le bon père Dosithée vivait, ce ver-là serait bientôt tué ! . . . Quel hasard maudit a ramené cette femme par ici ? Je crains bien qu'elle ne soit pendue un de ces jours à nos fourches. . . Norbert le lépreux n'en avait pas autant dit.

— Et pourquoi pendue, Onfroy ? Quel si grand besoin y a-t-il de faire ainsi mourir les innocents ? . . .

— Innocents ! innocents ! répliqua le vieillard, avec un étrange sourire. Il ne faut pas croire que tous ceux qui ont vécu à Bethléem soient innocents. C'était bon pour les petits enfants, cela, et du temps d'Hérode. . . Je dis que c'est elle, et j'en mettrais mon vieux cou à étrangler.

— C'est elle-même, dit Roselle ; je connais aussi sa voix, malgré l'éloignement. Elle chante.

— Toujours ; c'est son genre. Elle dit que cela entre mieux, et que des oreilles cela passe aux os. . . Elle devait attendre que je fusse mort ; alors. . . elle aurait pu chanter.

— C'est si loin que je n'entends pas les paroles.

— Vous écouteriez longtemps avant d'y rien comprendre, répondit Gérard, toujours avec son sourire d'homme égaré. Il n'y a que ceux de la Terre-Sainte qui pourraient démêler ses litanies. Mais ce ne sont pas des bénédictions, bien sûr, qu'elle nous envoie à travers la nuit, surtout si la lune donne.

— Et quel rapport y a-t-il entre elle et la lune ?

— C'est leur genre, à eux. Nous parlons du soleil, par ici ; mais par là, c'est la lune, toujours la lune. La lune est leur soleil ; ils comptent par elle les mois et les années. Ils disent : le premier de la lune, le troisième de la lune. . . Elle soutient que c'était le troisième de la lune, du mois de Kisleu. . . C'est possible : sa mémoire est plus sûre que la mienne. . . Je lui accorde son mois de Kisleu, son manteau rouge, et son mal de Damas. . . Mais sur d'autres points, elle ment. . . elle se trompe. . .

En ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit, et un varlet fit signe à Onfroy qu'il avait à lui parler. Peu après, le vieil écuyer rentra et dit :

— Ils le verront bientôt tous. Des paroles comme les siennes brûlent. Je les compare à ces torches de feu que les Sarrasins lançaient à notre grande tour ;

plus on y jetait d'eau, plus elles s'enflammaient Quand je vous dis que la tour du Puiset n'y tiendra pas !

--- Parles-tu de cette sorcière ?

— Elle est là. Eudes me dit qu'elle fait de grands signes dans l'air, qu'elle regarde beaucoup la lune, et que ses bras s'allongent de ce côté-ci aussi bien que ses imprécations. Elle voudrait voir le sire.

— Et quel inconvénient y aurait-il ?

— Aucun, pour ceux qui ne seraient pas là. La colère du sire a deux formes. Tantôt il se fâche comme un lion, il court, il rugit, il frappe tout ce qu'il trouve, surtout l'objet qui lui déplaît ; en ce cas-là, nous avons toujours un cadavre ou deux à jeter dans les fosses. Tantôt il fait semblant d'écouter, il rit, il dit des mots doux et consolants, et le lendemain on voit un corps pendu aux fourches. Vous voyez qu'entre les deux il n'y a pas grand choix. Elle vous nomme aussi.

— Et que dit-elle de moi ? Que me veut-elle ?

— Le pauvre garçon n'y a pas compris grand-chose. Mais ceux de Louville sont dans l'épouvante.

— Pourquoi donc ! dit Roselle pâlisant. Qu'est-il arrivé ? Est-ce que l'enfant n'est pas en sûreté ?

— Mon Dieu ! le petit Maurice est bien tranquille : vu qu'ils l'ont mené près de sa sœur, dans les terres de la Haute-Bourgogne. Mais c'est de l'autre que je parle, de... votre fiancé, enfin.

— Eh bien ! quoi ? reprit la jeune fille tremblante.

--- Elle dit toutes sortes de choses là-dessus. Mais qu'en sait-elle ? Les hirondelles de Palestine ne viennent pas lui apporter des nouvelles.

— Que dit-elle donc enfin ? Parle, je t'en prie, et ne me tiens pas dans une si cruelle attente.

— Ce quelle dit n'est rien, et, si vous l'apprenez, cela vous tourmentera. Elle jure que les Grecs ont conspiré pour faire périr les croisés, tous les croisés, sans exception. Mais elle ment. C'est comme pour son cimetière... On ne peut pas se fier à cette femme.

— Je veux la voir absolument.

— C'est-à-dire la faire pendre, tout bonnement. Elle n'aura pas plus tôt posé le pied sur le seuil que son arrêt sera prononcé. Elle le sait bien : voilà pourquoi elle n'a pas voulu entrer l'autre jour.

— Eh bien ! j'irai la trouver ; je lui demanderai tout ce qu'elle peut savoir sur les lieux saints, sur les projets des Grecs ; je lui demanderai le chemin qu'il faut tenir pour y aller, et... Où demeure-t-elle ?

— On serait embarrassé de vous le dire. J'ai connu sa demeure à la rue de Bethléem : ceux du pays l'appelaient Saphirah... D'autres lui donnaient un autre nom... Elle doit avoir soixante-treize ans... c'est son âge...

— Mais enfin, où passe-t-elle ses journées, ses nuits ? Il faut bien qu'elle ait un domicile.

— Elle parle tant de la lune qu'on croirait volontiers qu'elle habite par là. Les esprits sont légers, et se choisissent des demeures où il leur plaît. Oui, c'est sa voix. Je l'entends distinctement, elle doit être au Grand-Orme.

— Eh bien ! j'irai la voir, et il en arrivera ce qui pourra.

La liberté dont jouissait Roselle au château du Puiset était telle, qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Les plus vieux serviteurs avaient peine à en croire leurs yeux, quand ils la voyaient aller et venir, sortir et entrer, pénétrer dans les lieux les plus secrets, violer les consignes, donner des ordres, trancher enfin de l'autorité suprême et tout cela avec une grâce, une simplicité charmante, comme si elle ne se fût pas même doutée de l'importance de ses démarches. On avait d'abord fait difficulté de céder à ses volontés : ce qu'elle exigeait, ce qu'elle désirait était si contraire aux usages de la maison qu'on ne se croyait pas en droit de lui accorder. Mais quand on vit que le sire Everard consentait à toutes ces infractions à la règle, et que, si quelquefois son front se ridait d'abord comme celui du tigre que l'on contrarie, bientôt il se prenait à sourire en regardant faire cette petite souveraine, alors on comprit qu'il n'y avait pas d'inconvénient à déroger à l'ancienne sévérité, et à laisser courir, où et comme elle voudrait, celle que le terrible baron aimait à appeler sa chatte blanche. Ainsi, à toute heure, la porte du rempart s'ouvrait. Entendait-elle la voix d'un mendiant, d'un *riche homme*, d'un pèlerin, elle s'empres- sait d'aller à son secours, et, au besoin, de l'introduire dans les appartements : chose tellement inouïe, que beaucoup de vieillards du pays affirmaient voir pour la première fois l'intérieur du formidable castel. Un lieu seul était interdit à sa curiosité, non par une défense formelle, mais parce qu'il ne s'ouvrait pas : et c'était la prison de l'infortuné Étienne.

Donc, malgré l'heure avancée de la nuit, l'homme du guet lui ouvrit la porte du rempart, et elle put se diriger vers le Grand-Orme. Mais elle n'y trouva personne. Elle allait s'en revenir désappointée, quand elle entendit la voix à une plus grande distance. Elle marcha encore, et toujours le son s'éloignait. A la fin, cependant, cette voix cessa, et bientôt Roselle vit l'étrangère debout contre un arbre, et la face tournée vers la lune.

— Quel que soit le mystère dont vous vous enveloppez, dit-elle en l'abordant, je sais que vous êtes malheureuse : me voici disposée à vous faire du bien.

— Et moi du mal, répondit l'inconnue, en se précipitant sur elle, et en l'emportant de toute la vitesse de ses jambes.

XX

PRÉSENTATION A LA COUR

L'histoire constate que la découverte d'un gué fut ce qui sauva l'armée des croisées (1). C'était donc un immense service que notre héros avait rendu à l'expédition. Modeste et encore inexpérimenté dans la vie, il en éprouvait une joie sincère, mais n'en ressentait point d'orgueil. Il avait fait cela simplement, comme son devoir ; il se contentait du mérite, et ne cherchait point la gloire. Mais il n'en était pas de même de Cuthbert ; tout fier du succès de son dis-

(1) Les cavaliers se jettent à l'eau, prenant un fantassin en croupe. Ils eussent eu peine à gravir le bord, si une partie n'eût trouvé un gué. (Mézeray, *Hist. de France*. Louis le Jeune.)

ciple, il entendait bien que le résultat ne se bornerait pas à un devoir accompli, mais qu'un peu d'honneur devait aussi en rejaillir. La diversion opérée avait été si frappante, si décisive pour la victoire, qu'il n'était pas possible d'en dissimuler l'éclat. Aussi, plusieurs s'étaient-ils empressés de s'en attribuer le mérite et, entre autres, un baron allemand, Pierre de Clausenbourg. Car comme le lendemain le roi Louis tenait conseil, et demandait des détails sur le grand événement de la veille, ce chevalier ne craignit point d'en revendiquer la première gloire, prétendant avoir eu connaissance, avant tout autre, du passage, et y avoir lui-même conduit la troupe libératrice. Cuthbert qui assistait, par hasard, à cette assemblée, en qualité d'écuyer du porte-étendard royal, ne put supporter une si criante injustice. Il s'avança aussitôt à quelques pas de la porte de la tente, où il faisait sentinelle, et se tint, la tête découverte et le front bas, dans un respectueux silence.

— Qui es-tu ? dit le roi, et que demandes-tu ?

— Sire, je suis Cuthbert d'Ingolstadt, et je demande justice.

— Justice, ce qui ?

— De ce déloyal chevalier, Pierre de Clausenbourg, qui s'attribue un honneur qui ne lui appartient pas. Il a fait partie, il est vrai, de la petite troupe qui a opéré ce passage et cette heureuse diversion ; je suis loin de contester la part qu'il y a prise, et je ne doute pas que, parmi les cadavres musulmans qui jonchent le sol, un bon nombre ne soient tombés sous ses coups. Mais ce que je lui dispute, c'est l'honneur de l'entreprise, c'est la découverte du gué.

La honte avait envahi la figure de Pierre de Clausenbourg, et, devant une protestation aussi nette, il ne put que garder le silence.

— Est-ce donc à un autre que nous devons cet avantage ? En ce cas, il est bon de le connaître. Rancon, ne vois-je point votre livrée à ce vieux soldat ? Le réclamez-vous pour un des vôtres ?

— Avec honneur et gloire, sire. Cuthbert d'Ingolstadt appartenait à l'armée du duc de Carinthie. Il a vu ceux de sa bannière périr à Icone et à Séleucie, et le peu qui lui en restaient furent emportés par la rivière de Cherobraque. Il est venu demander une place à côté de moi, et j'ai été heureux et fier de lui donner celle de premier écuyer : car mon père l'avait connu au service de Beranger le vieux. C'est un noble et loyal chevalier, dont la parole est sincère et la valeur éprouvée.

— Je le crois ; il réclame pour lui l'honneur de la découverte, et ce n'est que justice, s'il en est réellement l'auteur. Pierre de Clausenbourg a-t-il quelque chose à objecter ?

— Qu'on conteste, ou non, mes droits, s'écria Pierre, je soutiens que ce chevalier ne peut se les attribuer. Et, s'il le fait, je le déclare menteur, déloyal, orgueilleux, et suis prêt à le lui prouver en champ clos ou en champ libre, à pied ou à cheval, à la lance ou à l'épée. Cuthbert n'a pas quitté le champ.

— Voilà un rude démenti, reprit le roi. Rancon, n'avez-vous pas un mot à dire en faveur de votre client ?

— Noble sire, je dois à l'honneur et à la vérité de dire que Cuthbert ne m'a pas quitté depuis le commencement du passage ; mais, d'autre part, je suis sûr que sa parole est à toute épreuve.

— Parlez alors, Cuthbert, dit le roi.

Le vieux guerrier avait gardé son humble attitude et laissé tomber des injures qui ne l'atteignaient pas. Il ne tenait qu'à lui de s'attribuer la première pensée du succès, puisque le premier il avait songé à un gué et déterminé l'entreprise. Mais son âme loyale n'ambitionnait d'honneur que pour l'enfant confié à ses soins. Repoussant donc toute part personnelle :

— Sire, répondit-il avec modestie, loin de moi la pensée de m'approprier le bien d'autrui. Si je réclame contre les prétentions de Pierre de Clausenbourg ce n'est pas pour me substituer à sa place ; mais bien pour rendre gloire au véritable auteur du coup de main qui a sauvé l'armée. Je demande à Votre Majesté si elle est disposée à lui faire justice ?

— Comment ? dit le roi, en peux-tu douter ? La justice n'est-elle pas la première loi, je devrais dire le premier besoin, des souverains ? Dis-nous donc quel est l'intéressant mortel à qui l'armée des croisés doit un bonheur si inespéré ?

Au moment où le roi achevait ces paroles, un page, aux livrées de la reine, vint annoncer que madame Éléonore et quelques dames de sa suite arrivaient. Un mouvement s'opéra alors parmi les membres du conseil ; et tous, à part ceux de service, se disposaient à se retirer.

— Restez, restez tous, dit Louis ; il faut que le sauveur de l'armée soit connu et manifesté à tous les yeux. Je serai bien aise de le montrer à la reine. Cuthbert, va le chercher.

La princesse Éléonore entra en ce moment. Le roi alla la recevoir à la porte, la prit par la main, la fit asseoir sur un siège à sa droite, et après quelques compliments et joyeux propos, on reprit les diverses questions au point où on les avait laissées. Il s'agissait surtout de la route à prendre pour le passage des montagnes. On remarqua que Pierre de Clausenbourg venait de disparaître, au moment où la reine entra. En attendant, Cuthbert avait fait diligence, et arrivait, presque essoufflé, à la tente de son ami.

— Mon espérance ne m'avait pas trompé, sire de Louville, lui dit-il, en l'embrassant tendrement. Le roi demande à vous voir.

— Moi ?

— Vous, mon garçon, et la reine aussi, et bien d'autres. On veut voir le sauveur de l'armée. Ce jour est le plus beau de ma vie, parce que il va vous combler de gloire.

— Ah ! Cuthbert, c'était vous qu'il devait honorer. Je n'ai rien fait que suivre vos avis. Avez-vous dit au moins la vérité au roi ?

— Je lui ai dit ce que je devais lui dire. Mais hâtez-vous : car un roi de France n'a pas le temps d'attendre.

— Quelle gêne je vais éprouver ! reprit le jeune chevalier, à qui la rougeur de la modestie venait de monter au front. Comment oserai-je paraître en une si auguste assemblée ? Le roi ! la reine ! Non, Cuthbert, je ne saurais soutenir le regard de ces hauts personnages.

— Ah ! mon ami, répondit le vieux soldat, y a-t-il pour nous une autre majesté que celle du Dieu que nous avons l'honneur de servir ? Ne croyez pas que je cherche à vous inspirer le désir de plaire à ces puissances terrestres qui, quelque grandes qu'elles puissent paraître, ne sont, après tout, pétries que d'un peu de boue, aussi bien que le commun des hommes. Pourtant, rendez à César ce qui appartient à César. Croyez que le noble prince, dont nous suivons l'étendard, saura reconnaître le service que vous lui avez rendu. Mais quant à la véritable récompense, ne l'attendez que du Maître de là-haut ; car la jalousie des hommes gâte tout. — C'est bien ! vous voilà maintenant armé. Il me semble que vous êtes un peu pâle encore... Mais le roi saura que vous avez été blessé.

Rien ne saurait peindre le doux orgueil qui brillait dans les traits du bon écuyer, quand il vit son élève s'avancer, noble et fier, sous sa brillante armure. Jamais nourrice ne fut plus heureuse de montrer son charmant nourrisson ; jamais mère ne suivit avec plus de joie sa fille parée des grâces de la jeunesse et de la beauté.

— J'aime à vous voir cet air-là, mon garçon. Redressez-vous. Bien !... On ne parle plus de votre blessure, pas plus que si elle n'avait pas existé... Tenez-vous droit. Vous ne sauriez croire combien les rois, et surtout les reines, sont satisfaits quand on se présente devant eux en bonne tenue... Bien sûr que le prince sera charmé de faire votre connaissance...

Ce fut, en effet, un mouvement de vive curiosité, quand Raoul entra dans la tente royale. Chacun admira (les dames surtout) l'élégance de ses formes, la beauté et la noblesse de ses traits. La pâleur que la maladie avait imprimée sur sa figure avait fait place à la rougeur de la modestie : ce qui donnait un nouveau charme à sa physionomie. La reine se pencha vers une de ses femmes pour jurer par sainte Geneviève et par saint Martin des Champs qu'elle n'avait *oncques veu plus belle flour de chevalerie*. Raoul alla mettre un genou en terre devant le roi, qui le releva et lui donna l'accolade. Il alla ensuite faire la même cérémonie devant la reine, qui lui donna gracieusement sa main à baiser. Après quoi, le prince se plut à lui demander des détails sur son nom et son origine. Au nom de Louville, il l'interrompt :

— Me trompé-je, jeune homme, ou cette terre n'est-elle pas voisine du Puiset ?

— Elle y confine, noble sire.

— Et quel parti vos parents prirent-ils dans la guerre que fit mon père au trop fameux Hugues du Puiset ? Son fils Everard ne compte point, je crois, dans nos rangs ?

— Non, Sire. Everard, n'a point jugé à propos de se croiser.

— Comment l'aurait-il fait ? Tout chien chasse de race. Le fils de l'impie Hugues ne saurait être pris d'un accès de piété. Votre père, Maurice d'Alloville, le soutint-il dans sa guerre injuste contre l'évêque de Chartres, contre ses voisins, contre le roi lui-même ?

— Mon père était trop ami de la justice pour appuyer une cause criminelle. Il lutta toute sa vie contre son puissant voisin, et assista à la prise du Puiset, sous les ordres du roi votre père.

— A la bonne heure ! Il me semblait l'avoir déjà ouï dire, et je suis enchanté de l'apprendre de la bouche de son propre fils. Et maintenant êtes-vous encore en guerre avec Everard ? Comptez, Raoul, que mon appui ne vous fera pas défaut, en cas de besoin.

— Illustre prince, je suis extrêmement confus et reconnaissant de votre bonté pour moi. Mais l'offre de Votre Majesté m'est en ce moment inutile. Je vis en paix avec le sire du Puiset, et même...

— Achevez, dit le roi, qui le vit hésiter et rougir.

— Il me garde ma fiancée, ma chère fiancée.

La curiosité redoubla, surtout dans la partie féminine de l'auditoire. Un regard plus attentif que celui de l'ingénu Raoul aurait même pu voir certains coups d'œil s'échanger, et un léger sourire voler sur plus d'une lèvre. La reine Eléonore prit la parole :

— Le roi, mon noble époux, me permettra-t-il de demander à ce jeune chevalier le nom de celle qui a ses serments ? Je ne doute pas qu'elle ne soit digne d'un si joli chevalier par ses vertus et par sa beauté.

— Ce n'est point à moi, Madame, qu'il sied de parler de celle sur qui le ciel m'a amené à fixer mon choix. J'ose seulement dire que sa vertu me la rend plus chère que sa beauté. C'est de la main d'une sainte que je la tiens. Votre Majesté a-t-elle ouï parler de Gudule la recluse ?

— Je l'ai connue moi-même, lorsque je fus, il y a quelques années, offrir mes vœux à Notre-Dame de Chartres. Pas un pèlerin ne se dispensait d'aller la voir. Est-ce elle qui vous a conseillé cette alliance ? On la disait de la famille des Châtillon.

— Aussi ma fiancée est-elle de ses parentes, se nommant Roselle de Châtillon.

— Roselle ! voilà un fort joli nom. Qu'en dites-vous, mesdames ? Il n'en est pas une de vous qui n'échangeât volontiers le sien pour celui-là. Châtillon ! Mais il me semble, beau sire, mon époux, qu'on compte ce nom parmi les ennemis du roi votre père ?

— En vérité, dit le roi, Gislebert de Châtillon et son frère André prêtèrent appui au sire du Puiset, aux Montfort, aux Cressy, à toutes la ligue des seigneurs conjurés contre mon père. Mais ce jeune chevalier, je l'espère, confirmera la réconciliation qui fut scellée, lorsque le roi permit de reconstruire la tour du Puiset, détruite de ses mains. Qu'en dites-vous, jeune homme ?

— Votre Majesté peut me compter parmi ses plus dévoués vassaux, et ma fiancée partage mes sentiments.

— Et pourquoi, reprit la reine, n'avez-vous pas contracté mariage avec elle, et ne l'avez-vous point

amenée avec vous ? Le courage lui a-t-il manqué pour faire comme tant d'autres ?

— Le courage ne lui aurait pas manqué, Madame ; car elle a fait ses preuves. Elevée dans l'adversité, privée de ses parents dès le berceau, sans asile, sans ressources, sans autre appui que les conseils de sa sainte parente, elle n'a cependant jamais laissé une plainte s'échapper de sa bouche. Je suis sûr que pas une femme n'aurait supporté avec plus de courage les fatigues de l'expédition. Mais j'ai craint pour elle la longueur du voyage ; j'ai craint, surtout, que sa présence n'amollît mon courage ; car je veux me battre pour la défense de notre foi. Eh bien ! la peur de l'attrister, ses soucis, ses alarmes auraient pu enchaîner la valeur de mon bras. Et c'est ce que ni moi ni elle ne voulions.

Un sourire courut alors dans le groupe des dames ; et, cette fois, Raoul s'en aperçut. La reine elle-même eut peine à contenir cette marque de légèreté, et peut-être de mépris.

— Votre prétexte est faible, chevalier d'Allonville, reprit-elle ; je m'étonne même que vous ayez la naïveté de l'exprimer devant nous. Croyez-vous donc que ces dames, que la reine Eléonore elle-même seront un obstacle à l'expédition ? Et nous aussi, nous venons, avec nos nobles époux, prendre part à la guerre sainte ; et, bien loin de les entraver, nous entendons les soutenir, les exciter, au besoin, et contribuer, pour notre part, au succès de la croisade.

— Roselle eût aussi volontiers partagé cette manière de voir ; je suis bien sûr même qu'elle eût sollicité l'honneur de suivre la reine, si deux autorités, qui sont tout pour elle, n'eussent donné une autre direction à son esprit. La vénérable Godule lui avait tracé d'avance sa conduite : lui répétant souvent que la place d'une femme est au sein de sa famille, au coin du foyer, et non sur les champs de bataille. Le respectable abbé Udes...

— Parlez-vous de l'abbé de Saint-Père ? Je l'ai vu aussi à Chartres : c'est un homme de bon conseil, quoiqu'un peu sévère.

— Eh bien ! il se plaît à répéter (pardonnez, noble dame, si je redis ses paroles) que l'expédition manquera, par le fait des femmes qui se sont obstinées à en faire partie ; vu que...

Ici notre héros fut interrompu par un murmure général, qui avertit enfin son inexpérience de la fausse route où il s'engageait. La reine elle-même ne put réprimer les signes de son mécontentement. Des sourires expressifs, des haussemens d'épaules, des paroles hautaines se firent remarquer de tous côtés. Cuthbert seul, s'étant approché de son élève, lui disait à voix basse : — Vous parlez d'or, mon garçon, vous parlez d'or. Ne vous étonnez pas de l'effet que cela produit ; il est clair que vous avez touché l'endroit sensible. Raoul, ne craignez jamais de dire la vérité aux grands. Il y a assez de flatteurs pour les tromper...

Tout lecteur qui a quelque notion de l'histoire des croisades, conviendra que les naïves expressions de Raoul d'Allonville, étaient de la plus grande justesse. Il n'est que trop certain que cette magnifique

expédition, en particulier, fut manquée à cause des désordres qui règneront parmi les croisés, et ces désordres avaient pour cause principale la conduite scandaleuse des femmes, notamment d'Eléonore de Guienne, qui devint pour la France l'occasion de si longues douleurs. Les hommes sages avaient senti la tournure qu'imprimerait à une entreprise formée dans un si noble but cette multitude de dames légères et dissolues, que la curiosité, ou un motif pire encore, conduisait en ces lointaines régions. La suite ne justifia que trop ces prévisions. Mais évidemment le langage du sire de Louville attestait qu'il n'avait encore aucune expérience du cœur humain.

— Nous perdons le temps en détails inutiles, dit le roi Louis, qui voulait atténuer l'effet des allusions que l'on venait de faire. Allons au but. Racontez-nous, sire de Louville, comment vous avez découvert ce gué, et qui vous y avez conduit.

Raoul fit alors le récit détaillé de son aventure. La nature même du sujet, et la grâce de sa parole eurent bientôt regagné l'attention et la faveur générales. La description, surtout, des dangers qu'il avait courus excite le plus vif intérêt. De nouveaux murmures se firent encore jour, même parmi les dames ; mais on voyait clairement qu'ils partaient d'une autre source. Raoul posait devant tous comme un héros ; et le titre de sauveur de l'armée ressortait clairement de son récit. Le roi n'hésita point à le reconnaître.

— Tout cela est à merveille, sire d'Allonville, et réellement digne d'un chevalier chrétien. Je me plains à vous rendre grâce de votre courage, et à témoigner que vous nous avez tirés d'un mauvais pas. L'armée sera instruite de ce fait, et, s'il plaît à Dieu, notre reconnaissance ne sera pas stérile. Il est beau, à dix-huit ans, d'avoir fait un pareil exploit. Combien de vieux chevaliers s'estimeraient heureux, si une telle gloire avait brillé sur leurs cheveux blancs !

— Noble seigneur et roi, dit Raoul, en posant un genou à terre, Votre Majesté se montre trop généreuse pour moi. Sa seule approbation me serait la récompense la plus magnifique. Mais permettez-moi de vous le dire : ces éloges, je ne puis les accepter ; ce n'est pas moi qui ai conçu le projet que notre Majesté honore de ses suffrages. La gloire en revient à un autre.

— Et quel est cet autre ? A qui remettez-vous si généreusement les louanges qui vous sont dues ?

Raoul, se retournant alors, va chercher Cuthbert qui montait la garde à la porte de la tente, et l'amène en présence de Louis. L'aspect de ce vieux soldat, à figure bronzée, aux armes usées, excita une sorte d'hilarité parmi les dames, qui se le montraient du coin de l'œil.

— Sire, dit Raoul, voilà l'homme à qui l'armée doit son salut. Mon inexpérience n'eût pu deviner ce qu'avait prévu sa sagesse. Je prie Votre Majesté de lui savoir gré de l'entreprise ; elle est à lui tout entière.

Ce trait de modestie charma le roi et tous les assistants. On ne pouvait se lasser d'admirer la loyauté

de ce jeune chevalier qui, pouvant accepter pour lui seul un si grand honneur, le partageait si noblement avec un vieux soldat inconnu. Le prince demanda à Cuthbert quelques détails sur son origine, écouta avec attendrissement le récit des désastres que sa troupe avait essuyés, et reprit ensuite la parole :

— Guerriers, je vous honore tous les deux pour votre bel exploit, et vous accorde mon amitié. En temps et lieu, nous nous souviendrons de vous. Restez toujours fidèles à ces nobles sentiments. Sire de Rancon, je vous félicite d'avoir attaché ces deux chevaliers à votre personne. Je leur donne mission spéciale de veiller sur l'étendard royal. Ils ne vous quitteront pas, tant que vous aurez l'honneur de le porter ; et c'est à leurs mains que les vôtres le remettront, lorsqu'elles seront fatiguées. Maintenant, Raoul, et vous Cuthbert, je vous remercie au nom de l'armée.

— Me sera-t-il permis, dit la reine, de joindre aussi mes remerciements à ceux de mon illustre époux, à l'adresse de ce bel adolescent, si digne de son nom et de son rang ? Je ne veux plus me souvenir des paroles désobligeantes qui semblaient prêtes à sortir de sa bouche.

— Madame, répondit Raoul, en mettant de nouveau le genou en terre, j'ose protester devant Votre Majesté que je n'avais nulle intention de l'offenser. Qu'elle veuille bien se souvenir que je citais seulement les paroles d'un saint prêtre...

— Oui, saint, mais sévère. Laissons cela. Un jour j'espère que le sire de Louville présentera à notre cour sa jolie fiancée, devenue son épouse.

— Madame, je suis confus de votre bonté, et je ne doute pas que Roselle de Châtillon n'en soit aussi heureuse et aussi fière que moi.

Raoul aurait pu avoir encore, au moment où il sortait, plus d'un sourire malicieux, plus d'un geste railleur. Chez les femmes l'amour-propre blessé, chez les hommes la jalousie de l'honneur qu'il venait de recevoir, se manifestaient d'un commun accord. Son âme candide, tout heureuse de l'attention du roi, ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre, ces expressions de la méchanceté humaine. Mais son vieil ami, plus versé que lui dans la connaissance du monde, s'en était facilement aperçu.

— Raoul, lui dit-il lorsqu'ils furent sortis, vous m'avez joué un tour pendable.

— Je n'ai fait que vous le rendre. Qu'aviez-vous besoin de m'amener devant le roi ?

— C'est vrai, c'est vrai, mon fils ; nous devons nous borner au témoignage de notre conscience, et à l'approbation de Celui qui tient compte de tout ce qu'on fait pour sa gloire. Raoul, la louange des hommes est un dard empoisonné, et sa blessure est d'autant plus profonde qu'elle part de plus haut. Je ne sais ce que vous en pensez ; mais moi je donnerais toute cette eau bénite de cour pour un peu de la liqueur amère où le vieux Manfred lave son âme. Vous laissez-vous prendre, mon fils, à cette sottise amorce que le démon vous tend ?

— Non, Cuthbert ; j'ai eu le bonheur d'être élevé par une mère chrétienne, qui me répétait souvent

que tout est vanité ici-bas, excepté aimer Dieu et le servir. Je me souviendrai toujours qu'un soir, comme nous étions au fond du parc de Louville, elle me montrait la fumée qui sortait de la grande cheminée du château, en me disant : — Cette fumée vaut mieux que celle de la gloire. Je te demande pardon de t'avoir quelquefois inspiré des pensées d'orgueil : car, il n'y a de bonheur qu'à cultiver la piété et les vertus domestiques. Cuthbert, je n'ai jamais oublié ces touchantes paroles. — Et pourtant, j'ai un regret au cœur.

— Lequel, mon fils ?

— J'aurais voulu que ma petite Roselle fût là, au moment où son fiancé recevait cette insigne distinction, et où une bouche auguste prononçait son nom chéri. Elle aurait peut-être été fière et heureuse de

— O mon fils ! dit le vieux soldat en l'interrompant, gardez-vous de lui faire jamais respirer l'air empoisonné des cours. Si le ciel l'a fait vertueuse et simple, qu'elle garde sa vertu et sa simplicité... Raoul, la faveur des grands est un souffle funeste qui flétrit bien vite la candeur de l'âme. Je sais ce que je dis.

XXI

L'HISTOIRE D'UNE FOLLE

Mais qu'était-elle devenue celle vers qui la pensée de Raoul se reportait si naturellement ?

Sa stupeur fut grande quand elle se sentit saisie par cette main puissante, et emportée avec une rapidité sans égale. Certes, elle n'eût jamais pu croire à une telle force dans un corps qui semblait usé par les années. Ce fut en vain qu'elle essaya de crier : sa faible voix se perdait sans échos. Ce fut en vain encore qu'elle essaya d'obtenir un mot de cette femme étrange ; à ses questions on ne répondait qu'en fuyant plus vite. Enfin, après une heure de cette course précipitée, quand on fut à deux lieues du Puiset, Roselle sentit que ses pieds touchaient terre, et l'inconnue prit la parole :

— Où suis-je ? que fais-je ? se dit-elle en regardant tout ébahie autour d'elle. Je soupçonne que c'est encore mon mal de Damas. Je ne suis cependant plus à Icone, ni à Laodicée, ni à Bethléem. Me direz-vous, chère petite, ce que je viens de faire ? Je n'en sais véritablement rien ; mais je sue comme un taureau.

— Ce que vous venez de faire ? Vous m'avez enlevée, emportée, comme un loup emporte un agneau ; et ce serait à moi à vous demander ce que vous vous proposez, en me traitant ainsi.

L'inconnue regarda de nouveau attentivement autour d'elle, fit même quelques pas dans diverses directions, revint et dit :

— Maintenant qu'il n'y a personne, je puis vous parler à cœur ouvert. Ma chère demoiselle, il faut fuir cet antre de perdition. Vous ne pouvez rester davantage au Puiset.

— Est-ce là tout ce que vous vouliez me dire ? Ne pouviez-vous vous expliquer tout d'abord, sans m'emporter ainsi au milieu de ces plaines désertes ?

— Dans cette caverne de voleurs, tout est yeux et oreilles, jusque là que je ne suis pas encore bien sûre qu'il n'y a pas, près de nous, quelqu'un aux écoutes. Défiez-vous du maître, défiez-vous des serviteurs. Nul ne saurait habiter impunément la tour du Puiset.

— Je ne puis le croire. Ma propre expérience me démontre que, si jadis ce manoir fut redoutable aux voisins, il est aujourd'hui l'asile de la paix. Je n'ai jamais dormi plus tranquille que sous son abri.

— C'est que le tigre cache ses griffes ; mais il ne lui faut que peu de temps pour les tirer de leurs étuis. Espérez-vous lui faire changer de nature ? Il y a plus de soixante ans que je connais cette race ; elle compte ses jours par les meurtres, les vols et les incendies.

— D'autres me l'ont dit avant vous. Mais, si cela a pu être autrefois, il n'en est plus ainsi aujourd'hui. D'ailleurs, que voulez-vous que je fasse ?

— Partir.

— C'est aisé à dire. Vous ne savez pas que je suis sans biens et sans appui.

— Je n'ignore rien. Mais d'autres aussi faibles, aussi jeunes que vous ont trouvé des âmes charitables qui les ont accueillies. Cent monastères vous ouvriront leurs portes : Argenteuil, par exemple, Jouarre et tant d'autres.

— Vous ignorez alors que je suis liée par un engagement que le cloître n'accepte pas. Je suis fiancée.

— Fiancée ? A un des fils du sire du Puiset ? Sa dureté les a tous éloignés de lui ; il n'a plus ni femme, ni enfants.

— Non ; à un jeune et pieux chevalier, le sire d'Allonville.

— Je vous en fais mon compliment. On dit beaucoup de bien de lui ; mais je le croyais mort.

— Mort ! dit Roselle effrayée ; qui vous a parlé de cela ?

— Je ne saurais trop m'en souvenir ; la mémoire est fautive chez les vieillards. Quoi qu'en dise ce misérable coquin d'Onfroy, la mienne n'est plus sûre, si ce n'est pour... Enfin, on me l'avait dit mort. Mais, s'il ne l'est pas, que n'êtes-vous près de lui, sur les rives du Jourdain ?

— Je ne puis croire à ce bruit. Les dernières nouvelles qu'il nous a données venaient de Bude, il y a un mois peut-être. Elles nous sont arrivées par le sire de Montfaucon, dont un des petits-fils a épousé la sœur de Raoul.

— Bude ! Il y a loin de là encore au terme du voyage ; bien des fleuves, bien des montagnes à traverser, bien des ennemis à vaincre. Et puis, c'est au terme surtout, que les périls l'attendent... Nous avons passé par Bude...

— Ne m'effrayez pas inutilement. Je suis déjà assez inquiète, sans que l'on conspire encore à troubler mon esprit. Mais vous qui avez vu ces pays-là, ne pouvez-vous me dire des choses agréables ? Les premiers croisés en racontaient des merveilles.

— Les objets changent de face, suivant les yeux qui les regardent. Je les ai vues bien belles, ces contrées ; je les ai vues bien laides ; je ne sais plus ce

qu'elles me paraîtraient aujourd'hui. Mais la malédiction du ciel y attend ceux... Gardons le silence. On se repent souvent d'avoir parlé, rarement de s'être tû. Oh !... mon mal de Damas me reprend... Je vais souffrir... je vais maudire... Mon fils !... mon fils !

— Que voulez-vous donc dire, femme étrange ? demanda Roselle tremblante.

— Ah ! si vous saviez ce que c'est ! Vous êtes bonne et compatissante, vous ne me trahirez pas, laissez-moi tout vous dire.

— Je suis issue d'une noble famille de la Beauce, dont le nom s'éteindra en moi. Enfant unique, héritière d'une belle fortune, j'avais songé à fuir le monde pour me donner à Jésus-Christ. L'impérieuse volonté de mon père s'y opposa. Je passai quelques années à Argenteuil, les plus belles de ma vie ; et, au moment où j'y goûtais le plus vivement le bonheur d'être à Dieu, on vint m'en tirer en m'annonçant que j'étais fiancée à un noble et puissant seigneur de la contrée. Le saint évêque Ives et la bonne Gudule (Roselle tressaillit à ce mot) avaient conseillé cette alliance. C'était alors le temps où le terrible Hugues du Puiset guerroyait avec tous ses voisins, saccageait les terres de l'évêché, incendiait les moissons, et ne laissait ni paix ni trêve à vingt lieues à la ronde. Mon père avait été en butte à ses vexations ; mais, trop faible pour résister à un tyran aussi redoutable, il s'était allié à plusieurs seigneurs offensés comme lui. Après bien des guerres sanglantes, où Hugues conserva toujours l'avantage (c'était un guerrier si puissant), il proposa lui-même la paix à mon père, sous deux conditions : la première, qu'il entrerait avec lui en société offensive et défensive contre le roi Louis le Gros ; la seconde, qu'il lui donnerait sa fille en mariage. Ni l'une ni l'autre de ses conditions ne furent acceptées. Alors Hugues furieux jura à ma famille une guerre d'extermination. Hélas ! il n'a que trop tenu parole... Oh ! elle me fait signe, elle me parle...

Après cette singulière interruption, la femme tendit les deux mains vers la lune, qui venait de sortir d'un nuage, et resta un moment dans cette attitude singulière, marmotant des paroles dans sa langue étrangère. Puis, l'astre s'étant de nouveau caché, elle reprit sa contenance ordinaire et le fil de son discours.

— C'est mon mal de Damas... Où en étais-je ?... Ah ! je m'en souviens. Le cruel oppresseur ravagea les domaines de mon père, nous força de fuir sous l'abri du chapitre de Chartres et de l'abbé de Saint-Père, de qui je reçus la bénédiction nuptiale. Quel début ! Cependant j'avais épousé un noble seigneur, qui m'avait donné son cœur et à qui j'avais donné le mien. Avec lui je pouvais être heureuse ; mais le bonheur était-il possible à côté du monstre du Puiset ? Ce misérable s'acharna à ma poursuite, reporta sa fureur sur les terres de mon époux, incendia notre demeure, massacra une grande partie de nos serfs. Ni menaces, ni anathèmes de l'Eglise n'arrêtaient sa fureur. Comme la première croisade se prêchait, mon père autant par zèle que pour se dérober à son enne-

mi, prit la croix, vendit ses domaines et partit avec Rotrou du Perche. Quelques mois après, nous apprîmes qu'il avait été tué en Allemagne. Nous ne pouvions douter de quelle main le coup était parti ; mais eussions-nous eu la moindre incertitude là-dessus, les bravades et les vanteries de Hugues du Puiset l'auraient dissipée. Il faisait aussi partie de l'expédition, avec son frère Everard (1). Le cadavre de mon père fut trouvé en un lieu isolé, percé de plusieurs coups d'épée. Les traces de violence, le sang répandu çà et là sur le sol attestaient les efforts qu'il avait faits pour se défendre. Le vieux Gérard pourrait vous donner là-dessus des détails... peut-être. J'ai des raisons de croire qu'il y était : du moins, il ne s'en défend pas, ou s'en défend mal...

« Malgré la douleur que ce crime nous causa, nous étions heureux. Mon époux souffrait, il est vrai, de n'avoir point pris part à la sainte expédition ; il prétendait avoir fait vœu de partir ; mais le saint évêque Ives calma ses scrupules, en obtenant du pape Pascal une dispense, pour le cas où il se serait réellement engagé. Quelques années se passèrent ainsi. J'avais donné le jour à un fils ; cet événement sembla d'abord fixer les pensées de mon mari ; mais bientôt la nouvelle des succès des croisés réveilla son ardeur ; il ne se pardonnait pas d'avoir laissé échapper l'occasion de cueillir de si beaux lauriers. Enfin, son désir devint si fort, qu'il n'y put résister ; il n'eût osé, disait-il, se présenter aux regards de Dieu avec la tache de lâcheté et un vœu non accompli. Un second départ se préparait ; il jura qu'il en voulait être. Ne pouvant ni vaincre sa résolution, ni vivre séparée de lui, je résolus de le suivre. Le saint évêque, la pieuse recluse approuvèrent mon projet. Hélas ! Dieu ne communique pas toujours à ses élus le secret de ses desseins.

« Ce qui me décidait surtout à partir, c'était la crainte de me trouver exposée seule aux fureurs de notre ennemi : car, Everard ayant été tué au siège d'Antioche, son frère Hugues revenait continuer la série de ses crimes. Mon époux vendit donc ses terres, et nous partîmes emportant avec nous notre unique trésor, un enfant de trois ans. Cette seconde expédition avait pour chefs Guillaume duc d'Aquitaine, qui commandait à lui seul plus de cent mille hommes Français, Allemands et Italiens ; Hugues le Grand, frère du roi, qui n'en conduisait guère moins, et Etienne comte de Bourgogne ; tous les trois avaient déjà fait partie de la première expédition. Une foule de prélats et de dames illustres voulurent faire partie de ce voyage. Cette circonstance, je l'avoue, ne contribua pas peu à m'affermir ; un saint désir m'animait, sans doute, de voir aussi les lieux consacrés par la présence de notre divin Sauveur ; mais mon caractère timide ne se fût point accommodé d'un si lointain pèlerinage, si l'exemple de tant de nobles femmes n'eût exercé sur moi son influence.

« Nous traversâmes la Hongrie et la Thrace, à travers bien des incommodités et des souffrances ; mais le zèle nous soutenait, et la certitude de trouver

nos aînés établis en Palestine rendait du cœur aux plus faibles. Nous passâmes en Asie par le détroit de l'Hellespont. A Constantinople, les seigneurs français crurent devoir présenter leurs devoirs à l'empereur grec ; mais sur ce qu'il exigeait qu'on lui fit hommage de toutes les terres que l'on conquerrait, le duc Guillaume lui répondit avec une certaine hauteur, qui l'indisposa singulièrement contre l'armée croisée. En véritable Grec, il sut dissimuler son ressentiment ; et, conservant toujours les dehors d'une sincère bienveillance, il usa d'une perfidie qui nous coûta cher. Sous prétexte de nous faire passer par des chemins plus courts, il nous donna des guides qui nous perdirent dans les déserts. Oh ! que de souffrances nous dûmes endurer ! Jugez quelle était ma situation, à moi pauvre mère, traînant un enfant de quatre ans à travers des régions désertes ou hostiles, n'ayant pas de pain ou pas d'eau à lui donner, continuellement exposée à le voir périr de misère, ou à tomber avec lui aux mains de l'ennemi ! Non, aucune langue ne pourrait rendre ce que je souffris dans cette horrible traversée ; et au passage de cette rivière, où l'ennemi, secrètement averti, nous attendit, et nous tua en un jour plus de cinquante mille personnes. Comprenez-vous, jeune fille, ce que mon cœur de femme, d'épouse, de mère dut endurer d'angoisses de toutes sortes ? Nous n'échappâmes tous les trois que par miracle. Mon fils et moi restâmes toute une nuit cachés sous un tas de cadavres. Hélas ! il eût été bon pour nous de mourir... La lune qui nous éclairait alors, nous éclaire encore aujourd'hui... Qu'elle se lève et qu'elle dise si je mens, ou si je raconte la vérité !

Un moment, les gestes bizarres, les paroles mystérieuses suspendirent le récit de l'étrangère ; mais, fort heureusement, la lune s'étant de nouveau cachée sous les nuages, les étranges manies diminuèrent insensiblement, puis cessèrent tout à coup.

— Et que devîntes-vous ensuite ? dit Roselle, que ce récit attachait.

— O jeune fille, épargnez à une femme, à une chrétienne, à une épouse, à une mère la douleur que ces souvenirs réveillent. Le courage me manquerait pour pousser jusqu'au bout ces douloureux détails.

— Arrivâtes-vous enfin aux saints lieux ?

— Oui. Nous visitâmes Antioche, Edesse, Damas... Oh ! ce seul mot me trouble, m'agite le corps et l'âme.. Elle y était, elle, par une nuit comme celle-ci... mais elle n'avait pas cette barbe jaune que lui fait votre air grossier... C'est de là que date mon mal... Il m'empêche de vivre, et il ne me fait pas mourir...

— Votre mari combattit-il contre les ennemis ?

— Il combattit et se couvrit de gloire. Demandez-le à Hugues le Grand, frère du roi... Mais il est mort. Demandez-le alors au noble Etienne de Bourgogne, et à l'illustre Etienne d'Oiselay : ces intrépides guerriers, l'honneur et la fleur de la chevalerie française... Oui, il se battit, et Dieu sait combien de Sarrasins tombèrent sous sa vaillante épée...

— Et que devint-il enfin ?

— Qu'en sais-je ? Je fus enlevée par l'ennemi, dans une surprise ; je fus séparée de mon époux et de mon fils.

(1) Everard III, sire du Puiset, partit en 1096 pour la Terre-sainte, en compagnie de Hugues son frère (Doyen, *Hist. de Chartres*, t. I, p. 184.)

— Et puis ?

— Elle était là, elle, mais non avec cette barbe jaune, avec cette chevelure sale, que lui fait votre ciel crasseux.

— Et que firent de vous les ennemis ?

— Ils me menèrent à Damas, où je tombai dans un mal affreux. Je rugissais, je jetais des cris, je me tordais les bras, j'écumais ; puis étendue à terre, domptée par la maladie, je dormais d'un lourd, d'un accablant sommeil ; puis je me relevais dans une stupeur délirante, et je redemandais mon époux et mon fils.

— Etiez-vous en prison ?

— Je le crois. Des gardes muets veillaient sans cesse sur moi. Des chrétiens, des chrétiennes vivaient au milieu de ces mécréants ; ils avaient acheté au prix de leur foi, c'est-à-dire au prix d'une vile apostasie, leur grâce et le droit de vivre. On me proposa de faire comme eux, mais je résistai énergiquement. Le plus puissant des califes ne put m'extorquer un mot au détriment de ma foi. Mais on dit... Elle était là, elle...

— Eh bien ! pourquoi ne me racontez-vous pas tout ? Vos malheures m'intéressent.

— Elle était là, elle, quand surprise par mon mal de Damas, ils profitèrent, dit-on, de ma faiblesse, de mon égarement pour me faire prononcer le nom de leur prophète. Je répétai machinalement les versets du Coran, je chantai avec eux, et ils dirent que j'étais musulmane. Je jure par la croix du Christ que je ne me souviens pas de ces choses... Ils me nommaient Saphirah !... Si elle pouvait parler, elle vous dirait tout.

— De Damas où fûtes-vous conduite ?

— Ce vieux traître vous le dirait... car il m'a vue à Bethléem, et son maître aussi : je parle de Hugues le Barbare. Il était retourné là.

— Alors ils ont dû vous délivrer ?

— O anathème éternel sur sa tête ! s'écria l'infortunée, avec l'accent du plus violent désespoir. O malédiction des malédictions ! L'enfer a-t-il assez de bitume enflammé pour punir leur honte ? L'abomination de la désolation était donc dans le temple !

— Votre colère est bien grande. Prenez garde qu'elle ne tombe à vide, ou plutôt qu'elle ne retombe sur votre tête. Vous savez que le Seigneur Jésus veut que l'on pardonne.

— A-t-il dit cela aux mères ? repartit la malheureuse femme tout en pleurs.

— Il l'a dit à tous. Il a lui-même pardonné à ses bourreaux.

— Ah ! les bourreaux... ce sont eux, et non pas l'ennemi, qui m'avaient pris mon fils. Hugues le Barbare me l'avait enlevé. C'est lui, c'est son cruel serviteur Onfroy, qui ont tué mon mari. J'ai vu le manteau rouge sous lequel ils l'ont caché... Trois chrétiens me l'ont affirmé par serment. Le baron du Puiset avait juré de détruire ma race, parce que j'avais dédaigné sa main. Ah ! monstre ! l'enfer a-t-il assez de soufre allumé, pour te noyer pendant l'éternité ?...

— Et pourtant, il faut pardonner. Que gagneriez-vous à nourrir ainsi une haine qui vous serait fatale ? La bonne Gudule disait...

— Qu'ont-ils fait de mon époux ? qu'ont-ils fait de mon fils ? répétait l'infortunée. Qu'ils me les rendent et je leur donnerai la paix.

— Ils ne sauraient ressusciter les morts. L'homme, si puissant pour le mal, est bien faible pour le réparer. Comment vous rendraient-ils ce qui n'est plus ?

— Alors, que la colère du Ciel soit leur unique partage, que Dieu déracine les fondements de cette tour orgueilleuse, repaire d'injustice et d'abominations ! J'ai vu les lacs de Sodome et de Gomorrhe ; ils ne couvrent pas d'objets plus maudits. Oh !... oh !... tu étais là, toi, sans ta barbe jaune, et tu as vu cela, et tu n'as rien dit : aussi t'appellent-ils la silencieuse, la discrète... Je te salue. ô reine des nuits, souveraine des déserts ! Tu couvres tout de ton voile transparent ; c'est devant toi que le vice s'étale, mais la vertu recherche aussi ta présence... Je t'ai vue belle et radieuse sur les hauteurs du Liban, sur les plaines de Damas. Oh ! oh !...

Là-dessus, elle se mit à fredonner une chanson arabe dont le sens pourrait se rendre ainsi :

Si le soleil brule nos yeux,
Astre des nuits, tu les reposes.
Gloire à l'auteur de toutes choses !
Allah seul est grand dans les cieux.

Puis, subissant de nouveau l'influence de ses souvenirs, elle retomba insensiblement dans le désordre de ses idées ; murmurant à demi-voix : C'était à Bethléem... Il était nuit, mais elle n'avait point de barbe... J'ai vu le manteau rouge... J'ai vu le grand cimetière...

— Elle ment, dit un voix, qui vint distraire Roselle attentive. Le manteau rouge, c'est vrai ; mais il n'y avait pas de cimetière. J'en ferais serment devant saint Martin de Tours.

La jeune fille, se retournant subitement, vit Onfroy à genoux derrière un arbre, la tête découverte, les mains jointes. Cette vue la rassura : car les folies de cette femme commençaient à l'inquiéter. L'attitude grave et recueillie du vieux serviteur prouvaient combien les troubles de son âme avaient besoin d'adoucissement. Il semblait poser comme une victime attendant, dans une humilité résignée, le juste arrêt qui doit la frapper.

Le hasard voulut que les yeux de l'inconnue, longtemps fixés à terre, s'abaissassent sur sa figure chauve et pâle, et abritée derrière un arbre.

— Ah ! mon mal de Damas ! grommela-t-elle d'une voix sourde... Rends-moi mon époux ! rends-moi mon fils !

— Je n'ai rien, répondit le vieillard, en serrant ses mains suppliantes. Je ne puis rien vous rendre, ô dame de...

— Tais-toi. Vous m'avez fauchée par la racine... Vous m'avez rendu malheureuse... Vous m'avez... Rends-moi mon époux.

— Je ne le saurais. On dit qu'il est mort... mais ce n'est pas d'un coup de cimeterre. Les chrétiens ne se servaient pas de cimenterres, quand ils avaient leurs épées.

— Où l'avez-vous mis ? Qu'avez-vous fait de ses restes sacrés ? C'était un martyr.

— Je ne puis jurer devant saint Martin de Tours et devant sainte Geneviève de Paris, que je n'ai pas vu son corps, mais seulement le manteau. Il était rouge.

— Mais ton maître, lui, l'avait vu. Qu'en a-t-il fait ?

— Mon maître, vous ne l'ignorez pas, est mort en Syrie, avec son épouse, la noble dame Manilie.

— Que Dieu les maudisse ! Qu'a-t-il fait de mon mari ? Il l'a livré aux oiseaux et aux bêtes des champs.

— On n'en sait rien. Je l'ai entendu jurer cent fois, par le tombeau de saint Denis, qu'il n'avait pas profané ses restes. Et le Sarrasin Aboub disait avoir vu votre noble époux tomber sous les murs de Damas. Je ne sais pas s'il mentait.

— C'est lui ! c'est lui ! C'est toi ! c'est toi ! Vous l'avez tué, scélérats, avec le cimeterre d'Aboub, et elle était là, elle, mais sans sa barbe jaune.

— Elle ment ! répétait le vieil écuyer à voix basse. On ne se servait pas de cimeterre, et la lune a de la barbe, là comme ici. Chère enfant, venez-vous-en. Il fait nuit, le sire est en peine de vous.

— Rends-moi mon époux ! s'écriait la pauvre folle, d'une voix qui s'élevait graduellement. Dis-moi où tu as déposés ses restes ; il était mort martyr.

— Je lui ai déjà juré par saint Martin et par la sainte de Nanterre, que ce n'est pas moi qui ai jeté son corps aux oiseaux de proie. Chère demoiselle, ne l'écoutez plus, venez-vous-en.

— Rends-moi mon fils, mon fils unique, mon bien-aimé ! hurlait l'étrangère, de sa voix la plus retentissante. Parle, où est-il ? vit-il encore ? est-il mort ? est-il enseveli ?

— Pour cela, je ne peux pas jurer, répondit l'écuyer à voix basse. Ici, il n'est plus question d'épée ni de manteau rouge. Je ne jurerais pas que son fils est mort ; non, je ne le jurerais pas.

— Il est donc vivant, cruel ? dit la femme, dont l'oreille avait saisi ces derniers mots. Qu'en avez-vous fait ? Ton maître l'a-t-il dévoré ? L'a-t-il tué sous les murs d'Auneau ? Parle ; est-ce là qu'il l'a tué ?

— Venez donc, chère demoiselle, venez donc... Cette insensée fera tomber la lune avec ses grands gestes et ses doigts crochus... Je n'aime pas ses façons extravagantes, ni sa grosse voix, qui beugle comme celle d'un taureau... J'ai ordre de vous emmener ; venez-vous-en.

— Qu'il soit où il voudra, méchant que vous êtes : mais il faudra bien qu'il se retrouve. O mon fils ! je voudrais te revoir. O mon bien-aimé ! tu reviendras dans les bras de ta mère. Tu étais si beau dans ton enfance ! Tu avais une figure si gracieuse et si douce ! Ta voix était si gentille, tes caresses si aimables ! Où es-tu ? Où t'ont-ils mis, les cruels ? Si la

mer t'a englouti, elle te vomira ; si la terre te renferme dans son sein, elle te rendra à mon amour, à mes baisers... O mon fils, tu me guériras, moi, ta mère, tu me guériras de mes douleurs... N'est-il pas vrai que je saurai que tu vis encore ?... Oh ! oh !

— Ses cris me font mal, Onfroy ; je voudrais bien la soulager. Si tu lui disais ce qu'est devenu son fils, cela la calmerait. Sais-tu où il est ?

— Elle a tort pour le grand cimeterre et pour la barbe jaune, murmurait le vieillard, en entraînant la jeune fille à grands pas. Sa mémoire n'est pas si sûre qu'elle le dit, au moins pour cela. Que saint Martin de Tours me punisse, si son mari a été tué avec un cimeterre. Mais pour son fils, je ne jurerais rien.

Ils étaient déjà loin, qu'on entendait encore les accents frénétiques de la malheureuse femme, répétant : — Rends-moi mon fils ! rends-moi mon fils.

PARDONNABLE

On nous rappelle ce mot naïf et plein de bonhomie d'un vieux médecin qui ne pouvait se décider à renvoyer un domestique infidèle.

— Comment pouvez-vous consentir à le garder ? lui demandait un de ses confrères.

— Que voulez-vous, je suis habitué à lui. Il connaît toutes mes petites manies.

— Sans doute, mais il vous vole effrontément.

— Je le sais.

— Et vous ne le fourrez pas à la porte ?

— Mon cher confrère, j'ai étudié le tempérament de ce garçon. Il me vole, c'est vrai, mais je crois que c'est nerveux chez lui...

UN FAUX MENDIANT

— Je vous engage surtout, dit l'officier de police à un mendiant qui venait de déposer une plainte, de bien dire la vérité et de ne pas mentir.

— Monsieur le Commissaire, je ne mens jamais, je le jure.

— C'est bien... qu'avez-vous à dire ?

— J'accuse mon collègue Fourrepartout de m'avoir, pendant mon sommeil, volé l'écriteau que je porte sur ma poitrine.

— Ah ! et vous êtes bien sûr que c'est bien Fourrepartout qui vous l'a pris ?

— Je l'affirme, et je le répète : je ne mens jamais.

— Quelle inscription y avait-il sur votre écriteau ?

— Il y avait : "Ayez pitié d'un pauvre sourd-muet".